





HISTOIRE
DE LA
DECOUVERTE
ET DE LA
CONQUETE
DU
PEROU.

Traduite de l'Espagnol

D'AUGUSTIN DE ZARATE,

Par S. D. C.

TOME SECOND.



A PARIS,

Par la Compagnie des Libraires.

MDCCXVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

TABLE DES CHAPITRES DU SECOND VOLUME.

LIVRE CINQUIEME.

De ce qui se passa au Perou sous le Viceroy Nugnez Vela.

TABLE

LIVRE SIXIE'ME.

Du Voyage de la Gasca au Perou. De la défaite de Pizarre & du rétablissement de la Paix.

LIVRE SEPTIE'ME

Contenant la défaite de Pizarre, & le retablissement de la tranquillité publique.

HISTOIRE

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un Ouvrage intitulé : *De la Découverte & de la Conquête du Perou*, dans lequel je n'ai rien trouvé qui en puisse empêcher la réimpression. Fait à Paris ce 24 Mars 1705.

L'Abbé DE VERTOT.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos Amez & Feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. HENRY CHARPENTIER, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désiroit imprimer l'*Histoire de la Conquête du Mexique, traduite de l'Espagnol de Dom* ANTOINE DE SOLIS, *avec l'Histoire de la Découverte & de la Conquête du Perou, traduite de l'Espagnol* d'AUGUSTIN DE ZARATE, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour la Ville de Paris seulement : Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit CHARPENTIER de faire reimprimer ledit Livre en telle forme, marge, caracteres, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de *huit* années consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes ; Faisons défenses à toutes Personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance, & à tous Imprimeurs & Libraires, & autres, dans ladite Ville de Paris seulement, d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre, en tout ni en partie, & d'y en faire venir, vendre & débiter d'autre impression que celle qui aura été faite pour ledit Exposant, sous peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de mille livres d'amende contre

chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts, à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'Impression dudit Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; Et qu'avant que de les exposer en vente, il en sera remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque Publique, un dans notre Cabinet du Château du Louvre, & un autre dans celle de notre très-cher & feal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur PHELYPEAUX, Comte DE PONTCHARTRAIN, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes; du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la Copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoutée comme à l'Original; Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris le septiéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent douze, & de notre Regne le soixante-neuviéme. Par le Roy en son Conseil. DE SAINT-HILAIRE.

Registré sur le Registre N. 458. de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, pag. 340. N. 410. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du 13 Août 1703. A Paris ce quatriéme jour du mois de May 1712.

L. JOSSE, *Syndic.*



HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DU PEROU.

LIVRE CINQUIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

Gonzale Pizarre va à Cusco. On le nomme pour Procureur General du Pays.

DANS ce tems-là Gonzale Pizarre, frere du Marquis Dom François Pizarre, étoit, comme on l'avoit déja dit, dans la Province des Charcas occupé à son ménage de campagne. Il y étoit accompagné de dix ou douze de ses amis : Et ayant appris la nouvelle de l'arrivée du Viceroy, & les raisons de sa venuë,

avec les reglemens qu'il apportoit & qu'il faisoit executer rigoureusement, il prit la resolution d'aller à Cusco sous prétexte d'y apprendre des nouvelles d'Espagne, & de mettre quelque ordre aux affaires de Fernand Pizarre son frere, suivant les dépêches qu'il lui envoyoit pour cela. Comme il étoit occupé à faire quelque provision d'argent pour son voyage, il recevoit des lettres de toutes parts, tant des Magistrats que des Particuliers, qui tâchoient de lui persuader que c'étoit à lui de paroître, & d'agir pour les interêts communs dans cette occasion, & de se charger de protester contre les ordonnances, en demandant quelque délay pour leur execution, ou y cherchant quelque autre remede : puisqu'il y étoit particulierement interessé, comme celui à qui le Gouvernement du pays appartenoit de droit. Quelques-uns lui offroient leurs biens & leurs personnes : d'autres lui mandoient que le Viceroy avoit dit publiquement qu'il lui feroit couper la tête : Ainsi on tâchoit par toutes sortes de moyens de l'irriter, & de l'obliger de se rendre à Cusco pour s'opposer à l'entrée du Viceroy dans cette Ville. Considerant donc tout cela qui s'accommodoit fort bien au desir qu'il avoit tou-

HISTOIRE
DE LA
CONQUÊTE
DU PEROU.
LIVRE CINQUIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

Gonzale Pizarre va à Cusco. On le nomme pour Procureur General du Pays.

DANS ce tems-là Gonzale Pizarre, frere du Marquis Dom François Pizarre, étoit, comme on l'avoit déja dit, dans la Province des Charcas occupé à son ménage de campagne. Il y étoit accompagné de dix ou douze de ses amis : Et ayant appris la nouvelle de l'arrivée du Viceroy, & les raisons de sa venuë,

choses se passassent dans la suite, ils auroient bien de la peine à les ravoir. Enfin on se détermina, & Gonzale Pizarre fut élu par la Ville de Cusco pour Procureur General, & Diegue Centeno qui étoit là de la part de la Ville de Plata, pour son Substitut. Il fut aussi resolu que Pizarre en cette qualité iroit à la Ville de los Reyes, pour y faire devant l'Audience Royale, les remontrances convenables sur le sujet des Reglemens. Les sentimens furent assez partagez au commencement, pour sçavoir s'il iroit accompagné par des troupes, & en état de se défendre en cas de besoin, ou non; mais enfin on conclut pour l'affirmative. Pour colorer & pour appuyer cette resolution on alleguoit plusieurs raisons: » Premierement, que le Viceroy avoit » fait battre le tambour à los Reyes, » sous prétexte de vouloir châtier ceux » qui s'étoient emparez de l'artillerie: » De plus, que c'étoit un homme d'une » rigueur & d'une dureté excessive, » qui executoit les Ordonnances sans » aucun égard aux supplications & aux » remontrances qu'on lui pouvoit faire, & sans vouloir attendre l'Audien» ce Royale, à qui il n'appartenoit pas » moins qu'à lui de déliberer & de

conclure sur l'execution ou la suspen- «
sion de ses Reglemens. Enfin on ajou- «
toit que le Viceroy avoit dit plusieurs «
fois, qu'il avoit ordre de Sa Majesté «
de faire couper la tête à Gonzale Pi- «
zarre, à cause des troubles passez, & «
de la mort de Dom Diegue. D'autres «
qui parloient avec un peu plus de modération & de retenuë, pour trouver un prétexte honnête de faire accompagner Gonzale Pizarre par des troupes, disoient, *que pour se rendre à la Ville de los Reyes, il lui falloit passer par des lieux où l'Ynga étoit en armes, & qu'ainsi pour se défendre contre lui il falloit aussi necessairement être armé.* Il y en avoit enfin quelques-uns qui parloient plus franchement, & plus ouvertement, & ne craignoient pas de dire, *qu'il étoit necessaire d'avoir des troupes pour se défendre du Viceroy, qui étoit un homme roide & inflexible, & qui ne ne se tenoit pas toujours dans les bornes de la justice & & de l'équité; si bien qu'il n'étoit pas fort sûr de n'avoir auprès de lui d'autre garant qu'elle.* On ne manqua pas de gens éclairez & habiles pour mettre ces raisons dans tout leur jour, & en faire une espece de manifeste, par lequel on prétendoit montrer, *qu'il n'y avoit rien en cela qui blessât le respect dû à l'autorité*

Souveraine : mais que c'étoit une chose qu'on pouvoit faire de plein droit, puisque la justice permet de repousser la force par la force, & se mettre ainsi à couvert d'une injuste violence qu'on nous veut faire, & qu'enfin on peut resister par des voyes de fait à un Juge qui agit plûtôt par voyes de fait que par forme de justice. On conclut donc que Gonzale Pizarre leveroit des troupes, & pour cela plusieurs Habitans de Cusco offroient, & leurs biens & leurs personnes, & quelques-uns disoient hautement qu'ils exposeroient gayement leur vie pour cette cause. A l'égard du voyage de Gonzale Pizarre, pour faire les supplications & les remontrances dont on a parlé, on lui donna le titre de Procureur General du Pays; & pour se défendre contre l'Ynga, on le nomma pour commander l'Armée en qualité de General. On dressa des Actes de toutes ces resolutions comme on fait ordinairement pour donner quelque couleur à de semblables affaires : ainsi donc on commença à lever des troupes, prenant pour les payer les deniers de la Caisse Royale, les biens des défunts, & quelques autres dépôts sous couleur de prêt. Après cela on envoya le Capitaine François d'Almendras avec quelques gens pour garder les passa-

ges, afin qu'on ne pût apprendre leurs resolutions, ni la disposition de leurs affaires dans la Ville de los Reyes. Paul frere de l'Ynga pourvut fort bien de son côté par le moyen de ses Indiens, à ce que personne ne pût passer pout en aller donner avis. Le Conseil de Cusco écrivit à celui de la Ville de Plata, pour lui representer les grands inconveniens qui arriveroient si les Ordonnances étoient mises en execution, & le préjudice extrême qu'ils en recevroient tous. Ils ajoutoient que cela les avoit obligé à prendre des mesures pour y pourvoir, & qu'ils les prioient très-humblement d'approuver leurs resolutions; puisqu'aussi-bien leur autorité y étoit intervenuë par le moyen du Capitaine Diegue Centeno, qui étoit leur Député, & y avoit consenti en leur nom; & qu'ainsi ils leur demandoient, & leur approbation & leur secours, les priant de se rendre tous à Cusco, avec leurs armes & leurs chevaux. Outre cela Gonzale Pizarre écrivit en son particulier à tous les Habitans de cette Ville pour leur faire les mêmes sollicitations. Il y avoit alors en la Ville de Plata pour Lieutenant de Vaca de Castro, en qualité de Gouverneur du Perou, un Habitant de la même Ville,

nommé Louis de Ribera, & pour Juge ordinaire un autre Habitant du lieu, nommé Antoine Alvarez, lesquels ayant appris ce qui se passoit à Cusco, revoquerent incontinent les pouvoirs, & la commission de Diegue Centeno, & répondirent au nom de toute la Justice de la Ville à la Regence de Cusco, que quand il iroit de leurs biens & de leur vie, ils étoient resolus d'obéir aux ordres de Sa Majesté; disant que leur Ville lui avoit toujours été fidele contre tous ceux qui s'étoient détournez de son service, & qu'ils vouloient encore continuer dans la même fidelité. Qu'à l'égard de Diegue Centeno, ils ne lui avoient donné d'autre pouvoir, que de consentir en leur nom à ce qui seroit jugé utile pour le service de Sa Majesté, le bien & l'avantage de ses Royaumes, & la conservation des Habitans naturels du pays; & qu'ainsi puisqu'en l'élection de Gonzale Pizarre & en tout ce qu'on avoit arrêté de plus, ils ne voyoient rien qui tendît à cela, on ne pouvoit pas justement dire que le consentement que Centeno y avoit fondé, fût donné dans son pouvoir legitime, ni qu'il les liât ou les engageât en aucune sorte à le ratifier; puisque tout ce qui s'étoit passé étoit con-

traire à ses ordres. Cette Lettre ne fut pourtant pas écrite d'un consentement universel, parce que Gonzale Pizarre avoit aussi des amis dans cette Ville, qui tâchoient de gagner des gens en sa faveur, & de les engager à son service : Ils prirent même plus d'une fois la resolution de tuer Louis de Ribera & Antoine Alvarez : mais ils n'en purent venir à bout, parce que l'un & l'autre se précautionnoient soigneusement, en attendant les provisions du Viceroy, qui n'avoient encore pû parvenir jusqu'à eux, à cause qu'ils étoient fort éloignez. Ils ordonnerent cependant sous de grandes peines, que personne n'eût à sortir de la Ville. Ce qui n'empêcha pourtant pas que plusieurs n'en sortissent, & ne s'en allassent à Cusco.

CHAPITRE II.

Ce que le Viceroy fit à los Reyes, ayant appris les mouvemens & les troubles qui étoient dans le Pays.

LE Viceroy ayant fait son entrée en la Ville de los Reyes, & y ayant été reçu en pompe dans le mois de May de l'an mil cinq cent quarante-quatre,

les premiers jours il arriva une chose qui renouvella les dissentions qui avoient déja commencé à paroître entre le Viceroy & les Auditeurs. Voici ce que c'est. Le Viceroy arrivant au Tambo ou Palais de Guavra, où nous avons dit qu'il étoit tandis qu'on déliberoit sur sa reception à los Reyes, il trouva écrit sur une des murailles de ce Tambo, des paroles à peu près de ce sens ici. *Quiconque voudra me dépoüiller de ma maison & de mes biens, je tâcherai de le dépoüiller lui-même de la vie, & de l'ôter du monde.* Le Viceroy ayant lû cela, dissimula pour un tems : mais dans la suite étant persuadé que celui qui avoit écrit ou fait écrire ces paroles, étoit Antoine de Solar, Habitant de Medina del Campo, à qui appartenoit ce pays de Guavra, & qu'il sçavoit n'être pas bien intentionné pour lui; ce qu'il avoit connu, parce que quand il arriva dans ce lieu-là, il avoit trouvé le Tambo desert, sans qu'il y eût dedans ni Chrétien ni Indien. Il ne doutoit donc nullement que tout cela n'eût été fait par les ordres d'Antoine de Solar : Ainsi après avoir dissimulé & caché son ressentiment pendant quelque tems, peu de jours après qu'il eut été reçu à los Reyes, il fit appeller

Solar, & lui parlant tête à tête sur le sujet de ces paroles qu'on avoit trouvées écrites sur la muraille du Tambo de Guavra, il lui reprocha outre cela de lui avoir parlé à lui-même avec beaucoup d'insolence. Ensuite le Viceroy commanda qu'on fermât les portes du Palais, & fit venir un de ses Chapelains pour confesser Solar, le voulant faire pendre à un pilier d'une galerie qui regardoit sur la place. Solar ne voulut pas se confesser, & la contestation dura tant, que le bruit s'en répandit dans la Ville. Alors l'Archevêque & quelques autres personnes de qualité vinrent & supplierent très-humblement le Viceroy de differer cette execution. Au commencement on ne pouvoit rien obtenir de lui; mais enfin il accorda de la differer jusqu'au lendemain, faisant mettre cependant Solar dans la prison, avec les fers aux pieds & aux mains. Le lendemain venu la colere du Viceroy se trouva un peu moderée; de sorte qu'il ne voulut pas faire pendre le prisonnier, mais il le retint ainsi étroitement gardé pendant deux mois sans faire aucunes informations ni procedures pour l'instruction du procès. Là-dessus les Auditeurs visitant un Samedy la prison, & étant bien ins-

truits du fait par des requêtes qu'on leur avoit presentées sur ce sujet, ils voulurent voir Solar, & ils lui demanderent pourquoi il étoit là prisonnier. Il répondit qu'il n'en sçavoit rien. Ayant examiné la chose, ils ne trouverent aucunes procedures faites contre lui, & ni le Prevôt ni les Greffiers ne leur pûrent dire autre chose, sinon que le Viceroy l'avoit fait prendre, & avoit donné ordre qu'on le mît dans la prison où il étoit. Le Lundy suivant les Auditeurs en parlerent au Viceroy, lui dirent qu'ils ne trouvoient aucunes procedures faites contre Solar, & par consequent qu'ils ne sçavoient point les raisons pour lesquelles il étoit prisonnier, mais que seulement on leur avoit dit que c'étoit par ses ordres : qu'ainsi s'il n'y avoit point d'informations contre lui pour faire voir la justice de sa détention, ils ne pouvoient s'empêcher selon les Loix & le Droit d'ordonner qu'il seroit mis en liberté. Le Viceroy leur répondit que c'étoit lui qui l'avoit fait arrêter, & même avoit voulu le faire pendre, tant pour ces paroles qu'on avoit trouvées écrites sur la muraille du Tambo, que pour des insolences qu'il lui avoit dit à lui-même, dont il n'avoit pû avoir de témoins :

mais qu'il croyoit qu'il avoit justement pû le faire arrêter de sa propre autorité, en qualité de Viceroy, & même qu'il pouvoit le faire mourir sans être obligé de leur rendre compte pourquoi il le faisoit. Les Auditeurs lui répondirent, que son autorité ne pouvoit s'étendre qu'autant que la Justice & les Loix du Royaume le permettoient. Ils en demeurerent là sans pouvoir convenir ni s'accorder là-dessus, si bien que le Samedy suivant les Auditeurs visitant la prison, ordonnerent que Solar en seroit mis hors, en lui donnant sa maison pour prison, & dans une autre visite ils le mirent en pleine liberté. Le Viceroy fut fort sensible à cet affront, & cherchoit occasion de se venger des Auditeurs. Voici celle qu'il crut trouver favorable, & qu'il prit. Ils logoient tous trois séparément chacun chez un des Bourgeois de la Ville, qui étoient trois des plus riches, lesquels leur donnoient à manger, & leur fournissoient tout ce qui leur étoit necessaire, tant pour eux, que pour leurs Valets. Au commencement cela s'étoit fait du consentement du Viceroy : ce qui ne dura guéres, puisque tandis qu'ils cherchoient, ou faisoient préparer & meubler des mai-

ſons pour ſe loger s'étant paſſé un peu de tems, le Viceroy leur fit dire, » qu'il ne ſembloit pas tout-à-fait hon- » nête qu'ils vêcuſſent comme ils fai- » ſoient aux dépens des Bourgeois, & » que ſans doute cela ne ſeroit pas agréa- » ble à Sa Majeſté : Qu'ainſi il étoit à » propos qu'ils cherchaſſent des maiſons » pour ſe loger en leur particulier, puiſ- » qu'autrement la choſe ſonneroit tou- » jours mal : Il ajoutoit qu'il ne trou- » voit pas non plus de bonne grace qu'ils » marchaſſent par les rues comme ils fai- » ſoient, accompagnez par les Bourgeois » & les Negocians. Les Auditeurs ré- pondoient à cela » qu'on ne pouvoit » pas trouver en tout tems des maiſons » à louer, & qu'il falloit neceſſairement » attendre que les baux de quelques-unes » fuſſent finis : Qu'au reſte à l'avenir ils » mangeroient à leur propres dépens, » ſans vouloir en aucune ſorte être à » charge aux Sujets de Sa Majeſté : mais » qu'à l'égard de marcher par les rues » dans la compagnie des Bourgeois, ils ne » croyoient pas que ce fût une choſe ni » criminelle ni défendue, ni même en au- » cune maniere contraire à la bienſéance, » d'autant plus qu'ils avoient ſouvent vû » en Eſpagne les Conſeillers de Sa Ma-

jeſté,

jesté, dans quelque Tribunal que ce fût, « en user de la sorte. Ils ajoutoient que « cela même avoit son usage & son utili- « té, parce que les Negocians en allant « & venant informoient les Auditeurs de « leurs affaires, ou les en faisoient souve- « nir. » A la verité on peut dire que le Viceroy & les Auditeurs ne furent jamais bien ensemble, & que leur mésintelligence parut toujours dans toutes les occasions qui s'en presenterent. Ainsi on rapporte que le Licentié Alvarez fit un jour prêter serment à un Procureur sur ce que cet homme avoit donné de l'argent à Alvarez de Cueto, beau-frere du Viceroy, pour avoir ses sollicitations, & obtenir par ce moyen l'Office qu'il souhaitoit. Ce procedé d'Alvarez chagrina, dit-on, beaucoup le Viceroy.

CHAPITRE III.

Le Viceroy fait des préparatifs pour la Guerre.

PEndant tout ce tems-là les passages pour aller à Cusco étoient si bien gardez, que ni par le moyen des Indiens ni par celui des Espagnols on ne pouvoit avoir aucune nouvelle de ce qui s'y

passoit On avoit seulement appris que Gonzale Pizarre étoit venu dans cette Ville, & que tous ceux qui s'en étoient fuis de los Reyes, & de plusieurs autres endroits, s'y étoient aussi rendus sur le bruit de la guerre. Là-dessus le Viceroy & les Auditeurs conjointement expedierent des Mandemens par lesquels ils ordonnoient à tous les Habitans de Cusco, & à ceux des autres Villes qu'ils eussent à reconnoître & recevoir Blasco Nugnez pour Viceroy, & à se rendre à la Ville de los Reyes avec leurs armes & leurs chevaux, pour lui offrir leur service. Tous ces Mandemens se perdirent par les chemins : néanmoins celui qui étoit pour la Ville de la Plata y fut enfin apporté, en vertu duquel Louis de Ribera & Antoine Alvarez conjointement avec les autres Officiers du lieu, recurent Blasco Nugnez pour Viceroy avec beaucoup de solemnité & de démonstration de joye : Puis pour témoigner leur soumission & leur obéissance aux ordres qu'ils avoient reçu, on équipa très-bien vingt-cinq Cavaliers, autant que cette Ville en pouvoit faire, pour les envoyer au Viceroy. Celui qui les conduisoit étoit le Capitaine Louis de Ribera : Ils prirent donc le chemin de los Reyes,

marchant par des lieux deserts & écartez, de peur que Gonzale Pizarre ne leur fît couper les passages & ne les fît arrêter en chemin. Il y eut aussi quelques Particuliers Habitans de Cusco qui reçurent ces Mandemens, en consequence desquels quelques-uns se rendirent auprès du Viceroy pour lui offrir leurs services, comme on le dira ci-après. Comme les choses en étoient-là, le Viceroy eut des nouvelles certaines de ce qui se passoit à Cusco. Cela l'obligea à employer tous ses soins pour augmenter promptement le nombre de ses troupes, en faisant de nouvelles levées : ce qu'il pouvoit aisément faire, ayant bien de l'argent, parce que le Licentié Vaca de Castro avoit fait embarquer plus de cent mille écus qu'il avoit tiré de Cusco pour envoyer à Sa Majesté, dont le Viceroy se saisit, & les employa au payement des Troupes. Il fit Capitaine de Cavalerie Dom Alfonse de Montemajor, & Diegue Alvarez de Cueto, son beau-frere : & Capitaines d'Infanterie Martin de Robles, & Paul de Meneses, d'Arquebusiers, Gonzale Diaz de Pignera. Il donna le Commandement general de toutes les Troupes à Vela Nugnez, son frere, & fit Diegue d'Urbina Mestre de Camp ge-

neral, & Jean d'Aguire Sergent Major. Le nombre de ses Troupes étoit de six cens hommes de guerre, sans compter les Bourgeois. Il y avoit cent Cavaliers, deux cent Arquebusiers, & le reste étoient des Piquiers. Il fit faire une grande quantité d'arquebuses tant de fer, que de la fonte de quelques cloches qu'il ôta pour cela de la grande Eglise. Il faisoit aussi fort souvent faire l'exercice à ses troupes, & faisoit quelquefois donner de fausses alarmes pour s'assurer de la disposition où étoient les esprits; parce qu'on croyoit que la plûpart ne suivoient pas ses ordres de bon cœur, & n'étoient pas fort bien intentionnez pour son service. Il eut alors quelque soupçon que le Licentié Vaca de Castro à qui il avoit depuis peu donné la Ville pour prison, avoit quelque intelligence & entretenoit quelque négociation secrete avec ses créatures & les gens qui lui étoient affectionnez. Un jour donc à l'heure du dîné, il fit donner une fausse alarme, faisant dire que Gonzale Pizarre venoit, & qu'il étoit déja fort près: Et comme les troupes furent assemblées sur la place, il envoya Diegue Alvarez de Cueto son beau-frere, qui prit prisonnier Vaca de Castro. En même tems il fit aussi prendre

par des Huissiers Dom Pedro de Cabrera, son beau-pere Hernan Mexia de Gusman, le Capitaine Laurent d'Aldona, Melchior Ramirez & son frere Baltasar Ramirez, & les fit tous transporter du côté de la mer, les faisant mettre sur un vaisseau dont il nomma pour Capitaine Jerôme de Zurbano qui étoit de Bilbao. Peu de jours après il fit mettre en liberté Laurent d'Aldana, & envoya Dom Pedro & Fernand Mexia à Panama, Melchior & Baltasar Ramirez à Nicaragua, & pour Vaca de Castro, il le laissa prisonnier dans le vaisseau, sans que jamais on déclarât à aucun d'eux de quoi ils étoient accusez, sans informations & sans aucunes procedures juridiques.

CHAPITRE IV.

Alfonse de Caceres & Jerôme de la Cerna se saisissent de deux navires à Arequipa, & les amenent au Viceroy.

QUand ces mouvemens & ces troubles commencerent au Perou, il venoit d'y arriver au Port d'Arequipa deux navires chargez de marchandises. Gonzale Pizarre les fit retenir, & même

les acheta à dessein de s'en servir, pour faire plus commodément transporter toute son artillerie, à cause des grandes difficultez qu'il y avoit de la mener par terre, vû la longueur du chemin ; mais sur-tout pour se rendre par ce moyen maître du Port de los Reyes, & se saisir des vaisseaux que le Viceroy y avoit. Il comprenoit fort bien une chose qui est certaine & indubitable : Que quiconque est maître de la mer le long de cette côte du Perou, on peut dire qu'il est maître du pays, y pouvant faire tout le mal qu'il lui plaît, en débarquant dans les lieux dépourvûs de monde pour les garder, sans qu'on puisse l'en empêcher, à cause de la grande étenduë de ces côtes. Il faut ajouter encore qu'il a la commodité de pouvoir aisément se pourvoir d'armes & de chevaux par le moyen des vaisseaux qui viennent au Perou pour y en amener, & qu'il peut empêcher d'y aborder tous les bâtimens qui viennent de Castille & apportent des étoffes ou d'autres marchandises. Le Viceroy ayant appris l'achat des deux navires & le dessein de Gonzale Pizarre, cela lui causa beaucoup d'inquiétude, & lui faisoit craindre un mauvais succès dans ses affaires, parce qu'il ne se trouvoit point en état de resister

par mer à des vaisseaux bien pourvus d'artillerie, comme le devoient être ceux dont il craignoit la venue. Il prit néanmoins pour cela les meilleures mesures qu'il lui fut possible, & il fit autant qu'il put tous les préparatifs qu'il jugea necessaires pour une bonne défense. Il fit donc équiper & armer un des vaisseaux qui étoient dans le Port, faisant mettre dessus huit pieces de canon de fonte, & quelques autres de fer, avec des arquebuses & des arbalêtres, pour s'opposer à ceux qu'il attendoit, & qu'il craignoit, & faire au moins toute la resistance qui lui seroit possible. Il nomma pour Capitaine de ce vaisseau Jerôme de Zurbano, qui étoit de la Ville de Bilbao en Biscaye. Toutes ces précautions n'étoient pas necessaires au Viceroy, parce qu'il étoit arrivé heureusement pour lui, que les Capitaines Alfonse de Caceres & Jerôme de la Cerna de la Ville d'Arequipa, ayant sçu le dessein de Gonzale Pizarre, étoient entrez une nuit dans ces deux navires qui attendoient l'arrivée de l'artillerie, & ayant payé largement le Maître & quelques Matelots qu'ils trouverent dessus, ils s'en étoient emparez, & abandonnant leurs biens, leurs maisons & leurs Indiens, avoient mis à la voile pour

se rendre à la Ville de los Reyes Quand ils arriverent au Port, le Viceroy fut d'abord averti de leur venue par le moyen de quelques sentinelles qu'il avoit fait mettre dans une Isle voisine. Ne doutant pas qu'ils ne vinssent comme ennemis, il s'avança vers le Port avec de la Cavalerie, & cependant Jerôme de Zurbano fit faire une décharge de son artillerie contre les deux navires qui d'abord amenerent les voiles en signe de paix ; puis quelques-uns de ceux qui étoient dessus se mirent dans une chaloupe, & vinrent trouver le Viceroy, à qui ils remirent les vaisseaux : Ce qui lui fut très-agréable, & lui fit un plaisir singulier, aussi-bien qu'à toute la Ville, parce qu'ils se voyoient par-là à couvert d'un danger qu'ils avoient fort craint.

CHAPITRE V.

Ce que faisoit alors Gonzale Pizarre à Cusco.

GOnzale Pizarre étoit cependant à Cusco, où il levoit des Troupes qu'il payoit fort soigneusement, & faisoit tous les autres préparatifs necessaires pour la guerre. Il assembla jusqu'à cinq

cens hommes, dont il fit Mestre de camp general le Capitaine Alfonse de Toro : Il fit Capitaine de Cavalerie Dom Pedro de Porto Carrero, retenant une partie des Cavaliers sous son étendart, pour en former une Compagnie dont il étoit en particulier le Commandant, bien qu'il fût aussi le General de toute l'Armée : Il nomma pour Capitaines de Piquier, Gumiel, & le Bachelier Jean Belez de Guevara, & pour Capitaine d'Arquebusiers Pierre Cermeno. Il avoit fait faire trois étendards, un où étoient les Armes du Roi, qui étoit celui de Dom Pedre de Porto Carrero, & un autre où étoient les Armes de la Ville de Cusco, qui fut confié à Antoine Altamirano, Juge de Police de cette Ville, qui étoit de Hontiveros, & à qui depuis Gonzale Pizarre fit couper la tête, comme étant dans les interêts de Sa Majesté. Le troisiéme étendard où étoient ses Armes, étoit porté par son Enseigne : mais après il le donna au Capitaine Pierre de Puelles. Il nomma pour commander l'Artillerie Fernand Bachicao, qui assembla & fit mettre en état vingt pieces de campagne, toutes fort bonnes, avec les munitions necessaires, de poudre, de boulets & de toutes les autres choses

dont on pouvoit avoir besoin pour se servir utilement & avantageusement du canon. Gonzale Pizarre ayant donc ainsi levé des Troupes, & les ayant assemblé à Cusco, en qualité de General, il tâcha de les bien disposer en sa faveur, en couvrant ses desseins des plus specieux prétextes qu'il put trouver : & justifiant son entreprise criminelle par toutes les raisons que son esprit lui pouvoit dicter, il leur representoit donc : » Que lui & » ses freres avoient découvert ce Pays, » l'avoient conquis & rangé sous la do- » mination de Sa Majesté à leurs propres » frais, & que déja ils lui en avoient en- » voyé des sommes très-considerables » d'or & d'argent, comme tout le mon- » de le sçavoit très-bien. Que cependant » après la mort du Marquis, non-seule- » ment le Roy n'en avoit point donné le » Gouvernement ni à son fils, ni à lui » qui parloit, bien que cela eût dû se » faire suivant les promesses & les con- » ventions faites dès le commencement » de la découverte ; mais que de plus il » envoyoit à cette heure un homme cruel » & inflexible pour les dépouiller de tous » leurs biens ; puisqu'il étoit évident » qu'il n'y avoit personne dans tout le » Pays, qui d'une maniere ou d'autre ne

fût compris dans les Ordonnances. «
Que Blaſco Nugnez Vela à qui on en «
avoit commis l'exécution, la faiſoit «
faire avec la derniere rigueur, n'écou- «
tant ni requêtes ni ſupplications, & di- «
ſant même à ceux qui lui vouloient «
faire avec toute ſorte d'humilité quel- «
ques remontrances, des paroles dures «
& injurieuſes : Qu'ils étoient eux-mê- «
mes témoins de ce qu'il diſoit, & de «
pluſieurs autres choſes de même natu- «
re. Qu'enfin on diſoit publiquement «
que le Viceroy avoit ordre de lui «
faire couper la tête, à lui qui n'avoit «
jamais rien fait contre le ſervice de Sa «
Majeſté, mais au contraire lui avoit «
toujours été fidéle, comme cela étoit «
de notorieté publique. Que pour tou- «
tes ces raiſons il avoit reſolu, du con- «
ſentement de la Ville de Cuſco, d'aller «
lui-même à celle de los Reyes, pour «
repreſenter leurs griefs, & faire leurs «
très-humbles ſupplications ſur le ſu- «
jet des Ordonnances, devant l'Au- «
diance Royale : puis envoyer des «
Deputez au nom de tout le Royau- «
me à Sa Majeſté, afin de l'informer «
du veritable état des choſes, & de «
ce qui ſembloit neceſſaire dans les «
conjonctures où elles ſe trouvoient, ne «

„ doutant pas que Sa Majesté en étant
„ bien informée, n'y apportât les remedes
„ convenables : que si néanmoins elle ne
„ le faisoit pas, après avoir fait de leur
„ côté toutes leurs diligences, ils obéï-
„ roient à ses ordres avec une soumission
„ pleine & entiere & sans aucune reserve.
„ Qu'à l'égard de son voyage & de sa
„ comparution devant le Viceroy, les
„ menaces de ce Ministre, & les troupes
„ qu'il avoit assemblées, faisoient assez
„ clairement connoître qu'il n'y avoit
„ aucune sûreté pour lui, ni pour ceux
„ qui iroient avec lui, à moins qu'ils ne
„ fussent en état de se défendre contre sa
„ violence : Qu'ainsi on avoit jugé à
„ propos qu'il levât de son côté des
„ troupes pour l'accompagner, sans
„ qu'il eût pour cela la moindre inten-
„ tion du monde de faire aucun mal à
„ personne, à moins qu'on l'attaquât.
„ Qu'il les prioit donc de le suivre dans
„ ce voyage, & d'observer exactement
„ dans leur marche les regles & les or-
„ dres de la Guerre : Qu'enfin lui & ces
„ Gentilhommes qui étoient avec lui,
„ les recompenseroient liberalement de
„ leurs peines, comme de braves Sol-
„ dats qui leur auroient aidé à travailler
„ utilement à la conservation de leurs

biens. „ Ce discours par lequel Gonzale Pizarre tâchoit de persuader à ses troupes la justice de sa cause, & la droiture de ses intentions, ne fut pas sans effet : Tous s'offrirent de le suivre & de le défendre courageusement, & jusqu'à la mort. Il sortit donc ainsi de Cusco, accompagné de tous les Habitans de la Ville. Après qu'il eut mis ses troupes en ordre, quelques-uns qui l'avoient ainsi concerté, lui demanderent dès le soir même de leur sortie, permission de retourner à Cusco, pour y faire quelques préparatifs pour leur voyage. Puis dès le lendemain de bon matin, vingt-cinq des plus considerables de la Ville, qui au commencement avoient consenti aux supplications qu'on se proposoit de faire sur le sujet des Ordonnances, voyant que les démarches qu'on faisoit, commençoient à devenir criminelles & contraires au service de Sa Majesté, & à l'obéissance qu'on lui devoit, & considerant de plus les grands mouvemens que cela causoit dans le Pays, ils prirent la résolution d'abandonner le parti de Gonzale Pizarre, & d'aller offrir leurs services au Viceroy. Ils l'exécuterent comme ils l'avoient résolu, marchand à grandes journées par des chemins écartez, & des

lieux déserts, parce qu'ils ne doutoient pas que Gonzale Pizarre ne les fît suivre, comme il fit en effet. Les principaux de ce concert étoient Gabriel de Roias, Gomez de Roias son neveu, Garcilaso de la Véga, Pierre de Barco, Martin de Florence, Jerôme de Soria, Jean de Sayavedra, Jerôme Costilla, Gomez de Leon, Louis de Leon, & Pierre Manjares. Ils étoient 25. en tout, comme on l'a déja dit, qui partirent ensemble de Cusco, n'ayant pas oublié de prendre avec eux les mandemens qu'ils avoient reçu de la part de l'Audiance Royale, par lesquels il leur étoit enjoint, sur peine d'être déclarez rebelles, de se rendre incessamment à los Reyes. Quand Gonzale Pizarre apprit cette nouvelle le lendemain, & qu'il vit que toute son armée en paroissoit émuë, & comme ébranlée, il fut sur le point d'abandonner son entreprise, & de s'en retourner dans le Pays de Charcas avec 50. Cavaliers de ses amis, & de s'y fortifier le mieux qu'il lui seroit possible. Néanmoins après y avoir bien pensé, il jugea que le parti le moins perilleux pour sa vie, étoit de suivre son premier dessein, & continuer son premier voyage. Ayant donc pris sa résolution, il tâcha d'encourager ses gens, en leur disant, que si ces

Cavaliers s'en étoient ainsi allez, c'étoit sans doute pour avoir été mal informez du veritable état des affaires à los Reyes ; qu'il avoit reçu des Lettres des principaux habitans de cette Ville, qui l'assuroient qu'avec cinquante Cavaliers seulement, il pouvoit s'assurer d'une heureuse issuë & d'une favorable conclusion dans les affaires qui le menoient, sans qu'il y courût aucun risque, parce que tout le monde étoit dans les mêmes sentimens que lui là-dessus. Il continua donc son voyage, mais fort lentement, à cause de la peine & de l'embarras qu'il avoit à faire mener son Artillerie. En effet il étoit obligé de la faire porter sur les épaules des Indiens avec des léviers : Il avoit fallu pour cela l'ôter de dessus les affuts, & il falloit douze Indiens pour porter chaque piece, qui ne pouvoient marcher qu'environ cent pas chargez d'un tel fardeau : puis douze autres entroient en leur place, & de cette maniere il y avoit trois cens Indiens assignez à chaque piece. La difficulté des chemins extrêmement raboteux, étoit cause qu'on ne les pouvoit mener sur les affuts : ainsi il falloit plus de six mille Indiens pour l'Artillerie seule avec ses munitions.

CHAPITRE VI.

Gaspard de Roias & quelques autres de l'Armée de Gonzale Pizarre, voulant passer au service du Viceroy, lui envoyent demander un Sauf-conduit.

PLusieurs Gentilshommes, & autres personnes considerables qui accompagnoient Gonzale Pizarre, commençoient à se repentir de s'être engagez dans cette affaire. Dans le commencement ils avoient à la verité été d'avis qu'on fît des remontrances & des supplications sur le sujet des Ordonnances, & pour cela ils avoient offert, & leurs biens & leurs personnes: mais voyans le tour que les affaires prenoient, & comment Gonzale Pizarre s'emparoit peu à peu d'un empire, qui ne leur paroissoit pas tout à fait juste, & se rendoit maître absolu de tout, ayant déja, avant qu'ils partissent de Cusco, rompu la caisse de Sa Majesté, & pris l'argent qui y étoit, sans le consentement, & même contre l'avis & la volonté des Magistrats, ils étoient fâchez de l'engagement où ils s'étoient mis. Ils souhaitoient donc fort de se retirer du mauvais pas où

ils ſe trouvoient embarraſſez, d'autant plûtôt qu'il leur ſembloit déja voir des ſignes tout aſſurez d'un mauvais ſuccès. Le principal de ceux qui avoient ces ſentimens, étoit Gaſpard Rodriguez de Champ-rond, frere du Capitaine Pedro Anzurez, de qui les Indiens lui avoient été commis après ſa mort. Lui donc & quelques autres des principaux de l'Armée concerterent enſemble d'abandonner Gonzale Pizarre, & de paſſer au ſervice du Viceroy : ſa ſeverité les embarraſſoit, & les faiſoit un peu héſiter, craignant qu'encore qu'ils ſe rendiſſent à lui, & lui allaſſent offrir leurs ſervices, il ne laiſſât pas néanmoins de les faire punir pour ce qui s'étoit paſſé, & où ils avoient eu part. Ils réſolurent donc de prendre des meſures pour exécuter ſûrement leur deſſein, en prévenant les inconveniens qu'ils craignoient. Pour cela ils envoyerent par des chemins fort ſecrets & fort écartez, un Prêtre nommé Baltaſar de Loayſa, qui étoit de Madrid, pour porter des lettres & des dépêches de leur part au Viceroy & à l'Audience Royale, par leſquelles ils demandoient qu'on leur accordât le pardon du paſſé, & un ſauf-conduit, moyennant quoi ils promettoient de ſe rendre inceſſamment

auprès d'eux ; ajoûtant que comme ils tenoient quelque rang dans l'Armée de Pizarre, étant du nombre de ses Capitaines, on pouvoit à peu près s'assurer que tous leurs amis & leurs domestiques les imiteroient bien-tôt après, & que peut-être l'Armée de Gonzale Pizarre se déferoit & se dissiperoit ainsi d'elle-même. Les principaux qui écrivirent cela, furent Gaspard Rodriguez, Philippe Gutierrez, Arias Maldonat & Pierre de Ville Castin. Ils étoient en tout vingt-cinq qui avoient fait cette partie. Baltasar de Loaysa se rendit à los Reyes avec beaucoup de diligence ; & pour se mieux cacher, il ne voulut point se joindre avec Gabriel de Roias, Garcilaso, & les autres que nous avons dit qui s'en étoient fuis de Cusco. Etant donc arrivé fort secretement à los Reyes, il rendit ses dépêches au Viceroy & aux Auditeurs, & on lui fit incontinent expedier le sauf-conduit qu'il demandoit : mais le bruit en fut bien-tôt répandu par toute la Ville. Plusieurs des Habitans, & autres personnes qui panchoient un peu en secret du côté de Gonzale Pizarre, parce qu'il soutenoit un parti conforme à leur interêt & à leurs avantages, apprenant la chose, ne pûrent s'empêcher d'en avoir quel-

que chagrin, parce qu'ils ne doutoient presque pas que par le départ de ces Gentilhommes, son Armée ne se dissipât, & qu'ainsi le Viceroy ne trouvant plus aucune opposition, ne fît exécuter les Reglemens avec la derniere rigueur.

CHAPITRE VII.

Pierre de Puelles, Lieutenant de Guanuco, prend le parti de Gonzale Pizarre, & après lui les gens que le Viceroy envoyoit à sa poursuite, font la même chose.

QUand le Viceroy fut reçû en la Ville de los Reyes, Pierre de Puelles qui étoit de Seville, lui vint baiser les mains & lui faire ses soumissions. Il étoit alors Lieutenant du Gouverneur Vaca de Castro dans la Ville de Guanuco. Comme il y avoit long-tems qu'il étoit dans les Indes, on l'estimoit beaucoup par l'experience qu'il avoit des affaires de ce Pays-là. Le Viceroy le confirma donc dans son employ de Lieutenant de Guanuco, par une nouvelle commission de sa part, & le renvoya dans cette Ville, en lui donnant ordre de tenir prêts tous les

mes il y en avoit trente de sa Compagnie, les dix autres furent des parens & des amis de Vela Nugnez, qui voulurent bien l'accompagner dans ce voyage. Afin qu'ils fussent en état de faire plus de diligence, le Viceroy fit acheter des deniers Royaux trente-cinq mulets, qui coûterent plus de douze mille Ducats. Ils partirent donc de los Reyes tous en bon équipage, & firent vingt lieuës de chemin jusqu'à Guadachili. Là on apprit qu'ils avoient formé le dessein de tuer Vela Nugnez, & de se rendre à Gonzale Pizarre. Voicy comment la chose se découvrit. Quelques Coureurs qui alloient devant, rencontrerent à quatre lieuës de Guadachili en la Province de Pariacaca, Frere Thomas de Saint Martin, Provincial des Dominicains, que le Viceroy avoit envoyé à Cusco pour voir s'il y auroit quelque moyen d'accommodement avec Gonzale Pizarre. Un Soldat Espagnol, qui étoit d'Avila, voyant ce Provincial, le tira à part, & lui dit en secret le complot qu'on avoit fait contre Vela Nugnez, afin qu'il l'en avertît, & qu'il pût prendre ses précautions, parce qu'autrement ils le tueroient infailliblement la nuit suivante. Le Provincial ayant reçu cet avis, se pressa fort pour

avancer chemin, ramenant avec lui les Coureurs qu'il avoit rencontrez, parce qu'il leur apprit que toute leur diligence seroit inutile, & que Pierre de Puelles, & ses gens, avoient passé par Xauxa il y avoit déja deux jours, & qu'ainsi il leur seroit impossible de les joindre. Quand ils fûrent arrivez à Guadachili, il dit la même chose à tous les autres, les assurant qu'il ne leur serviroit de rien de continuer leur route : puis il avertit Vela Nugnez en particulier du peril qui le menaçoit, afin qu'il se mît en sûreté. Nugnez ayant reçu cet avis, en fit part à quatre ou cinq de ses amis & de ses parens, qui l'accompagnoient dans cette course ; si bien que le soir ils firent sortir leurs chevaux comme pour les mener à l'abreuvoir, puis ils se jetterent promptement dessus, & se sauverent à la faveur de l'obscurité, ayant le Provincial pour conducteur & pour guide. Quand on sçut qu'ils s'en étoient allez, Jean de la Tour, Pierre Hita, George Griego, & les autres Soldats qui étoient du complot, s'en allerent pendant la nuit au corps de garde ; & mettant à tous les Soldats qui y étoient l'arquebuse dans la poitrine, ils les obligeoient à leur promettre de s'en aller avec eux. Presque

tous le promirent & l'executerent, & en particulier le Capitaine Gonzale Diaz. On lui fit le même traitement qu'aux autres, & même on le traita plus rigoureusement en apparence, comme si on eût craint quelque chose de sa part, car on lui lia les mains : cependant on croit qu'il étoit du complot, & que même il en étoit le Chef. La plûpart des gens à los Reyes ne doutoient presque pas qu'il ne fît ce qu'il fit en effet, parce qu'il étoit gendre de Pierre de Puelles contre qui on l'envoyoit, & on ne voyoit gueres d'apparence qu'étant bien avec son beau-pere, il voulût servir d'instrument pour le faire prendre. Ils partirent donc ainsi tous montez sur les mulets qui avoient coûté si cher, & s'en allerent se rendre à Gonzale Pizarre, qu'ils trouverent près de Guamanga. Pierre de Puelles avec ses gens, y étoit arrivé deux jours avant eux, & y avoit trouvé tout le monde si étonné & si découragé par la froideur, que Gaspard Rodriguez & ceux de son parti commençoient à faire paroître, que s'il eût tardé trois jours à venir, vraisemblablement toute l'Armée de Pizarre se seroit dissipée. Mais Puelles tant par le renfort qu'il leur amenoit, que par ce qu'il leur dit, leur fit reprendre cœur, & les fit

résoudre

résoudre à continuer leur voyage, les assurant que si Gonzale Pizarre avec ses troupes ne vouloit pas aller, il iroit lui seul avec les siennes, & qu'il esperoit être assez fort pour prendre le Viceroy, & le chasser du Pays, tant il étoit haï. Pierre de Puelles étoit accompagné de près de quarante Cavaliers, & de vingt Arquebusiers. Les uns & les autres acheverent de se confirmer dans la resolution de continuer leur voyage, par l'arrivée de Gonzale Diaz & de sa Compagnie. Vela Nugnez cependant se rendit à los Reyes, & fit sçavoir au Viceroy ce qui s'étoit passé. Il en fut touché, comme la chose le meritoit, voyant que ses affaires commençoient à prendre un assez méchant tour. Le lendemain Rodrigue Nigno, fils de Fernand Nigno, Juge de Police de Tolede, & trois ou quatre autres, qui n'avoient pas voulu suivre Gonzale Diaz, se rendirent à los Reyes. On leur avoit fait mille avanies, parce qu'ils n'avoient pas voulu suivre les autres; on leur avoit ôté leurs armes, leurs chevaux, & jusqu'à leurs habits: Ainsi Rodrigue Nigno se rendit avec un méchant pourpoint, & un vieux haut-de-chausse, sans bas, n'ayant que de méchans souliers de corde dans les pieds, &

un bâton à la main, étant venu à pied dans ce bel équipage. Le Viceroy le reçut avec beaucoup d'affection, louant sa fidelité & sa constance, & lui disant qu'il paroissoit plus grand & plus noble, couvert de ces méchans haillons, quand on consideroit la raison pourquoi il les portoit, que n'auroient pû le faire paroître sans cela les habits les plus magnifiques.

CHAPITRE VIII.

Quelques gens poursuivent Baltasar de Loaysa, pour lui ôter ses dépêches. Yllan Suarez de Carvajal est tué par les gens du Viceroy. Le Viceroy peu après est lui-même arrêté prisonnier.

APrès qu'on eût expedié les dépêches de Baltasar de Loaysa, & qu'on les lui eût mis entre les mains, il partit incontinent pour se rendre à l'Armée de Gonzale Pizarre. Son depart étant sçu dans la Ville de los Reyes, & la plûpart jugeant que par les ordres qu'il portoit, les Troupes de Pizarre pourroient aisément se dissiper d'elles-mêmes, & qu'ainsi le Viceroy demeureroit maître paisible & absolu de tout, fi-

bien qu'il feroit exécuter les Ordonnances à toute rigueur, & que leur entiere ruine seroit par là inévitable, quelques Habitans & quelques Soldats prirent la résolution de poursuivre Loaysa, & quand ils l'auroient joint, de lui ôter ses dépêches. Loaysa étoit parti un Samedy au soir dans le mois de Septembre de l'an mil cinq cens quarante-cinq, & avec lui le Capitaine Fernand de Zavallos, chacun sur un mulet, sans autre compagnie & sans aucun embarras qui les pût tarder. Le lendemain Dimanche quand il fut nuit, vingt-cinq Cavaliers sortirent de la Ville pour les suivre, résolus de ne s'arrêter ni jour ni nuit jusqu'à ce qu'ils eussent atteint Loaysa. Les principaux de ceux qui firent cette entreprise, étoient Dom Baltasar de Castro, fils du Comte de la Gomera, Lorenço Mexia, Rodrigue de Salazar, Diegue de Carvajal, qu'on nommoit le galant, François d'Escovedo, Jerôme de Carvajal, & Pierre Martin de Cecilia, accompagnez par d'autres jusqu'au nombre de vingt-cinq en tout, comme on l'a dit. Ils se mirent donc en chemin, faisant une extrême diligence, si-bien qu'à un peu moins de quarante lieuës de la Ville de los Reyes, ils joignirent Loaysa & Za-

vallos ; qu'ils trouverent dormans dans un Tambo. Ils prirent leurs lettres & leurs dépêches, qu'ils envoyerent à Gonzale Pizarre, par un Soldat qui marcha le plus diligemment qu'il lui fut possible, par des routes & des chemins abregez ; qui lui étoient connus. Cependant les porteurs des paquets demeurerent prisonniers, & bien gardez avec Pierre Martin & ses compagnons, qui continuerent leur chemin, s'informant du camp de Gonzale Pizarre ; lequel de son côte ayant reçû des dépêches que le Soldat lui apportoit, les communiqua fort secretement au Capitaine Carvajal, qu'il avoit fait depuis peu de jours son Mestre de Camp General, à cause de la maladie d'Alfonse de Toro, qui avoit cette charge à leur sortie de Cusco. Après cela il communiqua aussi cette affaire aux autres Capitaines, & aux principaux de son Armée qui n'avoient point eu de part au dessein de l'abandonner, ni à la demande du sauf-conduit. Quelques-uns poussez par des motifs de haine & d'inimitiez particulieres, d'autres par des mouvemens d'envie, & d'autres enfin par l'esperance de profiter de quelques Indiens qui appartenoient aux accusez, conseilloient à Gonzale Pizarre d'en faire un

exemple, & de les punir rigoureusement, pour empêcher qu'à l'avenir d'autres ne fussent assez hardis pour former de semblables entreprises. Après quelque déliberation la résolution fut prise, que de tous ceux qui paroissoient clairement par le sauf-conduit avoir eu part à cette affaire, on feroit mourir le Capitaine Gaspard Rodriguez, Philippe Gutierrez, fils d'Alfonse Gutierrez, Trésorier de Sa Majesté, qui demeuroit à Madrid, & un Gentilhomme de Galice nommé Arias Maldonat qui avoit demeuré avec Philippe Gutierrez, une ou deux journées derriere, dans la Ville de Guamanga, sous prétexte d'y faire quelques préparatifs pour le voyage. Gonzale Pizarre envoya donc Pierre de Puelles avec quelques Cavaliers qui les prit à Guamanga, & leur fit couper la tête. Gaspard Rodriguez étoit au Camp, où il commandoit près de deux cens Piquiers. On n'osa exécuter ouvertement ce qu'on avoit résolu à son égard, parce qu'il étoit un homme des plus considerables de l'Armée, riche & fort aimé. Voicy donc ce qu'on fit pour se défaire de lui. Gonzale Pizarre fit tenir prêts cent cinquante Arquebusiers de la Compagnie de Cermeno, il fit aussi mettre l'Artillerie en état;

puis il fit assembler tous les Capitaines dans sa Tente, disant qu'il avoit à leur communiquer quelques dépêches qu'il avoit reçu de los Reyes. Tous s'y étant rendus, & Gaspard Rodriguez aussi, quand il vit la Tente environnée de Soldats, & l'Artillerie en état auprès, il voulut se retirer, feignant d'avoir quelque affaire pressée. Alors en presence de tous les Capitaines, le Mestre de Camp Carvajal s'approcha de lui comme sans dessein, & sans faire semblant de rien, il trouva moyen de saisir l'épée de Rodriguez à la garde, & de la tirer du fourreau; puis il lui dit de se confesser à un Prêtre qu'on avoit fait venir pour cela, parce qu'on alloit le faire mourir sans délai. Gaspard Rodriguez eut beau reculer, & faire tout son possible pour éviter la mort, offrant de se justifier clairement de toutes les accusations qu'on pourroit lui faire, tout cela lui fut inutile, il fallut se résoudre à mourir: on lui fit en effet couper la tête. Ces exécutions étonnerent assez tout le monde, parce qu'elles furent les premieres que Gonzale Pizarre eut entrepris depuis le commencement de sa tyrannie: mais sur tout elles épouvanterent beaucoup ceux qui sçavoient bien

en leur conscience qu'ils avoient eu part au dessein pour lequel on avoit fait mourir Rodriguez & les autres. Peu de jours après Dom Baltazar & ses Compagnons arriverent au Camp avec leurs prisonniers Baltasar de Loaysa, & Fernand de Zavallos. Le jour même qu'ils arriverent, on dit que Gonzale Pizarre avoit envoyé son Mestre de Camp Carvajal, sur le chemin par lequel il croyoit qu'ils devoient venir, avec ordre, s'il les rencontroit, de faire étrangler Loaysa & Zavallos : mais heureusement pour eux, ceux qui les emmenoient, s'éloignerent du grand chemin, & prirent un détour, si bien que Carvajal les manqua. Après cela quand on les presenta à Gonzale Pizarre, il y eut tant de gens qui intercederent pour eux, qu'il leur accorda la vie. Il chassa Loaysa hors de son Camp, & l'envoya à pied, & sans aucune provision; mais il emmena avec lui Fernand de Zavallos, & plus d'un an après étant en la Province de Quito, il l'établit Commissaire sur ceux qui travailloient aux mines d'or : Puis sur ce qu'on lui rapporta, qu'il s'étoit excessivement enrichi dans cet emploi, & qu'ainsi il falloit bien qu'il eût volé, il le crut aisément par la haine qu'il lui portoit à cause

de ce qui s'étoit passé, & le fit pendre.

Pour revenir maintenant à la suite de notre Histoire, il faut voir ce qui se passoit à los Reyes. Le départ de Dom Baltasar de Castro & de ses Compagnons pour aller à la poursuite de Loaysa, n'avoit pû être si secret, qu'il ne fût venu à la connoissance du Capitaine Diegue d'Urbina, Mestre de Camp General du Viceroy, qui faisant la ronde par la Ville, & étant allé à la demeure de quelques-uns de ceux qui s'en étoient fuis, & n'y ayant trouvé ni eux, ni leurs armes, ni leurs chevaux, ni leurs Indiens, ni leurs Valets, cela lui fit soupçonner la verité. Il alla donc trouver le Viceroy qui étoit au lit, & l'assura que la plûpart des Habitans de la Ville s'en étoient fuis, parce que lui-même le croyoit en effet ainsi. Le Viceroy en fut ému comme la chose le meritoit; il se leva promptement, fit battre le tambour; & ayant fait venir ses Capitaines, il leur donna ordre de visiter promptement toutes les maisons de la Ville: Ce qui ayant été fait, on reconnut ceux qui manquoient. On trouva que Diegue de Carvajal, Jerôme de Carvajal, & François Escovedo, neveux du Commissaire

Yllan

Yllan Suarez de Carvajal étoient du nombre des absens. Le Viceroy le soupçonnoit déja d'être partisan de Gonzale Pizarre, & de le favoriser dans ses entreprises : Il ne douta donc pas que ses neveux ne fussent partis par ses ordres, ou tout au moins qu'il n'eût eu connoissance de leur départ, d'autant plutôt qu'ils demeuroient dans la même maison que lui, bien qu'à la verité ils pussent sortir par une porte differente & éloignée de la principale sortie de cette maison. Pour s'éclaircir de ses soupçons, le Viceroy envoya Vela Nugnez son frere, avec quelques Arquebusiers, pour prendre le Commissaire, & le lui amener. En arrivant chez lui ils le trouverent au lit; ils le firent habiller, & l'emmenerent au logis du Viceroy, qu'ils trouverent vêtu & armé, couché sur un lit de repos, parce qu'il n'avoit presque pas dormi de toute la nuit. Quelques-uns qui étoient presens disent, qu'à peine le Commissaire étoit entré dans la chambre, que le Viceroy se leva brusquement, & lui dit ces paroles : *Traître, tu as donc envoyé tes neveux au service de Gonzale Pizarre.* Le Commissaire lui répondit : *Ne m'appellez point traître, Monseigneur, car à la*

verité je ne le ſuis pas. Le Viceroy repliqua en jurant : *Tu es traître au Roy.* Le Commiſſaire repliqua auſſi de ſon côté, en faiſant le même jurement : *Monſeigneur, je ſuis auſſi bon & auſſi fidele Serviteur du Roy, que vous.* Le Viceroy en colere de la hardieſſe & de la liberté avec laquelle cet homme lui répondoit, mit l'épée à la main, & s'approcha de lui : Quelques-uns diſent qu'il lui en donna un coup dans la poitrine, & le bleſſa. Le Viceroy a toujours ſoutenu qu'il ne l'avoit point frappé, mais que ſes Valets & ſes Halebardiers voyant l'inſolence de ce Commiſſaire, & la fierté avec laquelle il répondoit à leur Maître, ne l'avoient pû ſouffrir, & l'avoient tué ſur le champ à coups de halebardes & de pertuiſanes, ſans lui donner le tems de ſe confeſſer ni proferer une ſeule parole. Auſſi-tôt après le Viceroy fit emporter le corps pour l'enterrer : mais comme ce Commiſſaire étoit fort aimé, il n'oſa le faire paſſer par la grande cour de ſon Hôtel, où il y avoit toutes les nuits cent Soldats de garde, craignant que cela ne cauſât quelque bruit & quelque ſcandale : Il le fit donc deſcendre par une galerie qui donnoit ſur la place, où quelques Indiens & quelques Négres

le reçurent & l'enterrerent dans une Eglise voisine, sans l'ensevelir & sans aucune cérémonie, mais tout ainsi qu'il étoit vêtu d'une longue robe d'écarlate.

Trois jours après quand les Auditeurs prirent le Viceroy prisonnier, comme on le dira bien-tôt, une des premieres choses qu'ils firent, fut d'examiner les circonstances de la mort du Commissaire. Ils commencerent donc les informations & les procedures par-là : On verifia qu'à la minuit on l'avoit enlevé de chez lui, & conduit au logis du Viceroy, & que depuis il n'avoit plus paru : puis on fit déterrer le corps, & visiter les blessures. Quand le bruit de cette mort fut répandu par la Ville, tout le monde en fut scandalisé, parce qu'il n'y avoit personne qui ne sçût que le Commissaire avoit toujours favorisé les affaires du Viceroy ; & sur-tout qu'il avoit employé sa peine & ses soins, afin qu'on le reçût dans la Ville de los Reyes, contre le sentiment de la plûpart des Magistrats du lieu. La mort du Commissaire arriva la nuit du Dimanche au Lundy le treiziéme jour du mois de Septembre de l'an mil cinq cens quarante-quatre. Le lendemain dès le matin, le Viceroy envoya Dom Alfonse de Montemayor avec

trente Cavaliers, à la pourſuite de Don Baltazar & des autres qui avoient couru après Loayſa & Zavallos : Mais Montemayor & ſes gens après avoir fait une journée ou deux, apprirent que ceux qu'ils pourſuivoient étoient déja ſi loin, qu'il leur ſeroit impoſſible de les atteindre : ainſi ils s'en retournerent. En revenant ils apprirent que Jerôme de Carvajal, un des neveux du Commiſſaire, s'étoit égaré de ſa compagnie pendant la nuit, & que ne pouvant trouver le chemin pour rejoindre ſes Camarades, il s'étoit caché dans des roſeaux. Ils le chercherent, & l'ayant trouvé, ils l'emmenerent priſonnier pour le mettre entre les mains du Viceroy, qu'ils trouverent lui-même priſonnier à leur retour : ce qui fut ſans doute fort avantageux à Carvajal, qui ſans cela couroit grand riſque.

Après que le chagrin du Viceroy fut un peu diſſipé, & ſa colere paſſée, il prenoit grand ſoin de ſe juſtifier autant qu'il pouvoit ſur le ſujet de la mort du Commiſſaire : il en expliquoit les raiſons à tous ceux qui lui parloient, appuyant ſur les juſtes ſoupçons qu'il avoit eu, & faiſant un recit aſſez étendu de toutes les circonſtances de l'affaire & de la ma-

niere de la mort. Il fit même faire par le Licentié Cepeda quelques informations sur les crimes dont il accusoit ce Commissaire. Le principal fondement de toutes les accusations étoit, « que vraisemblablement il avoit eu connoissance de « la fuite de ses neveux, puisqu'ils de- « meuroient dans la même maison que « lui. On ajoutoit qu'en plusieurs choses « que le Viceroy lui avoit recommandé « touchant les affaires de la guerre, il « ne s'employoit pas avec tout le soin & « toute la diligence qui eussent été ne- « cessaires. On appuyoit fort aussi sur ce « que le Commissaire se trouvoit inte- « ressé en son particulier par l'execution « des Ordonnances Royales; parce que « si elles étoient exactement observées, « il seroit obligé aussi-bien que les « autres de quitter les Indiens qu'il te- « noit, comme Officier de Sa Majesté; ce « qu'il s'étoit empêché de faire jusques- « là, à cause des troubles qui étoient « dans le pays. Enfin le Viceroy se « plaignoit de ce que lui ayant donné « dès le commencement des mouvemens « quelques dépêches pour les envoyer « au Licentié Carvajal son frere, qui « étoit alors à Cusco, afin d'apprendre « par son moyen ce qui s'y passoit, il ne «

» lui avoit jamais rendu aucune réponse
» là-dessus, bien qu'il lui fût sans doute
» très-facile d'avoir commerce avec son
» frere, par le moyen des Indiens, tant
» des deux freres, que de Sa Majesté, qui
» tous étoient sur le chemin de Cusco,
» & étoient à la disposition & en la puis-
» sance du Commissaire. Il faut avouer
que toutes ces accusations, outre qu'elles
paroissoient assez foibles, ne furent jamais bien prouvées.

Le Viceroy voyant donc que toutes ces affaires lui avoient mal réussi, & que la mort du Commissaire étoit cause que tout le monde faisoit paroître beaucoup de froideur & de mécontentement, cela lui fit changer le dessein qu'il avoit eu jusques là d'attendre Gonzale Pizarre à los Reyes qu'il avoit fait fortifier pour cela même de quelques bastions & de quelques remparts. Il resolut de se retirer à quatre-vingt lieuës de-là dans la Ville de Truxillo, & de dépeupler entierement celle de los Reyes, faisant conduire par mer les vieillards, les impotens, les femmes, & tous les effets, meubles & bagages, parce qu'il avoit des vaisseaux suffisamment pour cela : Et à l'égard de ceux qui pouvoient porter les armes, les faisant aller par terre, em-

menant les Habitans de tous les lieux de la plaine par où il passeroit, & envoyant les Indiens sur la Montagne. Le but que le Viceroy se proposoit en cela, & la raison principale qui l'obligeoit à prendre une telle resolution, c'étoit afin que Gonzale Pizarre arrivant à los Reyes, & trouvant la Ville deserte & destituée de tous les rafraîchissemens qu'il auroit esperé d'y trouver, après la fatigue d'une si longue route, & un si grand embarras d'artillerie & de bagage, cela rebutât ses troupes, & les obligeât de se débander. Il ne doutoit presque pas que la chose n'arrivât ainsi, quand ceux qui suivoient Pizarre considereroient alors qu'il leur resteroit encore un si long chemin à faire jusqu'à Truxillo par un païs désert & sans aucuns vivres. De plus il se croyoit presque réduit à la necessité de prendre ce parti, quand il considéroit qu'il ne se passoit presque point de jour que plusieurs de ses gens n'allassent trouver son ennemi pour se rendre à lui à mesure qu'on croyoit qu'il approchoit. Voulant donc executer cette resolution, dès le Mardy quinziéme de Septembre, deux jours après la mort du Commissaire, il commanda Diegue Alvarez de Cueto, avec quelque Cavalerie, lui donnant

ordre de prendre les enfans du Marquis Dom François Pizarre, & les conduire à la mer; puis les mettre dans un navire, & demeurer pour les garder, eux & le Licentié Vaca de Castro; donnant pour cela à Cueto le commandement de la flote, parce qu'il craignoit que Dom Antoine de Ribera & sa femme, qui avoient la charge & le soin de Dom Gonzale, & de ses freres enfans du Marquis, ne les cachassent. Cela fit beaucoup de bruit, le peuple s'en émut, & les Auditeurs le trouverent fort mauvais, particulierement le Licentié Zarate, qui alla supplier le Viceroy avec de grandes instances de retirer la Dona Francisca d'un lieu où elle ne pouvoit demeurer avec bienséance, parmi des Matelots & des Soldats, étant comme elle étoit une Demoiselle belle & riche, & qui commençoit à être grande.

Non-seulement il ne put rien obtenir là-dessus; mais de plus le Viceroy lui dit assez ouvertement ce qu'il avoit resolu de faire, & lui déclara que son intention étoit de se retirer. Il trouva tous les Auditeurs fort éloignez de son sentiment là-dessus: Ils lui dirent que Sa Majesté les ayant envoyé pour resider dans cette Ville, ils étoient resolus de

n'en point sortir que par un nouvel ordre de la même part, & qu'ainsi il pouvoit compter que toutes ses instances sur ce sujet seroient inutiles. Le Viceroy voyant cela, forma le dessein de se saisir du Sceau Royal, & de l'emporter avec lui à Truxillo, afin que si les Auditeurs ne le vouloient pas suivre, ils demeurassent à los Reyes comme personnes privées, sans pouvoir tenir Audience, ni expedier aucunes affaires. Les Auditeurs ayant eu avis de cela, envoyerent appeller le Chancelier, lui ôterent le Sceau, & le mirent entre les mains du Licentié Cepeda, comme le plus ancien de tous. Cela se fit par trois des Auditeurs en l'absence du Licentié Zarate. Le soir du même jour ils s'assemblerent tous quatre en la maison du Licentié Cepeda, & resolurent de faire presenter une Requête au Viceroy, afin qu'il retirât les enfans du Marquis de dessus les navires où il les avoit fait mettre. Après que cet arrêté fut couché sur le Registre, le Licentié Zarate se retira chez lui, parce qu'il étoit indisposé. Les autres Auditeurs demeurerent pour consulter ensemble sur les moyens de se défendre des entreprises du Viceroy, en cas qu'il voulût executer sa resolution, &

les embarquer eux-mêmes par force, comme on publioit qu'il le prétendoit faire. Ils convinrent de dresser un Acte par lequel ils ordonnoient au nom & en l'autorité du Roy, à tous les Habitans de la Ville, & aussi aux Capitaines & aux Soldats : *Qu'au cas que le Viceroy les voulût faire embarquer, & les arracher de cette Ville par force & par violence contre leur volonté, ils les secourussent, & leur aidassent à s'opposer à l'execution d'une telle entreprise, comme à une chose injuste, & une voye de fait contraire aux Ordres exprès de Sa Majesté, comme il paroissoit clairement par les nouvelles Ordonnances & par les Provisions mêmes de leurs Charges.* Après que cet Acte fut dressé & expedié, ils le communiquerent secretement au Capitaine Martin de Robles, le priant de se tenir prêt avec ses gens, pour accourir à leur secours au premier avertissement qu'il en recevroit de leur part. Martin de Robles leur promit de le faire, n'étant pas bien avec le Viceroy, quoiqu'il fût un de ses Capitaines : quelques autres personnes des plus considerables de la Ville, à qui ils communiquerent leur resolution, leur promirent aussi la même chose. Ce soir là donc tout le monde étoit en attente, & cha-

cun se tenoit prêt : cependant ce qui s'étoit passé ne put être si secret que le Viceroy ne le sçût, ou n'en eût au moins de grands soupçons. Presque aussi-tôt qu'il commença à faire obscur, Martin de Robles étant allé à la maison du Licentié Cepeda, lui dit qu'il pensât bien à ce qu'ils avoient commencé, & que s'ils differoient plus long-tems d'apporter un remede convenable au mal qui se préparoit contr'eux, il pourroit leur en coûter la vie à tous, parce que le Viceroy sçavoit déja toute l'affaire. Incontinent Cepeda envoya appeller le Licentié Alvarez & le Docteur Texada : Ils prirent tous ensemble la resolution de se défendre ouvertement du Viceroy, s'il entreprenoit de les faire prendre. Là-dessus quelques-uns de leurs amis, & quelques Soldats de la Compagnie de Martin de Robles, qui se tenoient tout prêts, se rendirent auprès d'eux. Le Mestre de Camp Diegue d'Urbina, qui cette nuit-là faisoit la ronde, ayant rencontré quelques-uns de ces Soldats, soupçonna la verité : Il alla donc trouver le Viceroy, & lui dit ce qui se passoit, & les soupçons qu'il avoit là-dessus, afin qu'on y pût apporter quelque remede. Le Viceroy lui répondit qu'il ne de-

voit rien craindre, puisqu'ils avoient affaire à des Docteurs qui n'auroient pas le courage de rien entreprendre. Diegue d'Urbina s'en retourna donc pour continuer à faire sa ronde : Il rencontra en chemin quelques Cavaliers qui alloient vers la maison de Cepeda ; il retourne encore chez le Viceroy, le presse avec de grandes instances d'apporter quelque remede au mal, tandis qu'il étoit encore tems. Le Viceroy s'arma & fit sonner l'allarme, puis il se rendit à la place avec les cent Soldats qui étoient cette nuit de garde dans la cour de son Palais, & ses domestiques, resolu d'aller à la maison de Cepeda, se saisir des Auditeurs, châtier les mutins, & rétablir le calme dans la Ville. Quand il fut dans la place, étant encore près de sa porte, il vit qu'il ne pouvoit arrêter les Soldats qui passoient par-là, & qui tous prenoient le chemin de la maison de Cepeda, parce que la Cavalerie qui remplissoit les rues, les poussoit de ce côté-là. Cependant si le Viceroy eût suivi son premier dessein, il n'y auroit pas trouvé apparemment grande difficulté, ni beaucoup de resistance ; parce que ceux qui l'accompagnoient étoient en beaucoup plus grand nombre que ceux.

qui étoient alors auprès de Cepeda. Il en fut empêché par Alfonse Palomino, Juge de Police de la Ville, qui lui dit que tous les gens de guerre étoient à la maison de Cepeda, prêts à le venir attaquer; qu'ainsi le parti qu'il avoit à prendre étoit de se fortifier dans son Palais, ce qu'il pouvoit aisément faire, mais qu'il n'avoit pas assez de monde pour aller attaquer les Auditeurs. Le Viceroy crut ce que Palomino lui disoit, & se retira dans son Hôtel avec les Capitaines Vela Nugnez son frere, Paul de Meneses, Jerôme de la Cerna, Alfonse de Caceres, Diegue d'Urbina, & autres de ses serviteurs, parens & amis. Il laissa à la grande porte qui donne sur la rue, les cent hommes de sa garde ordinaire, avec ordre de ne laisser entrer personne.

Dans ce même tems on rapporta aux Auditeurs que le Viceroy étoit dans la place resolu de marcher contre eux, & les attaquer. Comme ils avoient peu de monde, ils prirent le parti de sortir de la maison, parce qu'ils consideroient que si le Viceroy les y venoit assieger, faisant occuper toutes les avenues, il empêcheroit par ce moyen qu'il ne pût venir un plus grand nombre de gens à leur

tonque lui avoit dit cela mentoit, & que personne n'ignoroit qui étoient ceux qui l'avoient fait prendre, & si lui qui parloit y avoit eu quelque part, ou non. Aussi-tôt après on donna ordre de faire embarquer le Viceroy pour l'envoyer en Espagne, parce que si Gonzale Pizarre arrivant à los Reyes, le trouvoit prisonnier, il ne manqueroit pas de le faire mourir. Ils craignoient de plus, que quelques parens & amis du Commissaire pour venger sa mort, ne tuassent le Viceroy; & qu'après tout s'il étoit tué, de quelque maniere que la chose arrivât, on leur en imputeroit tout le blâme. Au reste ils étoient fort embarrassez, & ne sçavoient guéres ce qu'ils devoient faire pour le mieux. S'ils l'embarquoient seul, ils craignoient que cela ne tournât mal, & qu'il ne revînt bien-tôt en état de les attaquer: Il sembloit donc qu'ils étoient fâchez de ce qu'ils avoient fait. Enfin ils élurent pour Chef & Capitaine General le Licentié Cepeda, & tous ensemble conduisirent le Viceroy à la mer pour le faire mettre dans un navire.

Ils ne purent executer la chose comme ils se l'étoient proposé, parce que Diegue Alvarez de Cueto qui commandoit les vaisseaux, voyant le grand nombre de gens

gens qui venoient, & sçachant aussi qu'ils tenoient le Viceroy prisonnier, envoya Jerôme de Zurbano, Capitaine de vaisseau, dans une chaloupe, avec quelques Arquebusiers, & quelques pieces d'artillerie pour assembler toutes les chaloupes & tous les bateaux qui étoient là, & les amener au bord de l'Amiral, avec ordre d'aller ensuite trouver les Auditeurs, pour leur demander qu'ils missent le Viceroy en liberté. On ne voulut pas seulement l'écouter; mais on lui tira quelques coups d'arquebuse de dessus terre, à quoi il répondit de son côté de la même maniere, puis se retira. Les Auditeurs envoyerent dire à Cueto qu'il leur remît la flote & les enfans du Marquis, & qu'ils lui remettroient le Viceroy dans un navire, parce qu'autrement il courroit risque de perdre la vie. Le Viceroy lui-même consentit à cette ambassade qui fut faite par le Frere Gaspard de Carvajal; il se rendit à la flote, & étant monté sur le vaisseau du Commandant Diegue Alvarez de Cueto, il lui fit sa commission, & lui exposa l'état des choses en presence du Licentié Vaca de Castro, qui étoit prisonnier sur ce vaisseau. Cueto considerant le péril où étoit le Viceroy, envoya à terre les enfans du Mar-

quis avec Dom Antoine & sa femme, les faisant mettre dans la même chaloupe qui avoit amené Carvajal à son bord. Les Auditeurs n'accomplirent pas encore de leur côté ce qu'ils avoient promis, & menaçoient de faire couper la tête au Viceroy, si on ne vouloit pas leur remettre la flote. Le Capitaine Vela Nugnez, frere du Viceroy, fit plusieurs allées & venues pour cela; mais jamais les Capitaines des vaisseaux n'y voulurent consentir: les Auditeurs furent donc obligez de retourner à la Ville avec le Viceroy sous bonne garde. Deux jours après ceux qui étoient sur les vaisseaux, apprirent que les Auditeurs & les Capitaines qui étoient de leur parti, avoient resolu de mettre un grand nombre d'Arquebusiers dans des chaloupes pour entrer dans les navires & s'en rendre maîtres. On auroit peut-être pû obliger Cueto à les remettre volontairement, mais bien qu'on eût fait faire là-dessus de grandes offres à Jerôme de Zurbano, il avoit été absolument impossible de le flechir, & il étoit plus maître sur la flote à cet égard que Cueto, parce qu'il avoit là-dessus à sa disposition tous les Soldats & tous les Matelots qui étoient fort Partisans du Viceroy. Les Capitaines des na-

vires prirent donc la resolution de sortir du Port de los Reyes & de croiser le long des côtes, jusqu'à ce qu'ils eussent reçu des ordres de la part de Sa Majesté, de ce qu'ils auroient à faire. Ils consideroient qu'il y avoit dans la Ville & dans tout le Royaume, plusieurs amis & serviteurs du Viceroy, avec un grand nombre d'autres personnes qui n'avoient eu aucune part à sa prison, & que tous les jours plusieurs de ceux qui étoient affectionnez au service de Sa Majesté se venoient rendre à eux. Leurs navires étoient passablement armez, & assez bien pourvûs: Il y avoit dessus dix ou douze canons de fer, & trois ou quatre pieces de fonte, avec plus de quarante quintaux de poudre: Ils avoient aussi plus de quatre cens quintaux de biscuit, cinq cens sacs de Maïz & une grande quantité de chair salée; ce qui étoit des provisions suffisantes pour long-tems. Pour l'eau, on ne pouvoit pas les empêcher d'en prendre par tout où il leur plairoit le long de la côte. Ils n'avoient que vingt-cinq Soldats; & considerant aussi qu'ils n'avoient point assez de Matelots pour dix navires qui étoient en leur puissance, & que d'ailleurs il n'étoit pas sûr pour eux d'en laisser quelques-uns dans le

Port, de peur qu'on s'en servît pour les pourſuivre, dès le lendemain de la priſon du Viceroy ils firent brûler quatre des plus petits navires qu'ils ne pouvoient emmener, & deux barques de pêcheurs qui étoient échouées, & avec les ſix autres vaiſſeaux qui leur reſtoient, ils mirent à la voile. Les quatre où ils avoient mis le feu, furent entierement conſumez, parce qu'on ne put y entrer pour l'éteindre; les deux barques furent ſauvées avec peu de dommage. Les navires s'en allerent moüiller au Port de Guavra, qui eſt à dix-huit lieuës au-deſſous de celui de los Reyes. Ils firent dans ce lieu proviſion d'eau & de bois dont ils manquoient: Ils emmenoient avec eux le Licentié Vaca de Caſtro, & ils reſolurent d'attendre là à Guavra quelle feroit la ſuite de la priſon du Viceroy. Les Auditeurs ayant appris cela, & conſiderant que les navires ne s'éloigneroient ſans doute pas beaucoup de ce Port, par l'attachement que ceux qui les montoient avoient pour le Viceroy, qu'ils voyoient en danger de perdre la vie, ils réſolurent d'envoyer des gens par mer & par terre pour tâcher de s'en rendre maîtres à quelque prix que ce fût. Pour cela ils donnerent ordre à Diegue

Garcias d'Alfaro, Habitant de los Reyes, qui étoit fort entendu dans les choses qui regardent la marine, de faire radouber & équiper les deux barques qui étoient échoüées. Après que cela fut fait, & qu'on les eut mis en état, Alfaro lui-même se mit dessus avec trente Arquebusiers, suivant la côte en descendant. On envoya aussi par terre Dom Jean de Mendoze & Ventura Beltran, avec quelques Soldats. Les uns & les autres ayant appris que les navires étoient à l'ancre devant Guavra, Diegue Garcias se mit de nuit avec ses deux barques, derriere un fanal qui étoit dans le Port, fort près des navires, ensorte pourtant qu'il ne pouvoit en être vû : En même tems ceux qui étoient sur terre, commencerent à tirer. Ceux des vaisseaux crurent que c'étoient quelques amis du Viceroy, qui cherchoient à s'embarquer ; ainsi ils envoyerent Vela Nugnez à terre avec une chaloupe pour s'informer de ce qui se passoit. Il approcha de terre sans pourtant sortir de sa chaloupe : Alors Diegue Garcias s'étant approché, fit faire feu, & pressa si fort Nugnez, qu'il fut obligé de se rendre. On envoya incontinent faire sçavoir à Cueto ce qui se passoit, en l'assurant que s'il ne vouloit pas re-

mettre la flote entre les mains des Auditeurs, on feroit mourir le Viceroy & Vela Nugnez. Cueto craignant qu'on n'executât effectivement cette menace, remit la flote contre le sentiment de Jerôme de Zurbano, qui n'y auroit jamais consenti, s'il eût été present : mais deux jours avant que Diegue Garcias arrivât, il avoit mis à la voile avec le vaisseau qu'il commandoit, & s'en étoit allé du côté de Terre Ferme, parce qu Cueto lui avoit donné ordre de suivre la côte en descendant, & se saisir de tous les vaisseaux qu'il rencontreroit, afin que les Auditeurs ne s'en pussent servir. Aussitôt que la flote fut partie de los Reyes, on craignit que les parens & amis du Commissaire ne tuassent le Viceroy, comme ils avoient en effet dessein de le faire : c'est pourquoi on resolut de le transporter dans une Isle qui est à deux lieuës de-là. On le mit donc sur une de ces barques faites de roseaux secs, que les Indiens nomment Henea, avec ving hommes pour le garder; après cela quand les Auditeurs sçurent ce qui s'étoit passé à l'égard de la flote, & comment ils en étoient les maîtres, ils prirent la resolution d'envoyer le Viceroy à Sa Majesté, avec une information dressée contre

lui. Ils convinrent donc avec le Licentié Alvarez qui étoit un des quatre Auditeurs, qu'il emmeneroit le Viceroy prisonnier en Espagne : on lui donna pour cela huit mille écus. On fit donc toutes les dépêches necessaires que le Licentié Zarate ne signa point. Alvarez s'en alla par terre jusqu'à Guavra, où on fit conduire le Viceroy par mer dans une des barques de Diegue Garcias, & là on le lui mit entre les mains. Il mit aussi-tôt à la voile avec trois navires sans attendre les dépêches de l'Audience qui n'étoient pas encore arrivées. On remena le Licentié Vaca de Castro toujours prisonnier sur le même vaisseau, au Port de los Reyes.

CHAPITRE IX.

Il se fait un complot à Lima, pour délivrer le Viceroy. Ce qui se passa là-dessus.

TAndis que le Viceroy étoit dans l'Isle dont on a parlé, Alfonse de Montemayor, & ceux qui étoient allez avec lui à la poursuite de Loaysa, retournerent à los Reyes. Les Auditeurs les firent arrêter & desarmer, & les envoye-

rent prisonniers avec quelques Capitaines du Viceroy, & ceux qui étoient venus de Cusco, en la maison du Capitaine Martin de Robles, & dans celles de quelques Bourgeois de la Ville. Ces prisonniers étoient persuadez que si le Viceroy étoit en liberté, il seroit en état de s'opposer à la venuë de Gonzale Pizarre, & d'empêcher les desordres & le mal qu'on en craignoit, tant au préjudice des interêts de Sa Majesté, qu'au dommage du Pays. Ils concerterent donc entr'eux de s'assembler, de prendre les armes, de retirer le Viceroy de l'Isle où il étoit encore alors, lui rendre la liberté, & le rétablir dans sa Charge: Et de plus, s'il se trouvoit qu'il fût necessaire pour l'execution de ce dessein, de faire arrêter les Auditeurs, ou au cas qu'on ne le pût, de les tuer: ils résolurent de le faire, puis prendre possession de la Ville au nom de Sa Majesté. Il leur eût été facile par les moyens qu'ils avoient concerté d'executer la chose selon leur projet, si un Soldat ne l'eût découvert à Cepeda, qui sans perdre le tems, de concert avec les autres Auditeurs fit prendre les principaux auteurs de ce complot, qui étoient Alfonse de Montemayor, Pablo de Meneses, Alfonse de

Caceres

Caceres, Alfonse de Barrionuevo, & quelques autres. Ils firent toutes les diligences necessaires en cela, comme dans une affaire de grande conséquence, & où ils étoient si interessez. Ainsi ils firent donner la question à quelques-uns des prisonniers, qui eurent assez de fermeté & de patience pour ne rien confesser. Il est vrai pourtant qu'Alfonse de Barrionuevo avoüa une partie de l'affaire, dans l'esperance que les Auditeurs s'en contenteroient, & ne le feroient pas tourmenter davantage. Barrionuevo sur sa confession, fut d'abord condamné à perdre la tête, mais ensuite on se contenta de lui faire couper la main droite: Alfonse de Montemayor, & les autres furent bannis de la ville & du pays. Dom Alfonse souffrit beaucoup, & eut des peines incroyables jusqu'à ce qu'il se fût rendu auprès du Viceroy à Tumbez, comme on le marquera dans la suite. Après toutes ces révolutions, on fit sçavoir à Gonzale Pizarre tout ce qui s'étoit passé, esperant que cela l'obligeroit à congedier ses troupes. On se trompoit beaucoup : car il étoit fort éloigné de cette pensée, croyant que tout ce qu'on disoit, & tout ce qu'on faisoit, même la prison du Viceroy, étoit un faux

bruit, ou un jeu joüé pour l'obliger à congedier ses troupes, & après cela le prendre, & le faire punir quand ils le verroient seul : il marchoit donc toujours en ordre, & même avec plus de précaution qu'auparavant.

Cependant le Licentié Alvarez avoit mis à la voile, emmenant le Viceroy & ses freres. Dès le premier jour de leur navigation il alla trouver le Viceroy dans sa chambre, pour lui témoigner qu'il étoit fâché de tout ce qui s'étoit passé, & qu'il souhaitoit de se reconcilier avec lui. Cet Auditeur avoit veritablement été le principal promoteur de tout ce qui s'étoit fait contre le Viceroy, & celui qui avoit le plus contribué à sa prison, & à la punition de ceux qui cherchoient à le rétablir dans sa liberté & dans son Gouvernement. Alvarez lui dit donc, *que quand il avoit accepté la charge de l'emmener, il ne l'avoit fait que dans le dessein de lui rendre service, & pour le tirer des mains de Cepeda, & l'empêcher de tomber en celles de Gonzale Pizarre, qu'on attendoit dans peu à los Reyes. Pour lui mieux persuader la sincerité de ses intentions, il lui déclara que dès ce moment il étoit en pleine liberté : Que de plus il lui remettoit le commandement du*

vaisseau, & se mettoit lui-même entre ses mains, & en sa puissance, le suppliant très-humblement de lui pardonner tout ce qui s'étoit passé, tant à l'égard de sa prison, que de toutes les autres choses qui étoient arrivées depuis, d'autant plûtôt qu'il lui assuroit alors la liberté & la vie. En même tems il commanda à dix hommes qu'on lui avoit donné pour la garde du Viceroy, de lui obéïr au lieu de le tenir prisonnier. Le Viceroy lui sçut fort bon gré de la faveur qu'il lui faisoit : il l'accepta & prit le commandement du vaisseau; mais il ne fut pas long-tems à maltraiter Alvarez de paroles. Ils continuerent cependant leur route le long de la côte jusqu'à Truxillo, où il leur arriva ce qu'on dira ci-après.

CHAPITRE X.

Les Auditeurs envoyent une Ambassade à Gonzale Pizarre pour l'obliger à congedier ses Troupes. Ce qui se passe là-dessus.

DEs que le Licentié Alvarez mit à la voile, on jugea à los Reyes qu'il étoit de concert avec le Viceroy, tant par quelques indices qu'il en donna a-

vant de s'embarquer, que parce qu'il partit ſans attendre les dépêches que les Auditeurs lui devoient envoyer le lendemain, & qui avoient été retardées d'un jour, à cauſe que Zarate n'y donnoit pas ſon conſentement. Les Auditeurs furent fort ſenſibles à cela, ſur-tout quand ils penſoient qu'Alvarez avoit été le premier auteur de la priſon du Viceroy, celui qui y avoit le plus contribué, & donné tous les ordres neceſſaires pour cela. Tandis qu'ils étoient encore là-deſſus en quelque incertitude, & en attente pour ſçavoir la verité du fait, ils jugerent à propos d'envoyer vers Gonzale Pizarre, pour lui faire ſçavoir ce qui s'étoit paſſé. *Ils lui repréſentoient auſſi qu'en conſequence de leurs proviſions, & des ordres exprez qu'ils avoient de la part de Sa Majeſté, de faire ce qui ſeroit convenable pour l'adminiſtration de la Juſtice, & pour mettre un bon ordre dans le pays, ils avoient ſuſpendu l'exécution des Ordonnances, comme on le demandoit, & même envoyé le Viceroy en Eſpagne, qui étoit plus qu'on n'avoit jamais demandé, & plus qu'on ne pouvoit raiſonnablement prétendre. Qu'ainſi ne reſtant plus aucun prétexte aux mouvemens commencez, ils lui ordonnoient de congedier incontinent ſes Tropes, & que s'il*

vouloit venir à la Ville de los Reyes, sa venuë fût en homme pacifique, & sans aucun appareil de guerre. Qu'au reste s'il vouloit pour la sureté de sa personne être accompagné de quelques gens, on lui accordoit la liberté de pouvoir amener avec lui quinze ou vingt Cavaliers. Après que ces ordres furent expediez, les Auditeurs voulurent obliger quelques Habitans de la ville de les porter à Gonzale Pizarre, dans le lieu où ils pourroient apprendre qu'il seroit : mais on ne trouva personne qui se voulût charger de cette commission, à cause du peril qu'on y trouvoit. Gonzale Pizarre & ses Capitaines, disoit-on, nous reprocheront que nous nous opposons à leurs justes desseins, quoiqu'ils ne marchent que pour les interêts du bien public, & que ce qu'ils font soit pour nous aussi-bien que pour eux. Les Auditeurs voyant cela, donnerent ordre à Augustin, Trésorier General de Sa Majesté dans ce Royaume du Perou, conjointement avec Dom Antoine de Libera, Habitant de los Reyes, d'aller faire la notification dont il s'agissoit. Ils leur donnerent leurs lettres de créan[ce] en forme, après quoi ils partirent, & se rendirent dans la vallée de Xauxa où étoit alors campée l'armée de Gonzale Pizar-

re ; il avoit été averti de cette ambassade qu'on lui devoit faire ; & il craignoit que si les Envoyez lui venoient faire publiquement leur notification, cela ne fist mutiner ses troupes, qui avoient une forte passion d'aller à Lima en corps d'armée pour être en état de piller la ville sur le premier prétexte qu'ils en trouveroient. Voulant donc pourvoir à cela, il envoya sur le chemin par où les Députez devoient venir, un de ses Capitaines nommé Jerôme de Villegas avec trente Arquebusiers à cheval. Celui-ci les ayant rencontrez, laissa passer Dom Antoine de Ribera pour continuer sa route jusqu'au camp : mais il prit Augustin de Zarate, lui ôta les dépêches qu'il portoit, & le remena par le même chemin par lequel il étoit venu jusqu'à la Province de Pariacaca, où il le tint dix jours prisonnier, ses gens faisant tout leur possible pour l'intimider, afin qu'il ne s'acquittât point de sa commission. Il demeura donc là jusqu'à ce que Gonzale Pizarre y fût arrivé, qui alors le fit venir devant lui pour lui dire le sujet de sa venuë. Zarate avoit été averti qu'il y alloit de sa vie, s'il entreprenoit d'executer ponctuellement ses ordres, & de notifier la provision dans les formes,

Après donc qu'il eût parlé en particulier à Gonzale Pizarre, & lui eût dit tout ce qu'on lui avoit ordonné de dire, Pizarre le fit mener à une tente où tous ſes Capitaines étoient aſſemblez, & lui commanda de dire les mêmes choſes qu'il venoit de lui dire à lui-même. Zarate ayant compris ſon intention, parla veritablement à tous ces Officiers de la part des Auditeurs; mais il uſa d'adreſſe, & ſe ſervit du pouvoir aſſez étendu que lui donnoit la lettre de créance qu'on lui avoit ôtée. Il ne leur parla donc point de congedier les troupes, qui étoit le point délicat, mais ſeulement de certaines choſes qui regardoient le ſervice de S. M. & le bien du pays; eur repréſentant, *que puiſque le Viceroy étoit embarqué, & la demande qu'on faiſoit de ſuſpendre l'execution des Ordonnances accordée, il étoit juſte que comme ils l'avoient promis par leurs lettres, ils payaſſent ce que le Viceroy Blaſco Nugnez Vela avoit pris des revenus de Sa Majeſté; qu'ils pardonnaſſent aux Habitans de Cuſco qui avoient quitté leur Camp pour paſſer au ſervice du Viceroy, puiſqu'on ne pouvoit pas nier qu'ils n'euſſent eu de bonnes raiſons pour le faire; qu'ils envoyaſſent de leur part à Sa Majeſté pour s'excuſer & ſe diſculper touchant ce qui*

s'étoit passé. Il ajoûta encore quelques autres choses de même nature, à quoi ceux à qui il parloit ne répondirent autre chose, sinon qu'il diroit aux Auditeurs *qu'il étoit necessaire pour le bien du pays, qu'ils en fissent Gouverneur Gonzale Pizarre, moyennant quoi on pourvoiroit incontinent à tout ce qu'il leur avoit représenté : mais que si on refusoit de faire ce qu'ils disoient, ils mettroient la Ville au pillage.* Zarate auroit bien voulu ne se point charger d'une pareille réponse, s'il avoit pû s'en empêcher : mais ne pouvant faire autrement, il retourna, & la rapporta aux Auditeurs, à qui elle donna beaucoup de chagrin & d'inquietude. Pizarre n'avoit pas encore déclaré si ouvertement ses sentimens, n'ayant jusques-là témoigné prétendre autre chose, sinon que le Viceroy s'en allât du pays, & que l'exécution des Ornonnances fût suspenduë. Les Auditeurs après quelque déliberation envòyerent dire aux Officiers de l'Armée qu'ils ne pouvoient leur accorder ce qu'ils demandoient, ni même en déliberer, à moins qu'il parût quelqu'un qui en fît la demande dans les formes ordinaires. Là-dessus tous les Procureurs ou Députèz des villes qui étoient à l'Armée, prirent les devans, & ceux

de quelques autres villes qui étoient à los Reyes, s'étant joints à eux, ils présenterent une Requête en forme, par laquelle ils demandoient par écrit la même chose qu'on avoit auparavant demandé de bouche. Les Auditeurs considerant que c'étoit là une affaire fort délicate, & qu'ils n'étoient point en droit d'accorder ce qu'on leur demandoit, mais qu'ils se trouvoient encore moins en-état de le refuser, parce que Gonzale Pizarre étoit alors fort près de la ville, & avoit fait occuper tous les passages, afin que personne n'en pût sortir : ils prirent la résolution de communiquer cette affaire aux personnes les plus considerables de la ville, pour sçavoir leurs sentimens, & avoir leurs avis-là-dessus. Ils dresserent un Acte en forme de leur déliberation, pour être communiqué à Dom Frere Jerôme de Loaysa, Archevêque de los Reyes, à Dom Frere Jean Solano, Archevêque de Cusco, à Dom Garci Dias, Evêque de Quito, à Frere Thomas de Saint Martin, Provincial des Dominicains, à Augustin de Zarate, au Trésorier, au Maître des comptes & au Contrôleur de Sa Majesté, afin qu'ils vissent ce que les Procureurs de toutes les villes du Royaume demandoient, &

qu'ils leur disent franchement leurs sentimens là-dessus. Ils leur expliquoient ouvertement & assez au long, les raisons qui les obligeoient à demander leur avis sur ce sujet, avouant sans détour, que ce n'étoit pas pour s'y conformer & pour le suivre, parce qu'il n'étoit plus en leur liberté ni des uns des autres, de faire autre chose que ce que Gonzale Pizarre & ses Capitaines voudroient leur prescrire, mais qu'ils en usoient ainsi pour avoir en eux des témoins de l'oppression sous laquelle ils gémissoient les uns & les autres. Pendant que cela se passoit à los Reyes, Gonzale Pizarre s'approcha si près de la Ville, qu'il n'en étoit qu'à un quart de lieuë: il s'y campa, & fit mettre son artillerie en état. Le jour s'étant passé sans qu'on lui envoyât les provisions pour le Gouvernement en forme, comme il les avoit demandées, il envoya dès la nuit suivante son Mestre de Camp general avec trente Arquebusiers, qui prit jusqu'à vingt-huit personnes de ceux qui étoient venus de Cusco, & des autres dont Pizarre se plaignoit, parce qu'ils avoient favorisé le Viceroy. Du nombre de ces Prisonniers, furent Gabriel de Roias, Garcilaso de la Vega, Melchior Verdugo, le Licentié Carva-

jal, Pierre de Barco, Machin de Florence, Alfonse de Caceres, Pierre de Manjares, Louis de Leon, Antoine Ruys de Guevara, & quelques autres des plus considerables du Pays. Il les fit mettre dans la prison publique dont il se rendit maître, en ayant ôté les clefs au Concierge. Les Auditeurs voyoient tout cela sans pouvoir s'y opposer, & sans oser même y contredire, parce qu'en toute la Ville il n'y avoit pas cinquante hommes de guerre: tous les soldats du Viceroy & des Auditeurs étoient passez au camp de Gonzale Pizarre, qui avec ceux qu'il avoit auparavant, se trouvoit alors accompagné de douze cens hommes bien armez. Le lendemain quelques Capitaines de Gonzale Pizárre entrerent dès le matin dans la Ville, & dirent aux Auditeurs qu'ils eussent à dépêcher les provisions sans aucun délai, ou qu'autrement on alloit mettre la Ville à feu & à sang, & qu'on commenceroit par eux. Les Auditeurs s'excuserent autant qu'ils pûrent, disant qu'ils n'avoient aucun pouvoir ni aucun droit de faire ce qu'on leur demandoit. Là-dessus le Mestre de Camp Carvajal fit sortir de la prison en leur présence quatre de ceux qu'il y avoit fait mettre, & en fit sur le champ pendre

trois à un arbre, qui furent Pierre de Barco, Machin de Florence, & Jean de Sayavedra. Il ne leur donna pas une demi-heure de tems pour se confesser, & se préparer à la mort, & il ajoûtoit l'insulte & la moquerie à sa cruauté, en leur faisant des railleries, particulierement à Pierre de Barco qui fut le dernier executé, à qui il disoit, que comme il avoit été un brave Capitaine des plus considerables & des plus riches du pays, & qui y avoit fait plusieurs conquêtes, il vouloit qu'il fût distingué dans sa mort comme dans sa vie, & qu'il lui accordoit comme un grand privilege & une marque singuliere d'honneur, de choisir lui-même à quelle branche de l'arbre il vouloit qu'on l'attachât. Louis de Leon en échapa par l'intercession de son frere qui étoit soldat de Gonzale Pizarre, & qui demanda comme une grace singuliere qu'on lui accordât la vie. Les Auditeurs voyant cela, & le Mestre de camp les menaçant de faire pendre de la même maniere tous les autres prisonniers, & de faire piller la ville, s'ils ne dépêchoient promptement les provisions qu'on leur demandoit, ils firent prier ceux à qui ils avoient auparavant communiqué l'affaire, d'en dire leur sen-

timent : ce qu'ils firent, étant tous unanimement d'avis qu'on accordât la demande. Les Auditeurs expedierent donc les provisions en faveur de Gonzale Pizarre, par lesquelles ils l'établissoient Gouverneur du Pays, jusqu'à ce que Sa Majesté en eût autrement ordonné; sans préjudice de l'autorité & des droits de l'Audience Royale, à qui il prêteroit serment de renoncer à cette charge toutes fois & quantes qu'il plairoit à Sa Majesté & aux Auditeurs de le lui ordonner : promettant aussi de se représenter pour obéïr à justice lorsqu'il y auroit des plaintes contre lui. Après que cette commission fût expediée, & qu'elle eût été remise entre les mains de Pizarre, il entra dans la Ville, faisant marcher toutes ses troupes en ordre. Le Capitaine Bachicao conduisoit l'Avantgarde avec l'artillerie qui consistoit en vingt pieces de campagne, & plus de six mille Indiens, qui, comme on l'a déja dit, la portoient sur leurs épaules avec toutes les munitions necessaires, & qui occupoient ainsi toutes les ruës par où ils passoient : Il avoit trente Arquebusiers pour la garde de l'artillerie & cinquante canonniers. Après lui marchoit la Compagnie du Capitaine Diegue de Gumiel,

où il y avoit deux cens Piquiers. Ensuite venoit la Compagnie du Capitaine Guevara, composée de cent cinquante Arquebusiers, puis celle du Capitaine Pierre Cermeno, qui étoit de deux cens. Après ces trois Compagnies d'Infanterie qui marchoient devant Gonzale Pizarre comme ses Estafiers, il paroissoit lui-même monté sur un grand cheval, n'ayant que sa cotte de maille, & par-dessus une espece de juste-au-corps de drap d'or. Après lui marchoient trois Capitaines de Cavalerie, Dom Pedro de Porto Carrero au milieu, portant l'étendart de sa Compagnie, où étoient les armes du Roy; à sa main droite marchoit Antoine Altamirano avec l'étendart de la Ville de Cusco; & à sa gauche Pierre de Puelles, portant celui où étoient les armes de Gonzale Pizarre. Après eux marchoit toute la Cavalerie en ordre de bataille. Dans cet ordre ils s'avancerent vers la maison de l'Auditeur Zarate, où les autres Auditeurs étoient assemblez. Il avoit fait le malade afin de ne se pas trouver à l'Audience pour y recevoir Pizarre, qui laissa toute sa Cavalerie en ordre dans la Place, & s'en alla trouver les Auditeurs qui le reçurent, & lui prêterent serment. De-

là il alla à la Maiſon de Ville, où tous les Magiſtrats étoient aſſemblez, & où ils le reçurent avec les ſolemnitez accoutumées en pareilles occaſions; puis de-là il ſe rendit à ſon logement. Son Meſtre de Camp general fit loger la Cavalerie & l'infanterie dans les divers quartiers de la Ville chez les Bourgeois, avec ordre à eux de donner à manger à ces nouveaux hôtes. Cela ſe paſſa dans la fin du mois d'Octobre de l'an mil cinq cens quarante-quatre, quarante jours après la priſon du Viceroy. Dans la ſuite Gonzale Pizarre demeura dans cette Ville de Lima, exerçant ſon autorité dans toutes les choſes qui concernoient la Guerre & le Commandement des Troupes, ſans ſe mêler de l'adminiſtration de la Juſtice. qu'il laiſſoit entierement aux Auditeurs qui s'aſſembloient pour tenir leurs ſéances dans la maiſon du Tréſorier Alfonſe Riquelme. Auſſi-tôt qu'il eut commencé les fonctions de ſa Charge de Gouverneur, il envoya à Cuſco Alfonſe de Toro en qualité de ſon Lieutenant, Pierre de Fuentes à Arequipa, & François d'Almendras dans la Ville de Plata, dans la même qualité, & d'autres de même dans les autres Villes.

CHAPITRE XI.

L'âge & les qualitez de Gonzale Pizarre & de son Mestre de Camp. Ce que firent les Habitans de Charcas qui venoient pour servir le Viceroy.

COmme on aura beaucoup à parler dans la suite de cette Histoire, de Gonzale Pizarre, & de son Mestre de Camp general, jusqu'à ce qu'ils fussent vaincus, & qu'on les eût fait mourir, les Lecteurs ne seront peut-être pas fâchez qu'on leur fasse ici en abregé le portrait de ces deux hommes, & qu'on marque leur âge & leurs qualitez. Quand Gonzale Pizarre s'empara ainsi par usurpation & par force de l'autorité du Gouvernement, il étoit âgé d'environ quarante ans, grand & de belle taille, fort bien proportionné dans tous les membres, le teint fort brun, la barbe noire & fort longue. Il avoit beaucoup d'inclination pour la guerre; il suportoit le travail & la peine avec une extrême patience; il étoit fort bon homme de cheval, tiroit très-bien de l'arquebuse; & quoiqu'il n'eût pas un grand génie, & s'exprimât d'une maniere un peu grossiere, & en des termes

termes mal polis, il ne laissoit pas de faire bien entendre ses pensées, & d'expliquer clairement ses intentions. Il ne sçavoit point garder un secret, ni s'empêcher de le découvrir; ce qui lui fut souvent d'un grand préjudice dans ses affaires & dans ses guerres. Il n'étoit pas liberal, & n'aimoit pas à donner; ce qui lui fut aussi préjudiciable. Il étoit extrémement abandonné aux femmes, tant aux Indiennes qu'aux Espagnoles.

Le Capitaine Carvajal étoit d'auprès d'Arevala, d'un Village nommé Ragama; il étoit d'assez basse naissance, & d'une famille de Gabeleurs. Il avoit été longtems soldat en Italie dès le tems du Comte Pierre de Navarre. Il étoit à la Bataille de Pavie, où le Roy de France fut pris prisonnier. De-là il retourna en Espagne avec une femme de bonne famille nommée Dona Catalina de Leytone: ils disoient qu'ils étoient mariez; mais la plûpart des gens croyoient que cela n'étoit point, & quelques-uns assuroient qu'il avoit été Moine, & même Profès. Etant de retour en Espagne, il demeura quelque tems dans la Commanderie d'Heliche en qualité d'Econome; de-là il passa dans la nouvelle Espagne avec cette personne qu'il appelloit sa femme.

peu d'esperance de son salut, comme on le dira dans la suite.

Pour retourner maintenant à notre Histoire, il faut se souvenir de ce que nous avons dit du Capitaine Loüis de Ribera, Lieutenant du Gouverneur dans la Ville de Plata, d'Antoine Alvarez, Juge ordinaire de la même Ville, qui avec tous les Habitans du lieu, s'étoient mis en campagne pour aller trouver le Viceroy. Ils marcherent long-tems par des lieux déserts, sans apprendre aucune nouvelle de ce qui se passoit. Enfin pourtant ils apprirent la prison du Viceroy, & les heureux succès de Gonzale Pizarre. Loüis de Ribera & Antoine Alvarez, comme les principaux, après plusieurs déliberations sur ce qu'il y avoit à faire dans cette occasion, n'oserent retourner à Plata. Ils prirent donc le parti de s'en aller sur les montagnes parmi les Indiens : quelques-uns néanmoins de ceux qui les accompagnoient, retournerent dans cette Ville dont ils étoient partis, & les autres se rendirent à los Reyes où Gonzale Pizarre leur pardonna ; mais il se rendit maître de leurs Indiens & de leurs terres, & envoya François d'Almendras pour en prendre possession en son nom pour le remboursement des frais de

la guerre. Almendras étant arrivé dans la Province des Charcas, pardonna à quelques-uns des fuyards, qui retournerent dans la Ville dont ils étoient sortis quelque tems auparavant. Ils y vivoient le mieux qu'il leur étoit possible, quoique dépossedez de leurs biens, & même assez maltraitez par Almendras, jusqu'au changement qui arriva dans la suite, comme on le dira.

Retournons maintenant au Viceroy. Après que le Licentié Alvarez l'eût mis en liberté, les deux autres navires sur lesquels étoient ses freres, & plusieurs de ses serviteurs & de ses amis q'on chassoit du Perou, aussi-bien que lui, se joignirent au vaisseau sur lequel il étoit. Ils continuerent ainsi leur route jusqu'à ce qu'ils arriverent au Port de Tumbez. Là le Viceroy & Alvarez se mirent à terre, laissant dans les navires des gens pour les garder. Aussi-tôt qu'ils furent dans ce lieu, ils commencerent à tenir Audience, & à dépêcher des Commissions de tous côtez, par lesquelles le Viceroy après avoir fait une relation de sa prison, de la venuë de Gonzale Pizarre, & de tout ce qui étoit arrivé, ordonnoit à tous les fideles serviteurs de Sa Majesté, de le venir trouver. Il envoya

ces ordres à Quito, à Saint-Michel, à Puerto Vieio & à Truxillo. Il nomma aussi des Capitaines pour aller de divers côtez : entre les autres il donna charge à Jerôme de Pereira d'aller dans la Province de Bracamoros. Toutes ces diligences ne furent pas sans effet, il venoit de divers endroits plusieurs personnes se rendre auprès de lui. Ainsi il se fortifioit de son mieux, faisant amas autant qu'il pouvoit de toutes les provisions & les munitions qui lui étoient necessaires. Il donnoit aussi ordre qu'on tirât de l'argent de toutes les Caisses Royales ; ce qui s'executoit avec beaucoup de diligence, puisque de divers endroits on lui apportoit tout ce qui se trouvoit dans la Caisse. Ce n'est pas que ses ordres ne fussent reçus fort differemment par les Habitans des lieux où il les envoyoit. Les uns s'enfuyoient & alloient trouver Gonzale Pizarre, à qui ils rapportoient ce qui se passoit ; les autres abandonnant leurs maisons, se sauvoient dans les montagnes. Gonzale Pizarre sçut bien-tôt que le Viceroy étoit à Tumbez, & ce qu'il faisoit, le bruit de ses préparatifs étant parvenu dans peu de tems à los Reyes : Pizarre vit même plusieurs des Mandemens & des Commissions du

Viceroy. Il ne négligea pas de donner là-dessus tous les ordres qu'il jugea necessaires, ordonnant aux Capitaines Gonzale Diaz, Jerôme Villegas, & Fernand d'Alvarado qui étoit son Lieutenant à Truxillo, d'assembler tout ce qu'ils pourroient de soldats en ces quartiers-là, pour empêcher qu'ils n'allassent trouver le Viceroy, & se jettassent dans son parti; comme aussi pour être en état de lui donner de l'occupation & de l'inquiétude, & de l'empêcher par ce moyen, de pouvoir travailler à ses préparatifs avec tant de commodité & tant de loisir. Cependant il leur défendoit en même tems de lui donner bataille, quand même ils se croiroient assez forts, & leurs troupes assez nombreuses pour le pouvoir faire avec avantage.



CHAPITRE XII.

Gonzale Pizarre & ses Capitaines prennent la résolution d'envoyer l'Auditeur Texada en Espagne, pour rendre compte à Sa Majesté de l'état des choses. Le Licentié Vaca de Castro se sauve avec le navire dans lequel il étoit prisonnier, & qui étoit celui sur lequel le Capitaine Bachicao devoit transporter Texada à Terre Ferme. Bachicao s'embarque, il se rend maître des vaisseaux que le Viceroy avoit à Tumbez. Le Viceroy se retire avec ses gens à Quito, & Bachicao se rend à Terre Ferme.

IL y avoit déja quelque tems qu'on proposoit d'envoyer des Députez à Sa Majesté au nom de Gonzale Pizarre, & de tout le Royaume, pour lui rendre compte de ce qui s'étoit passé. Quelques-uns souhaitoient fortement qu'on fît cette démarche, comme étant absolument nécessaire pour justifier leur conduite; d'autres, particulierement le Mestre de Camp & le Capitaine Bachicao, étoient d'un avis contraire, & disoient qu'il étoit plus à propos d'attendre que Sa Majesté envoyât pour sçavoir d'où venoit qu'on ne

ne lui envoyoit point d'argent comme à l'ordinaire, & qu'alors on l'informeroit de tout. Ils ajoûtoient qu'on ne devoit pas douter que le Viceroy n'eût déja amplement instruit Sa Majesté là-dessus, & que sans doute on ajoûteroit plus de foy à son récit qu'à tout ce qu'ils pourroient dire de leur côté. Cette réflexion faisoit qu'on étoit fâché de n'avoit pas dès le commencement pris les Auditeurs pour les envoyer en Espagne, rendre compte à Sa Majesté de la prison du Viceroy. Enfin après plusieurs déliberations, on se détermina à envoyer le Docteur Texada au nom de l'Audiance, tant pour cela que pour faire à Sa Majesté la relation de ce qui étoit arrivé depuis. On prit aussi la résolution d'envoyer avec Texada François Maldonat, Maître d'Hôtel de Gonzale Pizarre, avec des Lettres de son Maître, sans lui donner aucun titre, créance ni pouvoirs. On consideroit qu'en faisant ce qu'on vient de dire, on faisoit deux choses qu'on regardoit comme utiles & avantageuses; l'une, c'est qu'on envoyoit des Députez pour contenter ceux qui étoient de ce sentiment; l'autre, c'est que par ce moyen on rompoit l'Audiance, parce qu'envoyant, comme ils le prétendoient faire; le Doc-

teur Texada un des Auditeurs, le Licentié Zarate ne pouvoit pas tenir seul l'Audiance. On communiqua cette résolution à Texada, qui y consentit, moyennant qu'on lui donnât six mille écus pour les frais du voyage; & incontinent le Licentié Cepeda & lui firent toutes les dépêches nécessaires qu'ils signerent eux deux seuls. Après que tout cela fut fait, on résolut de se servir pour faire ce voyage, d'un vaisseau qui étoit dans le Port, sur lequel le Licentié Vaca de Castro étoit prisonnier. Le Docteur Texada & François Maldonat s'y devoient embarquer, & Fernand Bachicao devoit commander ce vaisseau bien pourvû d'artillerie, & de soixante & dix hommes d'équipage, avec ordre de prendre tous les vaisseaux qu'ils trouveroient le long de la côte. Cela étant ainsi arrêté, toutes choses mises en état, & le Docteur Texada prêt à s'embarquer, le Licentié Vaca de Castro fit si bien par le moyen d'un de ses amis nommé Garcia de Montalve qui l'étoit allé visiter, qu'il gagna les Matelots, les uns par caresses & par flatteries, & les autres en partie par force; si bien qu'il se rendit maître du vaisseau, & le fit incontinent mettre à la voile. Quand cela fut sçû par Gon-

zale Pizarre, il en eut beaucoup de chagrin, tant parce que c'étoit un obstacle au voyage de Texada, que parce qu'il soupçonnoit quelques personnes d'avoir aidé à Castro, sans quoi il ne croyoit pas que la chose eût pû se faire. Aussitôt on fit mettre les soldats sous les armes, & on commença à faire prendre prisonniers tous les Cavaliers & Gentilshommes contre qui on avoit des soupçons, tant de ceux qui avoient fui de Cusco lorsque Gonzale Pizarre y étoit, que de ceux des autres lieux qui ne s'étoient point rendus auprès de lui. On les fit tous mettre dans la prison publique, & parmi les autres, le Licentié Carvajal, à qui François de Carvajal, Mestre de Camp General, envoya dire qu'il eût à se confesser & faire son testament, parce que sa mort étoit résoluë. Il fit ce qu'on lui disoit, & se prépara à la mort avec beaucoup de fermeté & de courage. Cependant on le pressoit d'expedier promptement; le Bourreau étoit present avec des cordes pour lier & pour étrangler le prisonnier, qu'on ne doutoit pas qui ne fût arrivé à sa derniere heure, d'autant plûtôt qu'en considerant son rang & sa qualité, on ne pouvoit s'imaginer qu'on en fût venu jusqu'à-là pour

le laisser vivre, & ne lui faire que la peur. On jugeoit aussi que la mort du Licentié Carvajal seroit suivie de celle de la plûpart des autres prisonniers, ce qu'on regardoit comme une grande perte, parce qu'ils étoient des principaux du Pays, & de ceux qui avoient témoigné le plus d'affection & le plus de zele pour le service de Sa Majesté. Les choses étant dans ces termes, & le Licentié Carvajal dans un péril si pressant d'une mort présente, quelques personnes sages allerent parler en sa faveur à Gonzale Pizarre. On le prioit de considerer que Carvajal étoit un des principaux du Pays; que le Viceroy avoit déja fait mourir son frere injustement, & mal à propos, comme cela étoit alors connu de tout le monde, puisqu'une des principales raisons du Viceroy, pour se disculper de la mort du Commissaire Carvajal, étoit que son frere le Licentié Carvajal accompagnoit Gonzale Pizarre, ce qui pourtant n'étoit pas vrai, comme Pizarre le sçavoit très-bien par des Lettres du Commissaire même, qui lui apprenoit que son frere le Licencié étoit venu pour offrir ses services au Viceroy. Ils disoient donc que tout bien consideré, il n'étoit pas à propos de le

faire mourir, pour ne pas renouveller dans l'esprit de plusieurs personnes les mécontentemens que la mort du Commissaire Carvajal son frere y avoit fait naître. Ils ajoûtoient qu'on pouvoit justement esperer de bons services du Licentié Carvajal, quand ce ne seroit que pour venger la mort de son frere. Qu'à l'égard de la fuite de Vaca de Castro, ni lui ni les autres prisonniers n'y avoient sans doute eu aucune part; mais qu'on voyoit bien qu'il ne falloit que le moindre prétexte pour les accuser, parce qu'ils étoient suspects & odieux. Gonzale Pizarre étoit fatigué de toutes ces sollicitations, il ne vouloit plus qu'on lui en parlât, & c'est ce qu'il disoit d'abord à tous ceux qui le vouloient encore faire. Le Licentié Carvajal & ses amis voyant cela, penserent à prendre une autre voye pour se tirer d'affaire; ils donnerent au Mestre de Camp un lingot d'or du poids de quarante marcs, & lui promirent outre cela secretement de lui en donner beaucoup davantage, si bien qu'ils le fléchirent; il accepta les offres qu'on lui fit, suspendit l'execution, & fit tant auprès de Gonzale Pizarre, que le Licentié Carvajal & les autres furent mis en liberté. Aussi-tôt après on pensa à pré-

ser le départ de Fernand Bachicao, & justement dans ce tems-là il arriva au Port un Brigantin d'Arequipa, sur lequel avec quelques autres qu'on avoit équipez, on mit beaucoup d'artillerie de celle que Gonzale Pizarre avoit tirée de Cusco, & Bachicao s'y embarqua avec le Docteur Texada, François Maldonat, & soixante Arquebusiers, qui furent tout ce qu'on put trouver qui voulussent bien faire ce voyage. Ils suivirent la côte, sur l'avis qu'ils avoient eu que le Viceroy étoit au Port de Tumbez. Ils arriverent à ce Port un matin de fort bonne heure; & les gens du Viceroy ne les eurent pas plûtôt apperçûs, qu'ils crierent aux armes, & se mirent en défense. Le Viceroy croyant que ce fût Gonzale Pizarre lui-même, qui vînt accompagné de beaucoup de Troupes, se retira fort à la hâte avec cent cinquante hommes, & prit la route de Quito. Néanmoins quelques-uns de ses gens ne le voulurent pas pas suivre dans sa fuite, & aimerent mieux se rendre à Bachicao, qui prit aussi deux navires qu'il trouva dans ce Port. De-là il alla à Porto Vieio, & en d'autres endroits, où il rassembla jusqu'à cent cinquante hommes qu'il fit embarquer sur ses vaisseaux. Cependant le Viceroy marcha à grand'hâte & sans s'arrêter jusqu'à Quito.

CHAPITRE XIII.

Bachicao arrive à Panama. Ce qu'il y fit.

BAchicao s'étant emparé, comme on vient de le dire, de la flote du Viceroy, suivit sa route pour se rendre au Port de Panama: il passa à Porto Vieio, où il fit quelques soldats qui voulurent bien le suivre. Entre les autres furent Barthelemy Perez & Jean Dalmos, Habitans de Porto Vieio. Tandis qu'il étoit occupé à prendre quelques rafraîchissemens dans l'Isle des Perles, à vingt lieues de Panama, les Habitans de cette Ville furent avertis de sa venuë, & lui envoyerent deux Députez pour sçavoir ses intentions, & le prier de n'entrer point avec des gens de guerre dans l'étenduë de leur Jurisdiction. Il répondit que s'il venoit accompagné par des soldats, ce n'étoit que pour être en état de se défendre du Viceroy, & qu'il n'avoit à leur égard aucun dessein de leur faire ni mal ni déplaisir; qu'il conduisoit le Docteur Texada, Auditeur de Sa Majesté, lequel par ordre & par commission de l'Au-

diance Royale, lui alloit rendre compte de tout ce qui s'étoit passé au Perou ; qu'au reste s'il mettoit pied à terre, ce seroit seulement pour se pourvoir des choses nécessaires, & se rembarquer aussi-tôt. Ainsi il les rassura si bien, qu'ils ne s'opposerent plus à son entrée, & ne se mirent point du tout en état de l'empêcher. Comme il arrivoit au Port, deux navires qui y étoient mirent à la voile pour en sortir ; l'un fut pris par un des Brigantins qui le ramena au Port, avec le Maître & le Contre-Maître du vaisseau pendus aux vergues, ce qui fâcha beaucoup ceux de Panama, qui purent aisément juger par-là que les intentions ne répondoient pas aux paroles ; mais comme ils jugerent qu'il étoit trop tard pour penser à se mettre en défense, ils n'entreprirent point de le faire. Ils demeurerent donc ainsi avec beaucoup de crainte & d'inquiétude, soumis, eux & tout ce qu'ils possedoient à la discrétion de Bachicao, qui n'étoit pas moins cruel que le Mestre de Camp Carvajal, s'il ne l'étoit même plus, grand jureur & grand blasfémateur, en qui parmi tant de vices on ne voyoit reluire aucune étincelle de vertu. Il entra donc dans la Ville, où le Capitaine Jean de Gusman qui y

étoit faisant des soldats pour le Viceroy, n'osa l'attendre, si bien que s'étant retiré, tous ses soldats passerent au service de Bachicao, qui se rendit aussi maître de l'artillerie que Vaca de Castro avoit amenée dans le vaisseau sur lequel il s'étoit sauvé. Cet homme emporté & brutal se voyant donc ainsi maître de la Ville de Panama, commença à y exercer une cruelle tyrannie, disposant à sa fantaisie des biens & des facultez de tous les Habitans, violant impunément le droit & la justice, opprimant la liberté publique, & tenant tout le monde dans une telle contrainte, que personne n'osoit faire que ce qu'il plaisoit à ce Tyran. Il fit publiquement couper la tête de sa propre autorité à deux de ses Capitaines qui avoient fait dessein de le tuer; il fit encore d'autres semblables actes de justice, sans autre formalité que de faire publier par un crieur public: *Le Capitaine Fernand Bachicao ordonne que telle chose se fasse*, usurpant ainsi une autorité souveraine & absoluë, sans aucun égard aux loix ni aux formes de la Justice. Le Licentié Vaca de Castro qui étoit dans ce tems-là à Panama, n'apprit pas plûtôt la venuë de Bachicao, qu'il s'enfuit à Nombre de Dios, où il s'embarqua sur la mer du

Nord avec Diegue Alvarez de Cueto, & Jerôme Zurbano. Le Docteur Texada & François Maldonat se rendirent aussi au même lieu, où ils s'embarquerent tous ensemble pour l'Espagne. Le Docteur Texada mourut en chemin dans le canal de Bahama. Aussi-tôt qu'ils furent arrivez en Espagne, François Maldonat & Diegue Alvarez de Cueto prirent la poste pour l'Allemagne, où étoit alors le Roy, afin de lui rendre compte chacun de son ambassade. Le Licentié Vaca de Castro demeura à la Tercere, l'une des Açores, d'où il se rendit à Lisbonne, puis de là à la Cour. Il disoit qu'il n'avoit osé venir par Seville, à cause du pouvoir & du crédit qu'y avoient les freres & les parens & amis du Capitaine Jean Tello, à qui, comme nous l'avons dit, Castro avoit fait couper le cou dans le tems qu'il vainquit Dom Diegue d'Almagro le fils. Il ne fut pas plûtôt arrivé à la Cour, qu'on le mit en arrêt dans sa maison, par ordre des Seigneurs du Conseil des Indes : on lui fit quelques accusations, sur quoi on lui intenta procès ; & pendant qu'on l'instruisoit, & qu'on examinoit l'affaire, on le retint toujours prisonnier dans la Citadelle d'Arevalo pendant plus de cinq ans ; depuis on lui assigna une

maiſon à Simancas, où il devoit demeurer ſans en ſortir ; après quoi par le changement qui arriva à la Cour, on lui donna pour priſon la Ville de Valladolid avec ſon territoire, juſqu'à ce que l'affaire fût jugée définitivement.

CHAPITRE XIV.

Le Viceroy arrive à Quito ; il aſſemble ſon Armée & ſe met en marche, prenant la route de Saint-Michel.

LE Viceroy étant ſorti de Tumbez avec environ cent cinquante hommes dans le tems que Bachicao y arriva & lui prit ſa flote, ſe rendit avec eux à Quito, où on le reçut de bonne volonté. Là il augmenta ſes Troupes juſqu'au nombre de deux cens hommes, avec leſquels il demeuroit en ce Pays-là fertile & abondant en vivres, dans la réſolution d'y attendre les Ordres de Sa Majeſté ſur ce qui ſe paſſoit au Perou, après qu'elle en auroit été inſtruite par Diegue Alvarez de Cueto. Il tenoit cependant de bonnes gardes ſur les paſſages, & des eſpions ſur les chemins, afin de pouvoir être inſtruit des démarches que feroit Gonzale

Pizarre à los Reyes, éloigné de Quito de plus de trois cens lieuës, comme on l'a déja remarqué ci-devant. Dans ce tems-là quatre soldats de Gonzale Pizarre pour quelque mécontentement qu'ils en reçurent, prirent secretement une barque dans laquelle ils s'enfuirent voguant le long de la côte à force de rames, depuis le Port de los Reyes jusqu'à ce qu'ils fussent arrivez dans un lieu où ils pussent débarquer, pour se rendre commodément par terre à Quito. Quand ils y furent arrivez, ils rapporterent au Viceroy, « combien les Habitans de los „ Reyes & des autres lieux étoient mé„contens de Gonzale Pizarre, pour les „ grandes vexations qu'il leur faisoit, „ chassant les uns de leurs maisons, & les „ dépouillant de leurs biens, ensorte „ qu'ils demeuroient à la charge des au„ tres; leur imposant de plus à tous des „ charges si pesantes, qu'ils ne les pou„ voient plus supporter, & en étoient si „ las, que s'ils voyoient quelqu'un qui „ vînt au nom & de la part de Sa Majesté, „ ils seroient ravis de se pouvoir joindre „ à lui pour sortir d'une si cruelle op„ pression, & se délivrer de la violence „ & de la tyrannie de cet usurpateur. » Par ce discours & plusieurs autres sem-

ſblables que ces quatre ſoldats firent au Viceroy, ils lui firent naître l'envie & former la réſolution de ſortir de Quito, & de prendre la route de Saint-Michel. Il avoit pour ſon General un Habitant de Quito, nommé Diegue d'Ocampo, lequel dès que le Viceroy arriva à Tumbez, étoit allé lui offrir ſes ſervices, & l'avoit en effet fort bien ſervi, & de ſa perſonne & de ſon bien dans tous ſes beſoins; enſorte qu'il avoit dépenſé pour cela des ſommes conſiderables. Le Licentié Alvarez accompagnoit auſſi toujours le Viceroy, ſi bien qu'avec lui ſeul il tenoit l'Audiance, en vertu d'un ordre de Sa Majeſté qu'il avoit pardevers lui, lequel portoit que lorſque le Viceroy ſeroit arrivé à los Reyes il pourroit tenir l'Audiance avec un ou deux des Auditeurs les premiers qui ſeroient arrivez en attendant les autres, & tout de même en cas que deux ou trois d'eux vinſſent à mourir. Pour cela il avoit fait graver un nouveau ſceau qu'il avoit commis à Jean de Leon, Juge de Police de la Ville de los Reyes, lequel par la nomination du Marquis de Camaraſa Adelantado, ou Préſident de Cazorla & Grand Chancelier des Indes, avoit été choiſi pour Chancelier de cette Au-

fiance, & s'étant sauvé d'auprès de Gonzale Pizarre, étoit venu trouver le Viceroy. Il expedioit donc toutes les provisions qu'il jugeoit nécessaires, sous le nom de Dom Carlos, & les scelloit du sceau Royal, signées de lui & du Licentié Alvarez. De cette maniere il y avoit deux Audiances au Perou ; l'une en la Ville de los Reyes, & l'autre avec le Viceroy : si bien qu'il arrivoit souvent qu'on voyoit sur une même affaire deux Arrêts opposez & contraires l'un à l'autre. Quand le Viceroy voulut partir de Quito, il envoya Diegue Alvarez de Cueto son beau-frere en Espagne, pour informer Sa Majesté de tout ce qui s'étoit passé, & lui demander du secours pour être en état de rétablir son autorité au Perou, & de faire avantageusement la guerre à Gonzale Pizarre. Cueto passa en Espagne sur la même flote sur laquelle étoient Vaca de Castro & Texada, comme on l'a déja dit. Le Viceroy se rendit donc à Saint-Michel, qui est à cent cinquante lieuës de Quito, résolu d'y demeurer jusqu'à ce qu'on eût reçû des ordres de la part de Sa Majesté. Il y demeura tenant toujours son armée sur pied pour conserver son honneur & sa réputation en qualité de Viceroy du Perou, & pour

être dans un lieu qui lui paroissoit commodément situé pour y pouvoir aisément recevoir les Troupes qui pourroient venir d'Espagne, & de divers endroits des Indes. En effet il faut necessairement passer par ce lieu-là quand on va par terre, surtout quand on mene des chevaux ou d'autres bêtes. Il esperoit donc que par ce moyen son armée se grossiroit, & qu'il deviendroit de jour en jour plus fort, & mieux en état de faire la guerre. Les Habitans de Saint-Michel reçurent le Viceroy le mieux qu'il leur fut possible, & lui fournirent, selon leur pouvoir, les choses dont il avoit besoin. Il étoit donc dans ce lieu-là occupé à assembler des hommes, des chevaux & des armes; si bien qu'en peu de tems il eut jusqu'à cinq cens hommes passablement équipez; quelques-uns pourtant manquoient d'armes défensives; & tâchoient de se pourvoir de leur mieux de quelques corselets de fer, ou de cuir bien sec & bien dur.



CHAPITRE XV.

Gonzale Pizarre envoye quelques Capitaines pour assembler des Troupes, afin d'observer le Viceroy, & être en état de s'opposer à ses desseins.

LOrsque Gonzale Pizarre envoya le Capitaine Bachicao avec les Brigantins pour prendre la flote du Viceroy, il dépêcha aussi en même tems deux de ses Capitaines, l'un nommé Gonzale Diaz de Pinera, & l'autre Jerôme de Villegas, pour aller rassembler tous les gens de guerre qu'ils trouveroient dans les Villes de Truxillo & de Saint-Michel, & se mettre en état de faire tête au Viceroy, & s'opposer à ses desseins. Ces deux Capitaines avec environ quatre-vingt hommes qu'ils purent rassembler, demeurerent à Saint-Michel jusqu'à ce qu'ils apprirent la venuë du Viceroy; mais ne se trouvant pas assez forts, ils n'oserent l'y attendre; ils s'avancerent donc dans le Pays du côté de Truxillo, & se posterent dans une Province qu'on appelle Collique, qui est à quarante lieuës de Saint-Michel. De-là ils firent sçavoir à Gonzale Pizarre la venuë du Viceroy, &

& comment ses Troupes grossissoient tous les jours; ensorte qu'il étoit à propos de penser sérieusement à y apporter le remede convenable, parce que le péril alloit toûjours en croissant, & qu'ainsi il étoit tems d'y pourvoir. Ces deux Capitaines apprirent aussi alors, que le Viceroy avoit envoyé un des siens, nommé Jean de Pereira, dans la Province des Chachapoyas, pour assembler tout ce qu'il pourroit de gens de ces côtez-là, où il n'y a pas beaucoup d'établissemens d'Espagnols. Ils crurent aisément que Pereira & ceux qui le suivoient, ne penseroient point en eux : ainsi ils résolurent de leur couper chemin; & une nuit ayant surpris leurs sentinelles, ils les attaquerent à l'improviste, les surprirent dormant avec beaucoup de sécurité, & ainsi les défirent, & s'en rendirent les maîtres sans peine. Ils firent couper la tête à Pereira, & à deux des principaux de ceux qui l'accompagnoient, & forcerent les autres qui étoient au nombre d'environ soixante Cavaliers, de s'engager au service de Gonzale Pizarre, en les menaçant de la mort s'ils refusoient de le faire, puis ils retournerent à leur poste. Le Viceroy eut beaucoup de chagrin de cette avanture, & résolut de cher-

cher quelque occasion d'avoir sa revanche : pour cela il sortit fort secretement de S. Michel avec cent cinquante Cavaliers, & s'avança du côté où étoient ces deux Capitaines Gonzale Diaz & Villegas ; il les surprit comme ils avoient surpris les siens, les ayant trouvez faisant moins bonne garde qu'ils n'auroient dû faire, sur-tout après l'avantage qu'ils venoient de remporter sur des ennemis qu'ils avoient facilement vaincus par leur trop grande securité. Le Viceroy arriva donc une nuit à Collique, & les attaqua brusquement sans leur donner le tems de se mettre en ordre pour faire quelque résistance : ainsi chacun s'enfuit & se sauva le mieux qu'il put : si bien que Gonzale Diaz presque seul se retira dans une Province où il n'y avoit que des Indiens ennemis qui l'attaquerent & le tuerent. Fernand d'Alvarado s'enfuit aussi, & Jerôme de Villegas fit la même chose, & ayant depuis rassemblé quelques gens, il se mit plus avant en terre du côté de Truxillo. Après cette action le Viceroy retourna à Saint Michel.

CHAPITRE XVI.

Gonzale Pizarre avec son Armée marche contre le Viceroy Blasco Nugnez Vela. Ce qu'il fait en chemin. Le Viceroy apprend sa venuë, & sort de Saint Michel pour se retirer avec ses gens. Pizarre le suit plus de cent lieuës ; & dans cette poursuite lui prend plus de trois cens hommes.

GOnzale Pizarre voyant que son ennemi se fortifioit de jour en jour, & grossissoit le nombre de ses Troupes, mais sur-tout ayant appris la défaite de ses Capitaines par le Viceroy ; il résolut de marcher contre lui avec toute la diligence possible, pour empêcher qu'il ne se fortifiât davantage, l'attaquer & le défaire, s'il le pouvoit joindre. Il sçavoit très-bien qu'il ne se passoit presque pas de jour qu'il n'arrivât au Viceroy des soldats, des chevaux & des armes qui venoient d'Espagne & de divers endroits des Indes, & qui étoient presque necessairement obligez de débarquer au port de Tumbez ; comme on l'a déja dit. Il craignoit aussi qu'il n'arrivât bien-tôt quelque dépêche de la part de sa Majes-

té en faveur du Viceroy, ce qui ne manqueroit pas sans doute de produire un méchant effet pour lui, & de faire perdre courage, ou faire changer de sentimens & de parti à bien des gens. Ces considérations le firent donc résoudre à assembler ses Troupes, & marcher en personne contre l'ennemi avec dessein de le combattre s'il le pouvoit joindre, & l'obliger d'en venir à une bataille qui pût décider du sort des uns & des autres. Il donna donc ses ordres à tous les Officiers, fit faire revûë & payer une montre aux Troupes, & commença à envoyer devant à Truxillo les chevaux & le bagage, demeurant seulement lui & les principaux de son armée, pour les suivre bien-tôt après sans embarras. Dans ce tems-là il arriva un Brigantin d'Arequipa qui apportoit plus de cent mille écus pour Gonzale Pizarre : il arriva aussi un autre vaisseau venant de Terre-Ferme, qui appartenoit à Gonzale Martel de la Puente, & lequel sa femme lui envoyoit afin qu'il s'en retournât chez lui. Cela étant venu si à propos, rendit Gonzale Pizarre & ses gens si fiers & si orgueilleux, qu'ils se croyoient au-dessus de tout, & à peu près en état de braver la puissance de Dieu même ; car s'ils n'osoient pas qu-

vertement prononcer un tel blasfême, il s'en falloit peu qu'ils ne le pensassent. Ils mirent sur les navires une grande quantité d'arquebuses, de piques & de munitions & équipages de guerre; puis plus de cent cinquante hommes des principaux s'y embarquerent, emmenant avec eux pour donner plus de crédit à leurs affaires & les autoriser mieux, l'Auditeur Cepeda, & Jean de Caceres Trésorier de Sa Majesté. Par le départ de Cepeda, Gonzale Pizarre trouvoit moyen de rompre l'Audiance, parce qu'il ne demeuroit plus dans la Ville de los Reyes, que le seul licentié Zarate qu'il comptoit pour peu de chose, parce qu'il étoit malade. De plus, Blas de Soto son frere avoit épousé une fille de Zarate; il est vrai que ce mariage s'étoit fait contre le sentiment & la volonté du pere, mais c'étoit toujours un lien. Nonobstant donc cette alliance & les raisons qu'il y avoit de s'assurer de cet Auditeur, Pizarre pour plus grande sureté, & par le conseil de quelques-uns de ses Capitaines, emporta le Sceau Royal. Il s'embarqua pour aller par mer, laissant pour son Lieutenant dans la Ville de los Reyes le Capitaine Lorenço d'Aldana, avec quatre-vingt soldats de garnison qui lui

le bagage & les vêtemens qui ne leur étoient pas néceſſaires, afin que les Indiens les leur portaſſent; ſurtout on eut grand ſoin qu'ils priſſent une quantité ſuffiſante d'eau, tant pour les chevaux & les bêtes, que pour les perſonnes. Ainſi ils chargeoient les Indiens pour ſe décharger eux-mêmes, & avoir de quoi boire, & ſe rafraîchir par le chemin. Quand tout fut en état, & qu'ils furent prêts à partir, Gonzale Pizarre envoya devant vingt-cinq Cavaliers par la route ordinaire qu'on avoit accoutumé de ſuivre dans ce déſert, afin que les eſpions du Viceroy les voyant, lui rapportaſſent, & lui fiſſent aiſément croire qu'il venoit par-là : cependant il fit prendre une autre route à ſon Armée par le même déſert, & ils marcherent le plus diligemment qu'il leur fut poſſible, portant ſur leurs chevaux les vivres qui leur étoient néceſſaires. Le Viceroy n'apprit la venuë de cette Armée, que lorſqu'elle fut fort près de lui. Auſſi-tôt il fit ſonner l'alarme, diſant qu'il alloit à la rencontre des ennemis pour les combattre; mais dès que ſes Troupes furent aſſemblées & hors de la Ville, il prit une route toute oppoſée du côté de la montagne de Caxas, marchant avec toute la

la diligence possible. Environ quatre heures après Gonzale Pizarre apprit sa retraite, si bien que sans s'arrêter dans la Ville de S. Michel, ni prendre d'autres provisions que celles qu'il avoit déja, il prit seulement des guides pour le conduire par le chemin que le Viceroy suivoit dans sa fuite. Ils firent cette nuit-là huit lieuës, & prirent en chemin quelques-uns de ceux qui avoient demeuré derriere. Après cela ils continuerent à poursuivre les ennemis, en prirent plusieurs, & tout le bagage de leur Armée. Pizarre faisoit pendre quelques-uns des prisonniers, selon qu'il le jugeoit à propos, & ceux que bon lui sembloit, & continuoit cependant à marcher avec beaucoup de diligence par des lieux terribles & difficiles, où on ne trouvoit point de vivres, & prenant pourtant toujours quelques-uns des ennemis. Il envoyoit aussi, par le moyen des Indiens, des lettres aux principaux de l'Armée du Viceroy, les sollicitant de le tuer, & leur promettant non seulement de leur pardonner tout le passé, mais encore de leur donner de grandes recompenses. De cette maniere ils firent fort promptement plus de cinquante lieuës; si bien que les chevaux étoient si fatiguez, qu'ils ne pouvoient plus porter leurs charges, & les

hommes de leur côté ne pouvoient plus les ſuivre, tant par leur extrême laſſitude, que par le manquement de vivres. Ils arriverent enfin à Ayabaca, où ils ſe repoſerent & ſe rafraîchirent, ceſſant de pourſuivre le Viceroy avec tant de précipitation, non-ſeulement pour ſe délaſſer, mais auſſi parce qu'ils voyoient bien qu'ils ne le pourroient joindre, tant il avoit fait grande diligence, & étoit loin devant eux. De plus Gonzale Pizarre avoit eu quelques avis de la part de quelques-uns des principaux de ceux qui accompagnoient le Viceroy, qui lui promettoient de le tuer, ou de lui mener priſonnier. Cela fut cauſe que dans la ſuite le Viceroy fit mourir pluſieurs Gentilhommes & Officiers de ſon Armée. Cependant Pizarre ayant pris à Ayabaca les proviſions dont il avoit le plus de beſoin, continua ſa marche & ſa pourſuite en bon ordre : il eſt vrai que quelques-uns de ſes gens ceſſerent de le ſuivre, les uns par laſſitude, les autres par mécontentement. Nous les laiſſerons pour quelque tems ainſi, le Viceroy ſe retirant à grand'hâte vers Quito, & Gonzale Pizarre le pourſuivant, pour reciter ce qui ſe paſſoit pendant ce tems-là en d'autres lieux.

CHAPITRE XVII.

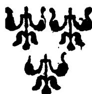
Il y a quelques murmures & quelques troubles dans la Ville de los Reyes. Lorenço d'Aldana, Lieutenant dans cette Ville, les appaise le mieux qu'il peut, sans se déclarer entierement pour Sa Majesté: cependant les Partisans de Pizarre le tiennent pour suspect.

GOnzale Pizarre ne voulut mener avec lui presqu'aucun de ces Soldats du Viceroi qu'il avoit pris en le poursuivant, tant à cause qu'il ne se fioit gueres en eux, que parce qu'il trouvoit déja n'avoir que trop de monde, vû le petit nombre des ennemis. Il y avoit encore une autre raison plus considerable. C'est que dans cette poursuite ils manquoient de vivres, & n'en trouvoient presque point sur la route, parce que le Viceroi enlevoit autant qu'il lui étoit possible, toutes les provisions des lieux par où il passoit. Pizarre envoyoit donc ceux qu'il prenoit en divers endroits du Pays à Truxillo, à los Reyes, & en d'autres lieux où ils vouloient aller. Cependant il en fit pendre quelques-uns des principaux dont il

croyoit avoir le plus de ſujet de ſe plaindre. Ces Soldats donc du Viceroi ainſi épars en divers endroits, commencerent à tenir pluſieurs diſcours en ſa faveur, & contre la tyrannie de Gonzale Pizarre : il ſe trouvoit aſſez de gens qui les écoutoient favorablement, tant parceque ce qu'ils diſoient leur paroiſſoit juſte & raiſonnable, qu'à cauſe que la plûpart des Eſpagnols qui ſont au Perou, ſont autant ou plus amis des nouveautez, qu'on le ſçauroit être en aucun lieu du monde ; mais ſur-tout les Soldats & tous les gens oiſifs & ſans occupation. A l'égard des bons Bourgeois, & des principaux Habitans des Villes, ils ſouhaitent preſque toujours la paix, comme une choſe qui leur eſt avantageuſe & neceſſaire pour leur repos, & pour la conſervation de leurs biens ; parce que pendant la guerre ils ſont tourmentez & rançonnez en diverſes manieres, & ſont ſouvent plus expoſez que les Soldats qui vont aux coups, le moindre prétexte ſuffiſant à ceux qui gouvernent, pour les faire mourir, afin d'avoir leur bien, & en gratifier les partiſans de leur tyrannie, & de leurs injuſtices. Tous ces diſcours & toutes ces ménées dont on vient de parler, ne ſe purent faire ſi ſecretement, que la choſe ne vînt

à la connoiſſance des Lieutenans de Gonzale Pizarre, qui chacun dans l'étendue de ſa Juriſdiction, en firent le châtiment & la punition, ſelon qu'ils le jugerent à propos, & ſelon la diſpoſition où ils étoient à l'égard de tout ce qui ſe paſſoit. Dans la Ville de los Reyes, où la plûpart de ceux dont nous parlons s'étoient rendus, le Prévôt du lieu, nommé Pierre Martin de Cecilia, grand partiſan de Gonzale Pizarre, en fit pendre pluſieurs. A l'égard de Lorenço d'Aldana, Lieutenant du Gouverneur dans la même Ville, il fut toujours fort retenu, & ſe ménagea extrêmement, ne voulant rien faire qui pût dans la ſuite lui attirer des reproches de part ou d'autre; il empêchoit autant qu'il lui étoit poſſible, qu'on ne fît mourir perſonne, & même qu'on ne fît ni de tort ni d'outrage à perſonne. Ce fut la conduite qu'il garda pendant tout le tems qu'il fut là; car bien qu'il y tînt la place de Gonzale Pizarre, il ne voulut jamais rien faire de conſiderable en ſa faveur; c'eſt pourquoi les partiſans de Pizarre le regardoient comme un homme gagné, d'autant plûtôt qu'il recevoit bien tous ceux qui étoient affectionnez au Viceroi. Cela faiſoit que de tous les endroits du Pays, ils ſe rendoient dans ces lieux où Aldana commandoit, parce qu'ils

s'y croyoient plus en sûreté qu'ailleurs. Les partisans de Gonzale Pizarre en faisoient de grandes plaintes, & particulierement un Juge de Police de la Ville, nommé Christoval de Burgos, qui en parloit si hautement, que Lorenço d'Aldana se crut obligé de lui en faire des reproches en public, de le maltraiter de paroles, & même de le faire mettre en prison pour quelque tems. On ne manquoit pas d'écrire à Gonzale Pizarre tous les soupçons qu'on avoit contre Aldana, & on lui persuadoit aisément qu'ils étoient bien fondez; mais quoiqu'il les crût veritables, il ne témoigna jamais aucune défiance de lui, parce qu'étant si éloignez, comme ils l'étoient, il ne jugea pas qu'il pût entreprendre sans péril de lui ôter son emploi; d'autant plûtôt qu'Aldana étoit accompagné de plusieurs gens de guerre, & qu'il étoit fort aimé par les principaux Habitans de la Ville. Voïons maintenant ce qui se passoit alors dans la Province des Charcas.



CHAPITRE XVIII.

Diegue Centeno & quelques autres Habitans du Païs des Charchas tuent le Lieutenant de Gonzale Pizarre en ce Païs-là, & se déclarent en faveur de Sa Majesté.

NOus avons déja dit cy-devant comment plusieurs Habitans de la Ville de Plata ayant reçu les ordres du Viceroi, s'étoient mis en chemin pour lui aller offrir leurs services; mais qu'ayant appris la prison sur la route, ils retournerent dans leurs maisons. Gonzale Pizarre en conserva toujours beaucoup de ressentiment, & envoya pour son Lieutenant dans cette Ville un des plus cruels ministres de sa tyrannie, nommé François d'Almendras, homme rude, brutal, & sans conscience : il lui recommanda sur toutes choses de se défier de ceux qui s'étoient mis en devoir d'aller servir le Viceroi, & de leur faire même connoître dans toutes les occasions qui s'en présenteroient, les sujets de plainte qu'il avoit contr'eux. Almendras, suivant ses instructions, avoit ôté aux principaux leurs Indiens, & leur faisoit payer de

gros impôts pour fournir aux frais de la guerre ; & outre cela, pour mieux exécuter ses ordres là-dessus, il les maltraitoit dans toutes les occasions qui s'en présentoient, & même pour des sujets très-legers : en voicy un exemple. Un des principaux, nommé Dom Gomez de Luna, avoit dit dans sa maison, qu'il n'étoit pas possible qu'à quelque heure le Roi ne fût le maître & ne regnât en ce Païs-là ; Almendras le fait prendre pour cela seul, & le fait mettre dans la prison publique : là-dessus les Magistrats de la Ville l'allerent supplier de remettre en liberté Dom Gomez, ou tout au moins de le mettre dans une prison plus honnête & plus conforme à sa qualité : comme il ne leur donnoit là-dessus aucune réponse satisfaisante, un d'eux lui dit hautement, que s'il ne vouloit pas remettre Gomez en liberté, ils l'y mettroient malgré lui. Le Lieutenant dissimula sur l'heure : mais la nuit suivante vers la minuit, il alla à la prison, fit lier Dom Gomez, & l'ayant fait conduire dans la place publique, lui fit couper la tête. Tous les Habitans de la Ville furent fort émûs de cette cruauté ; il leur sembloit qu'il y alloit de leur interêt, & que cet outrage les regardoit tous ; mais sur-tout un nommé Diegue Centeno, qui étoit de Ville-

Rodrigue, en fut vivement touché, parce qu'il étoit fort des amis de Dom Gomez. Centeno dans le commencement avoit suivi Gonzale Pizarre, & l'avoit accompagné depuis Cusco jusqu'à los Reyes, comme un des principaux de son parti, en qualité de Procureur & de Député de la Province des Charchas. Ensuite connoissant la mauvaise intention de Pizarre, & voyant bien que ses desseins ne se bornoient pas à ce qu'il en avoit publié dans le commencement, Centeno lui demanda congé, & retourna dans sa maison. Il y étoit donc dans le tems de la mort de Dom Gomez, qu'il résolut de venger le mieux qu'il lui seroit possible, tant parce qu'il étoit fort de ses amis, qu'à cause du peu de sûreté qu'il voyoit pour la vie de tous, sous la domination d'un homme si violent, si emporté & si cruel qu'étoit ce François d'Almendras, qui n'avoit ni pieté ni conscience. Centeno forma donc le dessein de se défaire de ce méchant homme, & de remettre ce Païs sous l'obéissance de Sa Majesté : il communiqua sa pensée aux principaux Habitans du lieu, & particulierement à Lope de Mendoze, Alfonse Perez d'Esquivel, Alfonse de Camargo, Fernand Nugnez de Segura, Lope de Mendieta, Jean Ortis de Zarate son frere,

& à quelques autres qu'il crut bien intentionnez. Il les trouva tous dans les dispositions qu'il souhaitoit, si bien qu'ils prirent ensemble la résolution d'exécuter ce qu'il leur avoit proposé, & ils choisirent pour cela un Dimanche matin, qu'ils allerent, selon leur coutume, trouver le Lieutenant à sa maison, pour l'accompagner à l'Eglise. Quand ils se virent tous ensemble, bien que François d'Almendras eût beaucoup de gardes, Diegue Centeno s'approcha de lui, comme s'il eût voulu lui parler de quelque affaire, & lui ayant donné quelques coups de poignard, ils le prirent & le traînerent à la place, où ils lui firent publiquement couper la tête, comme à un traître, puis ils se déclarerent hautement pour Sa Majesté, sans avoir aucune peine à appaiser le peuple, parce que François d'Almendras étoit fort haï. Ainsi tous les Habitans se déclarerent en faveur de Sa Majesté, & se mirent en état de soutenir le parti qu'ils avoient pris, & de s'employer de tout leur pouvoir au retablissement de l'autorité Royale dans le Païs. C'est ainsi qu'ils parloient de leur entreprise, & qu'ils justifioient leurs desseins. Ils choisirent donc Diegue Centeno pour les commander en Chef, & lui de son côté nomma des Capitaines de Cava-

lerie & d'Infanterie, & commença à lever des Troupes qu'il payoit de ses propres deniers, car il étoit alors un des plus riches de tout le Païs; les autres Habitans lui aidoient aussi & contribuoient de leur côté à la dépense. Diegue Centeno étoit de très-bonne famille, il descendoit du fameux Hernan Centeno si renommé en Castille; il pouvoit avoir alors trente-cinq ans ou environ, homme fort agréable & fort liberal, qui avoit beaucoup de merite, & étoit fort brave de sa personne. Il possedoit dans ce tems-là plus de trente mille écus de rente: mais environ deux ans après, lorsqu'on eut découvert les mines de Potosi, il devint, par le moyen de ses Indiens, riche de plus de cent mille écus de rente, parce qu'il se trouva fort voisin de ces mines. Après qu'il eut assemblé des Troupes, il s'appliqua soigneusement à les bien pourvoir d'armes, & de toutes les choses necessaires: il mit des gardes sur les passages, afin qu'on ne sçût pas ce qui s'étoit passé, jusqu'à ce que ses affaires fussent en bon ordre, & tout son monde en état; il envoya aussi un de ses Capitaines, nommé Lope de Mendoze, aux mines de Porco & d'Arequipa, pour rassembler les gens qui y étoient, & prendre, s'il pouvoit, Pierre de Puentes, qui étoit là

en qualité de Lieutenant de Gonzale Pizarre : mais Puentes n'eut pas plûtôt appris par les Indiens ce qui s'étoit passé dans la Province des Charcas, qu'il s'enfuit, laissant la Ville à l'abandon ; si bien que Mendose y entra sans aucune opposition, & sans y trouver la moindre difficulté : il en tira tout ce qu'il put d'hommes, de chevaux & d'armes, comme aussi tout l'argent qu'il y trouva, après quoi il retourna joindre Diegue Centeno en la Ville de Plata, pour prendre des mesures sur ce qu'ils auroient à faire.

CHAPITRE XIX.

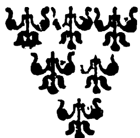
Diegue Centeno acheve d'assembler ses Troupes. Le discours qu'il leur fit.

QUand Lope de Mendoze fut de retour, ils se trouverent dans la Ville de Plata jusqu'à deux cens cinquante hommes bien équipez. Diegue Centeno leur expliqua ses intentions, & leur representa ce qui s'étoit passé dans l'entreprise de Gonzale Pizarre. « Vous sçavez, leur dit-» il, que Pizarre sortit de Cusco sous pré-» texte d'aller seulement faire de très-hum-» bles remontrances sur le sujet des Regle-

mens que Sa Majesté envoyoit. Vous n'i- «
gnorez pas qu'il fit mourir par le chemin «
le Capitaine Gaspard de Roias, Philip- «
pe Gutierrez & Arias Maldonat, & «
qu'auparavant il avoit traité avec les Au- «
diteurs & quelques-uns des Habitans de «
los Reyes, pour faire prendre le Viceroi; «
cequi avoit été exécuté, puisqu'on l'avoit «
pris effectivement & embarqué. Ensuite «
quand Pizarre fut arrivé aux portes de «
la Ville, avant que d'y avoir été reçu, «
il y fit entrer son Mestre de Camp, qui «
en presence des Auditeurs, fit arrêter «
& mettre prisonniers jusqu'à vingt- «
cinq des plus considerables & des plus «
riches du païs, seulement parce qu'ils «
s'étoient rendus auprès du Viceroi; & «
fit pendre, sans aucune forme de procès, «
Pierre de Barco, Machin de Florence, «
& Jean de Sayavedra. Après cela Pi- «
zarre rompit l'Audience, envoyant les «
Auditeurs l'un d'un côté, l'autre de l'au- «
tre, les ayant contraints auparavant par «
force & par violence, de lui envoyer «
des provisions de Gouverneur. Vous «
sçavez encore combien il a fait mourir «
de gens, outre ceux que l'on vient de «
nommer, sur des simples soupçons qu'ils «
étoient bien intentionnez pour le Vice- «
roi, & disposez à prendre son parti. Que «

» non content de cela il a pris tout l'or &
» l'argent qui étoit dans les Caiſſes de Sa
» Majeſté, impoſé des tributs exceſſifs ſur
» le Royaume, juſqu'à la ſomme de cent
» cinquante mille ducats qu'il exigeoit ri-
» goureuſement des Bourgeois & des Ha-
» bitans, par des taxes qu'il regloit à ſa
» fantaiſie. Qu'après cela ajoutant toujours
» crime ſur crime, il avoit une ſeconde
» fois levé des Troupes contre le ſervice
» de Sa Majeſté dans la Ville de los Reyes,
» marché contre le Viceroi, & ſoulevé
» & mis en trouble le Royaume en divers
» endroits; qu'il avoit même ſouffert qu'on
» tînt publiquement des diſcours contrai-
» res au reſpect & à l'obéïſſance qu'on de-
» voit à Sa Majeſté. Après cela pour les
toucher auſſi par des interêts particuliers, Centeno leur repréſenta « combien de dé-
» partemens ou repartitions d'Indiens, Pi-
» zarre avoit ôté à pluſieurs à qui ils ap-
» partenoient legitimement, pour ſe les
» appliquer à lui-même. Il leur repréſenta
encore pluſieurs autres choſes qui ſeroient un peu longues à rapporter, n'oubliant pas de leur mettre devant les yeux « l'obli-
» gation où ils étoient, comme bons &
» fidéles ſujets, de faire tout ce qui dé-
» pendroit d'eux pour le ſervice de leur
» Souverain, & pour ne s'attirer pas le

juste reproche d'être des sujets infidé- "
les, traîtres & rebelles à leur Roi. „ Par toutes ces raisons, & plusieurs autres qu'il leur représenta, il les disposa si bien à faire ce qu'il souhaitoit, & obéir à ses ordres en tout ce qu'il leur commanderoit, & aller par tout où il lui plairoit, qu'ils s'offrirent tous de le faire de tout leur cœur. Après cela Diegue Centeno envoya un Capitaine avec une partie des Troupes pour demeurer à Chicuito, qui appartient en particulier au Roi, & est situé entre Orcaza & les Charcas : il donna ordre à cet Officier de garder les passages de ce côté-là, jusqu'à ce que tout fût prêt, & en état pour l'exécution de leur principal dessein. Voyons maintenant ce qui se passoit en même tems à Cusco, où quelques jours auparavant on avoit appris ce qui étoit arrivé à Plata.



CHAPITRE XX.

Le Capitaine Alfonfe de Toro, Lieutenant de Gonzale Pizarre à Cufco, affemble tout ce qu'il peut de Troupes pour marcher contre Diegue Centeno. Le difcours qu'il leur fit.

NOnobftant toutes les précautions que put prendre Diegue Centeno, & les gardes qu'il mit fur les paffages, on ne put empêcher, fur tout après le voyage de Lope de Mendoze à Arequipa, que par le moyen des Indiens & des Efpagnols même, le bruit de ce qui s'étoit paffé dans la Province des Charcas, ne fe répandit en divers endroits, & qu'on ne fçût même le nombre des Troupes, des arquebufes & des chevaux qu'avoit Centeno, & prefque toutes les autres particularitez qu'on auroit pû fouhaiter de fçavoir. Le Capitaine Alfonfe de Toro en fut donc informé : quand il apprit la chofe, il étoit hors de Cufco, avec environ cent hommes, & même il en étoit éloigné de cent lieuës pour garder un paffage, parce qu'il croyoit fur quelques lettres qu'il avoit reçu de Gonzale Pizarre, que le Viceroi étoit mon-

té

té ſur la montagne, avoit pris ſa route de ce côté-là. Sur les premieres nouvelles qu'il apprit de ce qui s'étoit paſſé à Plata, il retourna promptement à Cuſco, où il commença à lever des Troupes; & ayant fait aſſembler les Habitans & les Magiſtrats de la Ville, il leur dit ce qu'il avoit appris des Charcas, & comment le Capitaine Diegue Centeno s'y étoit ſoulevé: ajoutant que comme il y avoit à Cuſco des hommes & des chevaux ſuffiſamment pour marcher contre lui, il étoit reſolu de le faire, parce que la choſe lui paroiſſoit juſte. Là-deſſus il leur repréſenta les raiſons qu'il avoit, & ſur quoi il ſe fondoit principalement, leur diſant: „ Que Diegue Centeno s'étoit ſoulevé ſans aucune cauſe legitime " de ſa propre autorité, & pour ſes interêts particuliers, ſous prétexte du ſervice de Sa Majeſté. Que Gonzale Pizarre étoit Gouverneur de ce Royaume, & devoit être tenu & conſideré par eux comme tel, qui les maintenoit en paix & en repos, en attendant que Sa Majeſté envoyât là-deſſus ſes ordres, à quoi on étoit réſolu d'obéir; qu'ainſi le ſoulevement de Centeno étant criminel, & ſon entrepriſe injuſte, on étoit très-bien fondé à lui réſiſter, & à

„ le châtier comme il le meritoit. Qu'il
„ les prioit de se souvenir comment Gon-
„ zale Pizarre s'étoit engagé pour l'inte-
„ rêt du bien public, à demander la re-
„ vocation des Ordonnances: qu'il avoit
„ exposé en cela ses biens & sa personne
„ pour leurs interêts communs, puisque
„ c'étoit une verité connuë & indubita-
„ ble, que si les Reglemens étoient mis
„ en exécution, ils seroient tous entiere-
„ ment dépouillez de leurs biens. Mais
„ qu'outre leur bien & leur avantage que
„ Pizarre avoit procuré en cela, dont ils
„ devoient lui sçavoir gré, & lui en te-
„ nir compte, il étoit clair qu'il n'avoit
„ rien fait contre les ordres de Sa Ma-
„ jesté, & ne s'étoit en aucune maniere
„ déclaré contr'elle, puisqu'allant pour
„ faire des remontrances, & présenter
„ Requête sur le sujet des Reglemens,
„ il avoit trouvé en arrivant à los Reyes,
„ que les Auditeurs avoient déja fait
„ prendre le Viceroi, & l'avoient en-
„ voyé hors du Royaume, dont Gonzale
„ Pizarre avoit été déclaré Gouverneur.
„ Qu'au reste s'il avoit marché contre le
„ Viceroi, il ne l'avoit fait qu'à la re-
„ quisition, & par les ordres même de
„ l'Audience Royale, & que pour preuve
„ de cela, le Licentié Cepeda, Audi-

teur de Sa Majesté, & même Doyen de "
l'Audience, l'avoit accompagné dans "
cette derniere expedition. Il ajoutoit "
encore qu'il n'y avoit personne qui fût "
Juge compétent pour décider, si les "
Auditeurs avoient pû donner le Gou- "
vernement ou non, & que c'étoit-là "
une chose sur laquelle il falloit neces- "
sairement attendre la résolution & les "
ordres de Sa Majesté; d'autant plûtôt "
que jusques là on n'avoit rien vû qui "
fût contraire au droit & aux prétentions "
de Gonzale Pizarre.,, Après ce discours & plusieurs autres choses de même nature qu'il leur dit, & qui seroient trop longues à rapporter, tous lui offrirent leurs biens & leurs personnes, disant, qu'ils reconnoissoient la justice de ce qu'il leur avoit représenté. A la verité ils le faisoient plus par crainte que de bonne & franche volonté, parce qu'ils redoutoient extrêmement Alfonse de Toro qui avoit brusquement fait pendre quelques personnes, & s'étoit rendu redoutable a tout le monde, étant connu de tous pour un homme rude & sévere, ou pour mieux dire, brutal & emporté; ce qui faisoit que personne n'osoit s'opposer à ses volontez, ni le contredire en rien. Là-dessus donc on dressa un Acte, par lequel après

fit tous ses préparatifs sans qu'il lui en coûtât que fort peu : en effet, il parut par ses comptes, qu'il n'avoit dépensé qu'un peu plus de vingt mille écus dans cette affaire. Il prit tous les chevaux qui se trouverent alors dans la Ville, & obligea tous les Habitans qui étoient en état de porter les armes, de marcher en personne à cette expedition. De cette maniere il assembla jusqu'à trois cens hommes passablement bien armez & équipez, avec lesquels il sortit de Cusco, & s'avança jusqu'à six lieuës de la Ville, pour occuper un poste nommé Urcos, où il demeura trois semaines. Cependant les passages étoient si bien bouchés, qu'il ne pouvoit sçavoir aucunes nouvelles de ce que faisoient ses ennemis, parce que tous les Indiens favorisoient Diegue Centeno, & faisoient bonne garde sur les chemins. Ainsi Alfonse de Toro étoit obligé d'être toujours sur ses gardes, craignant qu'on ne le surprît ; aussi se précautionnoit-il beaucoup, & se tenoit non seulement toujours prêt à tous évenemens, mais de plus il châtioit fort rigoureusement tous ceux qui osoient dire le moindre mot contre ses desseins & son entreprise ; de sorte que par crainte tous paroissoient fort bien disposez pour le

CHAPITRE XXI.

Alfonſe de Toro ſort de Cuſco avec ſes Troupes pour marcher contre Diegue Centeno. Celui-cy ſe retire plus avant dans le Pays, & Alfonſe de Toro le ſuit juſqu'à la Ville de Plata ; de là il retourne à Cuſco, laiſſant Alfonſe de Mendoze à Plata avec quelques Soldats.

APrès cela ſous le prétexte qu'on viant de dire, Alfonſe de Toro commença à faire des Soldats dont il ſe déclara lui-même Capitaine General & Commandant en chef, nommant, comme il jugea à propos, les Capitaines & les Officiers. Il agit en tout cela avec beaucoup de rigueur, & fit faire les choſes plûtôt par force & par violence, que par la raiſon, la douceur & les bons traitemens ou l'argent. Il juroit & proteſtoit publiquement de faire pendre tous ceux qui refuſeroient de conſentir & de contribuer à ſon entrepriſe : il fit même conduire quelques perſonnes juſqu'au pied de la potence, ne leur accordant la vie qu'à force de ſupplications. Il maltraitoit les autres de paroles, & leur diſoit des choſes injurieuſes & outrageantes. Par ces manieres pleines de violence, il

une bonne quantité de ces grands moutons chargez de vivres & de provisions, & emmenant aussi les principaux Caciques de la Province. De cette maniere ils se retirerent au travers d'un Pays désert de plus de quarante lieuës d'étenduë, jusqu'à ce qu'ils arrivassent dans un lieu qu'on appelle Casabindo, qui est l'endroit par où Diegue de Roias entra dans la Riviere de la Plata. Alfonse de Toro les suivit jusqu'à la Ville de Plata, qui est à cent quatre-vingt lieuës de Cusco, il entra dens la place, & la trouvant abandonnée & dépourvuë de toutes les choses necessaires pour y pouvoir subsister, & n'ayant pas d'ailleurs les vivres dont il auroit eu besoin; outre cela le Pays étant comme abandonné par l'absence des Caciques, il résolut de ne poursuivre pas davantage les ennemis. Il prit donc les devans avec cinquante hommes pour retourner à Cusco, laissant le reste de ses Troupes derriere, avec ordre de le suivre sans se presser. Pour plus grande sûreté il laissa à l'arriere-garde un de ses Capitaines nommé Alfonse de Mendoze, avec trente hommes des mieux montez, afin que si par hazard il apprenoit que Diegue Centeno retournât, il pût rassembler toutes les Troupes, & se

retirer

retirer en ordre jusqu'à ce qu'ils eussent joint leur General.

CHAPITRE XXII.

Diegue Centeno retourne contre Alfonse de Toro, lui prend plusieurs de ses gens, puis rassemble toutes ses Troupes dans la Ville de Plata.

LE départ d'Alfonse de Toro pour retourner à Cusco ne put être si secret que Diegue Centeno n'en fût incontinent averti par le moyen des Indiens. Il fut surpris d'un si prompt changement; & considerant qu'Alfonse de Toro se retiroit fort à la hâte, sans faire marcher tous ses gens en ordre, il soupçonna que cela pouvoit venir de quelque défiance qu'il avoit d'eux, & qu'apparemment il les avoit trouvé mal disposez & de mauvaise volonté; ces conjonctures firent donc prendre à Centeno la resolution de retourner & de les poursuivre à son tour, dans l'esperance d'en tirer avantage, parce que plusieurs sans doute se rendroient à lui sans peine. Il fit incontinent prendre les devans au Capitaine Lope de Mendoze avec cinquante hommes armez à la legere : ce Capitaine arriva dans peu de

tems au Collao, & bien qu'Alfonſe de Toro & la plûpart de ſes gens fuſſent déja paſſez outre, il attrapa néanmoins environ cinquante des derniers, à qui il prit quelques chevaux & leurs armes. Néanmoins il les leur rendit après cela,& leur donna même à chacun quelque argent, moyennant quoi ils lui promirent, & lui jurerent de le ſervir dans l'occaſion. Il en fit pourtant pendre quelques-uns des plus ſuſpects, pour être fort amis d'Alfonſe de Toro. Après cela il retourna promptement avec ſes gens à la Ville de Plata, pour y attaquer Alfonſe de Mendoze: mais celui-ci ayant appris ce qui s'étoit paſſé, en étoit déja parti à grande hâte,& avoit pris une autre route que celle par où on venoit à lui, afin d'éviter la rencontre des ennemis. Peu de tems après Diegue Centeno arriva auſſi à Plata avec le reſte de ſes troupes: ils ſe joignirent donc tous enſemble,& s'occuperent ſoigneuſement à faire tous les préparatifs qui leur étoient neceſſaires pour ſoutenir la guerre, & particulierement ils faiſoient travailler avec ſoin à faire des arquebuſes. Alfonſe de Toro ſe retira cependant à Cuſco, craignant extrêmement qu'on ne le pourſuivît: parce que ſi on l'avoit fait, on auroit pû

fort aisément se rendre maître de la Ville. Mais Diegue Centeno jugea plus à propos alors de demeurer en la Ville de Plata, où il grossissoit tous les jours ses Troupes, & faisoit provision d'argent, ce qu'il pouvoit facilement faire, à cause de la quantité qu'il y en a dans cette Province. Voyons maintenant ce qui se passoit cependant à los Reyes.

CHAPITRE XXIII.

Il y a quelques mouvemens & quelques troubles dans la Ville de los Reyes: Lorenço d'Aldana les appaise, & y met ordre par sa prudence.

TOut ce qui s'étoit passé dans la Province des Charcas fut bien-tôt sçû à los Reyes, & comme il y avoit dans ce dernier lieu plusieurs Soldats du nombre de ceux qui étoient affectionnez au Viceroy, ils parloient presque tout ouvertement d'aller se joindre à Diegue Centeno. D'ailleurs quand on consideroit le peu de soin que Lorenço d'Aldana prenoit de les châtier, cela faisoit soupçonner qu'il en fût lui-même le Chef. On avoit aussi les mêmes soupçons contre Antoine de Ribera qu'on sçavoit fort

bien être affectionné au service de Sa Majesté, comme il le fit paroître dans la suite, bien qu'il fût beau-frere de Pizarre, & qu'il fît semblant, comme plusieurs autres, de suivre son parti. Ces soupçons causoient beaucoup de crainte & d'inquiétude aux amis de Pizarre. D'un autre côté ceux qui étoient bien intentionnez pour le service de Sa Majesté, ne jugeoient pas à propos de rien entreprendre, parce qu'ils étoient persuadez que les choses se feroient beaucoup mieux & avec plus d'ordre par le moyen de Lorenço d'Aldana qu'ils voyoient assez clairement qui les favorisoit. On connoissoit sa capacité, & on ne doutoit pas non plus de ses bonnes intentions : ainsi on esperoit que par sa conduite les affaires prendroient un bon tour, & qu'il réussiroit fort bien en tout ce qu'il entreprendroit. Cependant il étoit toujours fort reservé, continuant à bien traiter tout le monde : de maniere que personne ne pouvoit avoit aucune certitude de sa resolution & de ses desseins. On apprit alors à los Reyes comment le Viceroy avec le peu de gens qui le purent suivre, s'étoit retiré jusqu'à la Province de Popayan, & comment par le chemin il avoit fait mourir quelques Capitaines

& quelques personnes considerables de son armée, comme Rodrigue d'Ocampo, Jerôme de la Cerna, Gaspard Gil, Olivera & Gomez Estacio; les uns parce qu'ils vouloient s'enfuir & l'abandonner; les autres parce qu'ils entretenoient commerce par lettres avec Gonzale Pizarre, & cherchoient l'occasion de pouvoir tuer le Viceroy. Il fit examiner les faits; & croyant avoir des preuves suffisantes de la verité, il crut aussi être bien fondé & même obligé par de bonnes raisons à leur faire souffrir cette peine. Quand ces nouvelles furent sçûës à los Reyes, elles y produisirent des effets differens, selon la differente disposition des esprits. A l'égard de ceux qui étoient bien intentionnez pour le service de Sa Majesté, elles les rendirent un peu plus reservez & plus retenus: mais à l'égard des amis de Gonzale Pizarre, & des partisans de sa tyrannie, les bons succez qu'il avoit eu contre le Viceroy, les rendirent si fiers & si orgueilleux, qu'ils crurent être en état de s'ouvrir franchement avec Lorenço d'Aldana, & de lui déclarer tout ouvertement leurs sentimens. Ils allerent donc le trouver, & lui dirent, qu'il y avoit dans la Ville des gens suspects & inquiets, qui cherchoient occasion de

remuer, & qu'il étoit à propos de les chasser & de les punir de quelques discours scandaleux qu'ils avoient tenus. Ils s'offrirent de fournir toutes les preuves qu'on pourroit souhaiter de ce qu'ils avançoient, & le supplierent de faire là-dessus de son côté toutes les diligences necessaires. Il leur répondit que rien de ce qu'ils lui disoient n'étoit venu à sa connoissance; qu'autrement il n'auroit pas manqué d'en faire un juste châtiment, & que s'il sçavoit qui étoient ceux dont ils vouloient parler, il feroit là-dessus ce qui seroit convenable. Cependant ces partisans de Pizarre s'enhardissant de plus en plus, firent prendre quinze personnes de ceux qu'ils soupçonnoient; Diegue Lopez de Zunica fut du nombre. Après qu'ils furent prisonniers, on vouloit leur faire donner la question, & les faire condamner à mort par le Prevôt Pierre Martin; & ils couroient effectivement tous grand risque de perdre la vie, si Lorenço d'Aldana n'étoit accouru promptement pour les tirer des mains de leurs ennemis. Il les fit mener à son logis sous prétexte qu'ils y seroient mieux gardez: Après cela il leur fournit tout ce qui leur étoit necessaire, & par un accord fait avec eux, il leur fit donner un vaisseau sur

lequel ils s'embarquerent, & se sauverent ainsi du péril qui les menaçoit. Cela chagrina fort les amis de Pizarre, non seulement de voir les prisonniers sauvez, mais sur-tout parce que Lorenço d'Aldana ne voulut pas permettre qu'on fît là-dessus ni enquête ni information; ce qui leur faisoit soupçonner qu'il s'étoit découvert, & déclaré à ceux qui s'étoient ainsi sauvez par son moyen, & qu'il avoit fait quelque accord & quelque traité secret avec eux. On ne manquoit pas d'écrire tout cela à Gonzale Pizarre, & de lui donner soigneusement avis de tout ce qui se passoit, afin qu'il y donnât ordre: mais il ne voulut rien innover, ni rien entreprendre là-dessus contre Lorenço d'Aldana, craignant, comme on l'a dit, qu'étant éloigné comme il étoit, les choses ne lui réussissent pas bien.

CHAPITRE XXIV.

Gonzale Pizarre envoye le Capitaine Carvajal, son Mestre de Camp General, contre Diegue Centeno.

GOnzale Pizarre ayant appris ce qu'avoit fait Diegue Centeno, & tout ce qui s'étoit passé dans la Province

de Charcas, il crut qu'il ne falloit pas differer d'y apporter quelque remede, ni laisser le tems aux ennemis de se fortifier, & d'attirer un plus grand nombre de gens à leur parti. Il lui sembloit qu'il ne lui manquoit plus que de défaire Centeno pour être absolument & tranquillement maître de tout le païs. Il consulta donc là dessus avec les principaux de son armée, sur les moyens qu'il falloit employer pour venir heureusement à bout de ses desseins à cet égard. Après plusieurs déliberations, comme l'affaire leur paroissoit de consequence, & que Gonzale Pizarre ne pouvoit pas entreprendre cette expedition en personne, parce que tout n'étoit pas fait avec le Viceroy, & que pourtant il n'y avoit point de tems à perdre, on conclut enfin que le Capitaine Carvajal seroit chargé de cette entreprise. On dépêcha donc promptement au nom & de la part de Gonzale Pizarre les ordres & les commissions qu'on jugea necessaires. Ce qu'il y avoit de plus considerable étoit la levée de l'argent & des troupes; & ce fut aussi ce qui fit accepter cet emploi à Carvajal, parce qu'il crut en pouvoir aisément tirer du profit. Il partit donc de Quito accompagné seulement de vingt personnes, en qui il

se fioit fort, & qui étoient de ses amis particuliers. Veritablement il y eut d'autres motifs que ceux qu'on alleguoit publiquement qui firent prendre la resolution de charger Carvajal de cette entreprise : c'est que les principaux de l'armée de Gonzale Pizarre insisterent fort là-dessus ; les uns pour avoir plus de part au Gouvernement par son absence, les autres par la crainte qu'ils avoient de son humeur cruelle & farouche & de ses emportemens brutaux, qui lui faisoient tuer le plus legerement du monde ceux contre qui il avoit le moindre soupçon : cependant les uns & les autres déguisoient leurs veritables sentimens, & les couvroient de prétextes specieux, en disant que l'importance de l'affaire demandoit la capacité & l'experience d'une personne telle qu'étoit le Mestre de Camp. Il partit donc de Quito, & se rendit à Saint Michel, où les Principaux du lieu allerent au-devant de lui pour le recevoir, & le conduire au logis qu'on lui avoit préparé. Quand il y fut arrivé, il fit mettre pied à terre à six des plus considerables de la Ville, & les fit entrer avec lui dans la maison, sous prétexte d'avoir à leur communiquer quelque chose de la part du Gou-

verneur : puis quand ils furent entrez, & qu'on eût fait fermer les portes, & posé des gardes, il leur dit. *Que Gonzale Pizarre se plaignoit extrêmement d'eux, de ce qu'ils lui avoient toujours été contraires dans tout ce qui s'étoit passé ; mais principalement de ce qu'ils avoient reçu & favorisé le Viceroy, & lui avoient fourni avec empressement tout ce qui étoit necessaire pour son armée. Que cela lui avoit d'abord fait prendre la resolution de mettre la Ville à feu & à sang, sans épargner personne : mais qu'après ayant fait reflexion que ceux qui avoient fait le mal, étoient les Magistrats & les Principaux du lieu, que le Peuple avoit été obligé de suivre par force ou par crainte, il avoit resolu de châtier ceux qu'il regardoit comme les coupables, sans faire de mal aux autres. Ajoutant encore qu'il y en avoit même quelques-uns des plus considerables avec qui il avoit jugé à propos de dissimuler pour des raisons qu'il en avoit : mais que pour faire un exemple qui servît d'avertissement à tout le Royaume, il avoit choisi les six prisonniers comme les principaux de cette Ville, pour les punir comme ils l'avoient merité.* Il leur fit donc dire de se confesser, parce que leur derniere heure étoit venuë, & qu'il alloit les faire mourir sur le champ. Ils avoient beau

alleguer des raiſons pour ſe diſculper, tout étoit inutile : il en fit donc étrangler un dont il ſe plaignoit particulierement, parce qu'il avoit beaucoup contribué à la gravûre du Sceau Royal, dont le Vice-roy ſe ſervoit dans toutes ſes dépêches, & que c'étoit lui qui avoit montré comment il le falloit faire, étant fort verſé dans cet Art. Cependant le bruit de ce qui ſe paſſoit ſe répandit dans la Ville ; de ſorte que les femmes des priſonniers en étant averties, prierent les Prêtres & les Moines du lieu de les vouloir accompagner juſqu'à la maiſon où leurs maris étoient en ſi grand péril. Ils s'y rendirent donc tous enſemble, & y entrerent par une fauſſe porte que les gens de Carvajal n'avoient point vû, & où par conſequent ils n'avoient point mis de gardes. Ils entrerent donc tous juſques dans la chambre du Meſtre de Camp, & les femmes des priſonniers ſe jetterent à ſes pieds avec beaucoup de larmes & de ſupplications. Enfin il ſe laiſſa flechir, & leur accorda la vie de leurs maris, en ſe reſervant néanmoins de les punir de telle autre maniere qu'il le jugeroit à propos. Il le fit auſſi, car il les bannit de la Province, & les condamna à perdre tous leurs Indiens, & outre cela à payer de

grosses amendes pour les frais de la guerre. Après avoir fait executer tout ce qu'il avoit ordonné, il passa outre, & se rendit à Truxillo, rassemblant sur la route par-tout où il passoit, tout l'argent & tous les Soldats qu'il pouvoit trouver. Il avoit resolu de faire mourir un Habitant de Truxillo nommé Melchior Verdugo, parce qu'il avoit toujours été dans le parti du Viceroy. Verdugo en ayant été averti, s'étoit retiré dans la Province de Caxalmaca, où étoient ses Indiens; le Mestre de Camp étant pressé ne voulut pas s'arrêter à le poursuivre : mais après avoir tiré quelque argent sous prétexte de prêt, il passa outre, & se rendit à los Reyes, assemblant toujours le plus de gens qu'il pouvoit, sans donner d'argent à aucun, mais seulement des chevaux & des armes qu'il prenoit par-tout où il en pouvoit trouver. Il gardoit tout l'argent pour lui, pillant les Caisses Royales, les tombeaux & les dépôts publics. Quand il fut arrivé à los Reyes, il y acheva ses préparatifs, & se trouva en état d'en partir avec deux cens hommes bien équipez, & beaucoup d'argent qu'il avoit tiré de par-tout : il prit la route de Cusco par la Montagne, & se rendit à Guamanga, d'où il tira tout ce qu'il

put, comme il avoit fait dans les autres lieux. Sept ou huit jours après qu'il fut parti de los Reyes, on découvrit dans cette Ville quelques complots, sur quoi quinze des plus considerables du lieu furent mis prisonniers, du nombre desquels étoient Jean Velasquez, Vela Nugnez, neveu du Viceroy, un autre Gentilhomme de la maison, nommé François Giron, & François Rodriguez qui étoit de Villalpando. On leur fit souffrir de cruelles tortures par la violence desquelles on apprit d'eux, qu'ils avoient concerté avec Pierre Manxarres, Habitant des Charcas, de tuer Lorenço d'Aldana, le Prevôt Pierre Martin & les autres amis & partisans de Gonzale Pizarre, puis de faire déclarer la Ville en faveur de Sa Majesté, ne doutant presque point que la plûpart de ceux qui suivoient comme par force le Capitaine Carvajal, ne se rangeassent incontinent de leur parti, après quoi ils iroient tous ensemble trouver le Capitaine Diegue Centeno. On fit d'abord étrangler Giron & un autre : on accorda la vie par l'intercession & les sollicitations de plusieurs personnes à Jean Velasquez; mais on lui fit couper la main droite, & on fit souffrir à tous les autres de si cruelles

tortures qu'ils en demeurerent eſtropiez pour toute leur vie. Manxarres ſe ſauva par la fuite, & fut plus d'un an errant & caché ſur les montagnes : mais enfin il tomba entre les mains des Capitaines de Gonzale Pizarre, qui le firent pendre ; cependant Pierre Martin ſoupçonnant que quelques-uns de ceux qui ſuivoient le Capitaine Carvajal, étoient de ce complot, il fit donner la queſtion à un des priſonniers nommé François de Guſman pour en découvrir la verité. Guſman ne confeſſant rien, Pierre Martin l'interrogea particulierement ſur le ſujet d'un Soldat qui ſuivoit Carvajal, nommé Perucho d'Aguirre qui étoit de Talavera, & de quelques autres de ſes amis, lui demandant s'ils ſçavoient le complot : Guſman pour ſe délivrer des tourmens, dit qu'oüi. Après cette confeſſion Pierre Martin le condamna par une Sentence dans les formes, à ſe faire Moine dans le Monaſtere de la Merci : ce qui fut executé, ſi bien qu'on lui fit prendre l'habit; puis il demanda au Greffier de lui donner par écrit comment par la confeſſion de Guſman il paroiſſoit que Perucho d'Aguirre & les autres qu'il lui nomma, étoient du complot. Le Greffier croyant de bonne foi qu'on lui faiſoit cette de-

mande pour des raisons qu'on lui allegua, sans aucun dessein de nuire à personne, il fit ce qu'on lui demandoit. Pierre Martin n'eut pas plutôt cet écrit entre les mains, qu'il l'envoya par le moyen des Indiens à Carvajal qui arrivoit alors à Guamanga. Carvajal là-dessus sans autre examen & sans autre preuve fit pendre Perrucho d'Aguirre & cinq autres avec lui à un même arbre. Peu de tems après le Greffier ayant reconnu la faute qu'il avoit faite de donner le témoignage qu'on lui avoit demandé, envoya promptement au Mestre de Camp une copie de la confession de Gusman, avec la revocation qu'il en avoit faite, assurant qu'il n'avoit chargé Aguirre & les autres que pour se délivrer des tortures qu'on lui faisoit souffrir; mais cela fut inutile & arriva trop tard, parce que l'execution étoit déja faite. Ceux qu'on fit ainsi mourir protesterent toujours de leur innocence, & les Confesseurs qui les accompagnoient au supplice, le dirent au Mestre de Camp: mais cela ne servit de rien.



CHAPITRE XXV.

Carvajal ayant appris la fuite de Diegue Centeno, retourne à los Reyes.

PEndant que ces executions se faisoient à Guamanga, le Capitaine Carvajal apprit ce que nous avons dit ci-devant, que Diegue Centeno n'osant attendre Alfonse de Toro, s'étoit retiré par un païs desert jusqu'à la Province de Casabindo. Le Mestre de Camp voyant donc que les affaires de son parti alloient si bien, crut que sa presence n'étoit pas necessaire en ce païs-là, & prit la resolution de retourner à los Reyes. Il est vrai qu'il y eut aussi une autre raison qui contribua à lui faire prendre ce parti, c'est qu'il y avoit eu autrefois quelque démêlé entre Alfonse de Toro & lui, dès le tems que Gonzale Pizarre partit de Cusco avec ses troupes, parce qu'alors Toro avoit la Charge de Mestre de Camp General, & que s'étant trouvé un peu indisposé sur le chemin, on avoit donné cet emploi à Carvajal, qui l'avoit toujours conservé depuis : il craignoit donc que Toro retournant victorieux, & plus fort que lui en nombre de Soldats, ne renouvellât

renouvellât leur ancien démêlé, & ne cherchât à se venger; ce qui le détermina entierement au retour. Outre cela encore quelques Habitans de los Reyes lui avoient écrit, & lui avoient marqué la froideur de Lorenço d'Aldana pour les interêts de Gonzale Pizarre, & la necessité qu'il y avoit qu'il vînt, s'il lui étoit possible, y donner quelque ordre : il retourna donc effectivement : mais peu de jours après qu'il fut arrivé, il apprit le retour de Diegue Centeno contre Alfonse de Toro. Sur cette nouvelle il assembla ses Troupes, & se prépara à partir une seconde fois pour marcher contre lui, faisant benir ses étendarts, & n'oubliant pourtant pas à faire de nouvelles exactions sur les Habitans de los Reyes. Il nommoit son armée, *l'heureuse armée de la liberté contre le Tyran Diegue Centeno.* Il envoya des Messagers à Cusco par la montagne, & lui prit cependant le chemin de la plaine droit à Arequipa, d'où il tira beaucoup d'argent. Il reçut en ce lieu des lettres de Cusco, tant de la part des Magistrats que de celle d'Alfonse de Toro, par lesquelles « ils le prioient tous avec beaucoup d'instance de se rendre « dans cette Ville; puisqu'il sembloit à « propos qu'étant la Capitale du Royau- «

» me, l'armée qui devoit marcher con-
» tre les rebelles en sortit plutôt que d'un
» autre endroit. Ils lui promettoient de
» plus de lui fournir des secours consi-
» derables d'hommes, de chevaux &
» d'armes, & que les Principaux de la
» Ville l'accompagneroient dans son ex-
» pedition : ils ajoutoient enfin qu'il étoit
» lui-même un des Habitans de cette
» Ville; & qu'ainsi il étoit juste qu'il lui
» fît cet honneur. Par ces raisons & quelques autres semblables ils lui persuaderent d'aller à Cusco; il avoit pourtant toujours quelque défiance & quelque crainte du Capitaine Alfonse de Toro, parce qu'on lui rapportoit quelques discours qu'il avoit tenus contre lui en son absence; mais enfin il se détermina à y aller. Quand Alfonse de Toro fut averti de sa venuë, il fit tous les préparatifs qu'il jugea necessaires pour l'entreprise de Carvajal : cependant il faisoit toujours paroître quelque chagrin, de ce qu'ayant commencé cette guerre, y ayant soutenu de grandes fatigues, & remporté quelques avantages, Gonzale Pizarre eût néanmoins envoyé un autre Commandant à qui il fut obligé d'obéïr, & qu'encore ce Commandant fût Carvajal avec qui on n'ignoroit pas qu'il avoit

eu des démêlez. Il dissimuloit pourtant autant qu'il lui étoit possible, & cachoit son ressentiment, disant, qu'il ne souhaitoit autre chose, sinon que tout allât bien, & que les affaires réussissent heureusement, qui que ce pût être qui en eût la conduite. Avec tout cela malgré toute sa politique & toutes ses précautions, il lui échappoit quelquefois des paroles qui marquoient assez ce qu'il avoit dans le cœur. Les Habitans de Cusco qui n'ignoroient pas cela, esperoient que la venue de Carvajal apporteroit quelque changement dont ils pourroient tirer avantage. Les choses en étoient là quand on apprit que Carvajal entroit le lendemain dans la Ville avec deux cens hommes, tant Cavaliers qu'Arquebusiers. Alfonse de Toro prit grand soin de faire prendre les armes à tous ceux qui étoient en état de les porter; si bien que toutes ces précautions & le soin qu'il prenoit que tous gardassent bien leurs rangs, & fussent en bon ordre, joint au chagrin qu'il témoignoit quand ils ne le faisoient pas, firent croire qu'il avoit quelque mauvaise intention, bien qu'il n'en eût rien dit à personne. Aussi il se posta comme dans une espece d'embuscade sur le chemin par où Carvajal devoit passer

CHAPITRE XXVI.

Ce qu'eurent à souffrir Gonzale Pizarre & ses gens dans la poursuite du Viceroy, qui se retire dans la Province de Benalcazar : Gonzale Pizarre demeure cependant à Quito pour l'observer.

NOus avons dit dans les Chapitres précedens, comment Gonzale Pizarre avoit poursuivi le Viceroy depuis la Ville de Saint Michel jusqu'à celle de Quito, c'est-à-dire, 150 lieuës de chemin. Cette poursuite se faisoit avec beaucoup d'ardeur & de précipitation : il ne se passoit presque point de jour que les Coureurs des deux partis ne se vissent & ne se parlassent. Pendant tout le long du chemin ni les uns ni les autres ne dessellerent point leurs chevaux : cependant les gens du Viceroy étoient plus alertes ; car s'ils se reposoient quelques momens pendant la nuit, c'étoit toujours sans quitter leurs vêtemens, & tenans leurs chevaux par le licou, sans s'amuser à planter des piquets, ni faire les autres choses accoutumées pour accommoder les chevaux pendant la nuit. Il est vrai que

de gens que Carvajal, on croyoit que celui-ci ne réussiroit pas dans son entreprise, d'autant plutôt que la plûpart de ceux qui le suivoient, le faisoient par force & non de leur bon gré, parce qu'il ne leur donnoit aucune paye, & les traitoit fort mal & fort rigoureusement. Aussi ce Carvajal étoit un homme fort brutal & fort emporté, ennemi des honnêtes gens, mauvais Chrétien, blasfémateur, cruel, si bien qu'on croyoit que ses propres gens le massacreroient infailliblement, pour se délivrer de la tyrannie d'un si méchant homme. Outre cela la plûpart voyoient bien que le droit & la justice étoient du côté de Centeno, qui d'ailleurs étoit un homme d'honneur & de vertu, & qui de plus avoit de quoi donner à ceux qui le servoient, parce qu'il étoit fort riche. Laissons pour un peu de tems Carvajal & son expedition, & voyons cependant ce qui se passoit alors à Quito, & ce qui arriva au Viceroy Blasco Nugnez Vela.



tion : il emménoit avec lui huit ou dix chevaux des meilleurs qu'il avoit pû trouver dans le Païs, que quelques Indiens lui menoient en main : & quand il y en avoit quelqu'un que la lassitude empêchoit de pouvoir suivre, il leur faisoit couper les jarrets, afin que les ennemis ne pussent s'en servir ou en profiter. Sur cette route Gonzale Pizarre fut fortifié par le Capitaine Bachiacao, qui venoit de Terre-Ferme avec trois cens cinquante hommes & vingt vaisseaux, avec une grande quantité d'artillerie : il s'étoit approché de la côte assez près de Quito ; il débarqua & se trouva sur la route au devant de Pizarre. Quand ils furent arrivez à Quito, l'armée se trouva composée de plus de huit cens hommes, parmi lesquels on voyoit les Principaux du Païs, tant Bourgeois & Habitans que Soldats. Pizarre étoit là dans un repos & une tranquillité où à peine aucun Tyran, ni aucun Usurpateur ayent jamais pû se trouver. En effet cette Province est abondante en vivres, & on y avoit découvert de riches mines d'or. Gonzale Pizarre s'étoit aussi approprié tous les Indiens qui appartenoient aux Principaux du Païs, parce que les uns avoient suivi le Viceroy, & étoient encore actuellement

avec lui, & que les autres l'avoient au moins suivi, & favorisé dans le tems qu'il étoit à Quito. Par ce moyen Pizarre amassoit beaucoup d'argent, puisque des seuls Indiens du Trésorier Rodrigue Nugnez de Bonilla, il tira en huit mois de tems, près de huit cens marcs d'or, y ayant pourtant d'autres repartitions d'Indiens meilleures que celle-là, & Pizarre en ayant plus de vingt autres aussi bonnes. Dans ce lieu il se saisit aussi de tous les revenus & de tous les deniers appartenans à Sa Majesté; il pilla même les tombeaux. Pendant le tems qu'il étoit à Quito, il apprit que le Viceroi étoit à quarante lieuës de là en la Ville de Pasto, par où on entre dans le Gouvernement de Benalcazar : il résolut de l'y aller chercher. Il faut remarquer que ce fut presque tout d'une suite, & sans prendre que fort peu de repos qu'il poursuivit le Viceroi jusques-là; car il demeura d'abord fort peu de tems à Quito; si bien que par delà cette Ville, il y eut quelque rencontre entre les gens des deux partis, dans un lieu qu'on appelle Rio Caliente. Le Viceroi ayant appris à Pasto la venue de Gonzale Pizarre, en sortit promptement, & se retira plus loin jusqu'à la Ville de Popayan; il

ſut pourſuivi par ſon ennemi juſqu'à vingt lieuës par-delà Paſto : mais comme après cela il auroit fallu paſſer par un pays déſert & deſtitué de vivres, Pizarre prit la réſolution de retourner à Quito, & y retourna en effet. On peut bien dire, qu'on n'a gueres vû une pourſuite ſi longue & ſi opiniâtre, puiſqu'on la peut compter dès la Ville de Plata, d'où Gonzale Pizarre partit d'abord juſques par-delà celle de Paſto ; c'eſt-à-dire plus de ſept cens grandes lieuës, qui en valent plus de mille des lieuës communes de Caſtille. Etant de retour à Quito, il étoit ſi fier & ſi orgueilleux de tant d'avantages & d'heureux ſuccès qu'il avoit eu, qu'il lui échapoit ſouvent de parler de Sa Majeſté d'une maniere peu reſpectueuſe ; diſant que le Roi ſeroit obligé de gré ou de force de lui accorder le Gouvernement du Perou, alléguant des raiſons qui l'y obligeroient neceſſairement, & témoignant aſſez ouvertement que s'il ne le faiſoit pas, il ne trouveroit point en lui d'obéïſſance. Il eſt vrai que quelquefois il déguiſoit, & ſembloit faire profeſſion d'être toujours prêt à ſe ſoumettre aux ordres de Sa Majeſté ; mais tous ſes Officiers étoient fort perſuadez du contraire, & publioient aſſez fran-

chement ſes folles & injuſtes prétentions. Il demeura ainſi pendant quelque tems à Quito, faiſant tous les jours des feſtins & de grandes réjouiſſances, & s'abandonnant lui & les ſiens à toutes ſortes de licences, & particulierement à la débauche des femmes. On aſſure qu'il fit tuer un Bourgeois de Quito, dont il entretenoit la femme, & qu'il donna pour cela une bonne ſomme d'argent à un Soldat Hongrois, nommé Vincent Pablo, que les Seigneurs du Conſeil des Indes firent depuis pendre à Valladolid l'an mil cinq cens cinquante & un. Pizarre ſe voyant donc avec de bonnes Troupes qui témoignoient beaucoup d'affection & d'empreſſement pour ſon ſervice, les uns de bonne volonté, & les autres par force & par crainte, il lui ſembloit que perſonne ne pouvoit s'oppoſer à ſes deſſeins, ni l'empêcher de jouir tranquillement de ſa grandeur. A l'égard de Sa Majeſté, il ne doutoit pas qu'elle ne fût obligée de garder des meſures & des ménagemens, & d'envoyer des gens pour faire quelque accord & quelque traité avec lui. Ce fut dans le tems qu'il ſe flattoit de ces or ueilleuſes penſées, qu'arriva le ſoulev ment de Diegue Centeno, contre qui il envoya, comme on l'a dit, le Capitaine Carvajal.

CHAPITRE XXVII.

Gonzale Pizarre envoye Pierre Alfonse de Hinoiosa avec sa flote à Terre-Ferme.

GOnzale Pizarre demeura long-tems à Quito de la maniere que nous venons de dire, sans y apprendre aucunes nouvelles du Viceroi, ni quelles mesures ou quelles résolutions il prenoit dans ses affaires. Les uns disoient qu'il vouloit s'en retourner en Espagne par la voye de Carthagene, les autres qu'il iroit à Terre-Ferme, pour occuper le passage, assembler des troupes & faire des provisions d'armes & d'autres choses necessaires pour exécuter les ordres qu'il recevroit de Sa Majesté. D'autres encore disoient qu'il attendroit sans doute ses ordres au Popayan où il étoit : mais personne ne s'imaginoit qu'il pût trouver moyen dans ce lieu-là de lever ni d'équiper des soldats, pour se mettre en état d'entreprendre quelque chose. Toutes ces réflexions firent que Gonzale Pizarre & ses Capitaines jugerent à propos qu'il se rendît maître de la Province de Terre-Ferme, pour occuper le passage ; ce qui ne pouvoit lui être qu'avantagueux, quoiqu'il

arrivât. Ainsi, tant par cette raison de l'avantage qu'il en esperoit, que pour empêcher le Viceroi d'occuper ce poste, il fit retourner de ce côté la flote que Fernand Bachicao en avoit amené, nommant pour la commander en qualité de General, Pierre Alfonse de Hinoiosa avec deux cens cinquante hommes. Il lui donna ordre en faisant sa route, de cotoyer le païs de la Buenaventura, & la riviere de Saint Jean. Hinoiosa partit incontinent, & de Porto Vieio il envoya un vaisseau commandé par le Capitaine Rodrigue de Carvajal, avec ordre d'aller droit à Panama pour rendre à quelques-uns des principaux Habitans de cette Ville, des lettres de Gonzale Pizarre, par lesquelles il les prioit de le favoriser dans ses affaires. Le prétexte qu'il prenoit pour envoyer de nouveau sa flote de ce côté-là étoit beau & specieux. « Il leur disoit qu'il avoit appris avec chagrin le « pillage, les exactions & les violences « de Bachicao, & le tort qu'il avoit fait « aux Habitans de Panama, tandis qu'il y « avoit séjourné, leur protestant que cela « avoit été fait contre son intentions, & « contre ses ordres, puisqu'il n'en avoit « donné d'autre à Bachicao que de con- « duire dans leur Ville le Docteur Texa- «

„ da sans faire aucun tort , ni aucune
„ violence à personne. Qu'ainsi il leur
„ envoyoit maintenant Pierre-Alfonse de
„ Hinoiosa avec de l'argent, pour payer
„ ceux à qui on auroit pris quelque cho-
„ se, & reparer autant qu'il lui étoit
„ possible le dommage & le préjudice
„ qu'il avoient reçu. Qu'au reste s'ils
„ voyoient Hinoiosa armé, & avec des
„ forces considerables , ce n'étoit qu'à
„ cause du Viceroi, & de quelques-uns
„ de ses Capitaines, qui, à ce qu'on lui
„ avoit rapporté, étoient en ces quartiers-
„ là, & y levoient des Troupes pour le
„ service de leur maître. Rodrigue de Carvajal, porteur de ces lettres, ayant environ quinze hommes sur son Vaisseau, arriva près de Panama, & aborda à trois lieuës de la Ville, dans l'endroit qu'on nomme l'Ancon. Là il apprit par quelques gens qu'il y trouva, qu'il y avoit à Panama deux Capitaines du Viceroi, l'un nommé Jean de Gusman, & l'autre Jean d'Yllanes, qui y étoient venus avec des ordres de sa part pour lever des Troupes & acheter des armes, puis le retourner trouver avec ce secours dans la Province de Benalcazar, où il les attendoit; qu'ils avoient déja enrôlé plus de cent soldats, & fait bonne provision d'armes

& de cinq ou six petites pieces de canon; qu'il y avoit quelque tems que tout cela étoit prêt, & que leur premiere intention avoit été de le mener au Viceroi : mais qu'après ils avoient changé d'avis, & pris la résolution de demeurer à Panama pour défendre cette Ville contre les gens de Gonzale Pizarre, qu'ils ne doutoient pas qu'ils ne fissent ce qu'ils pourroient pour l'occuper & s'en rendre maîtres. Rodrigue de Carvajal instruit de toutes ces particularitez, ne jugea pas à propos de débarquer; il envoya seulement secretement & pendant la nuit un de ses Soldats pour rendre les lettres de Pizarre à ceux à qui elles étoient adressées. Ce Soldat les mit entre les mains de quelques Habitans, qui en donnerent connoissance aux Magistrats de la Ville, & aux Capitaines du Viceroi : le Soldat fut pris, & on sçut par lui la venuë de Hinoiosa, ses ordres & ses intentions. Aussi-tôt on prit les armes, & on équipa deux Brigantins qu'on envoya pour prendre le vaisseau de Carvajal, lequel de son côté, voyant le retardement de son Soldat, soupçonna la verité, & mit à la voile pour aller du côté des Isles des Perles, attendre Hinoiosa pour se rejoindre à lui. Ainsi les Brigantins ne le pouvant join-

dre, s'en retournerent à Panama. Le Gouverneur de la Province, nommé Pierre de Casaos, qui étoit de Seville, alla promptement à la Ville de Nombre de Dios, où ayant amassé toutes les armes, sur tout les arquebuses qu'il y put trouver, & fait équiper tous les Habitans du lieu, il les emmena avec lui à Panama, où il fit tous les préparatifs qu'il jugea necessaires pour résister à Hinoiosa. Les Capitaines du Viceroi faisoient aussi de leur côté la même chose; & il y eut là-dessus quelque démêlé pour le commandement entr'eux, & Casaos: mais enfin on convint que Casaos commanderoit en qualité de General, & qu'eux ils commanderoient à part leurs gens, & auroient leur étendard. La necessité de leur commune défense les obligea à faire cet accommodement; car il y avoit déja quelque tems qu'ils étoient en différend, parce que Casaos s'opposoit à quelques désordres qu'ils vouloient faire, & leur conseilloit de se retirer avec leurs gens, pour aller servir le Viceroi, puisque c'étoit pour cela qu'ils les avoient levez. Eux de leur côté n'avoient nullement cette intention, & comme ils se voyoient considerablement forts par un assez bon nombre de Soldats, ils se moquoient

des ordres du Gouverneur, & ne lui obéïssoient en aucune maniere.

CHAPITRE XXVIII.

Hinoiosa va à Panama. Ce qui lui arrive en chemin.

APrès que Pierre Alfonse de Hinoiosa eut envoyé le Capitaine Rodrigue de Carvajal à Panama de la maniere qu'on l'a dit, il se mit lui-même à la voile avec dix vaisseaux, & vint en côtoyant toujours la terre jusqu'à la Buenaventura, qui est un petit lieu situé à l'embouchure de la riviere de Saint Jean, par où on entre dans le Gouvernement de Benalcazar. Son intention étoit d'apprendre en ce lieu-là quelques nouvelles du Viceroi, & de ce qu'il faisoit, & s'il trouvoit dans ce Port quelques vaisseaux de s'en saisir, afin que le Viceroi ne pût s'en servir pour retourner au Perou. Quand Hinoiosa fut arrivé au Port, il fit mettre à terre quelques Soldats, qui prirent huit ou dix des Habitans du lieu : on les interrogea sur ce qu'ils sçavoient du Viceroi, & il y en eut un qui dit que le Viceroi étoit au Popayan, „ faisant des préparatifs, & assemblant au- „

„ tant qu'il pouvoit des hommes, &
„ des armes pour passer au Perou: Que
„ voyant que Jean d'Yllanes & Jean de
„ Gusman, qu'il avoit envoyez à Terre-
„ Ferme pour faire la même chose, tar-
„ doient long-tems à retourner, il avoit
„ résolu d'envoyer Vela Nugnez, son
„ frere, avec quelques Caporaux, à Pa-
„ nama, pour achever les levées qu'on
„ pouvoit faire en ce pays-là, & les lui
„ amener: Qu'il avoir donné cette com-
„ mission à son frere, afin que les affai-
„ res allassent mieux entre les mains d'u-
„ ne personne de consideration, & qu'il
„ lui avoit donné tout l'argent qu'il avoit
„ pû tirer des coffres du Roi. Cet hom-
„ me ajoutoit encore, que le Viceroi
„ avoit mis entre les mains de son frere
„ un fils bâtard de Gonzale Pizarre,
„ âgé d'environ douze ans, qu'il avoit
„ pris à Quito, & qu'il faisoit mener à
„ Panama, dans la pensée qu'il se trou-
„ veroit là quelques Marchands, qui
„ voyant cet enfant mâltraité, le rache-
„ teroient pour faire plaisir à Gonzale
„ Pizarre, & acquerir ses bonnes gra-
„ ces. De plus, disoit encore cet homme,
„ le Viceroi ne doutant pas que la flot-
„ te de Bachicao n'eût pris tous les
„ vaisseaux qu'elle auroit pû rencontrer

& dans ce Port, & ailleurs, il avoit "
donné ordre que les Indiens coupas- "
sent & préparassent le bois qu'il fal- "
loit pour bâtir un Brigantin, & qu'a- "
vec le goudron, les étoupes, & les au- "
tres choses necessaires, ils l'apportas- "
sent à ce Port de la Buenaventura, afin "
que les Charpentiers le pûssent bâtir, "
& le mettre à l'eau en trois ou quatre "
jours de tems. Qu'ainsi Vela Nugnez "
étoit parti du Popayan avec ces or- "
dres & ces dispositions, qu'il étoit à "
une journée de là, & l'avoit envoyé "
devant, lui qui leur parloit, pour "
épier & sçavoir s'il y auroit sûreté à "
venir dans ce Port. ,, Hinoiosa instruit de toutes ces particularitez, envoya deux de ses Capitaines, avec quelques Soldats, qui prirent deux routes differentes, suivant l'avis de cet homme qui leur avoit dit les choses au vrai comme elles étoient: En effet un de ces Capitaines rencontra Vela Nugnez, & l'autre trouva Rodrigue Meria, & Sayavedra avec le fils de Gonzale Pizarre qu'ils emmenoient pour le dessein qu'on a dit. Les uns & les autres avoient beaucoup d'argent qui fut pris & pillé par les Soldats de Hinoiosa; puis ils conduisirent les prisonniers à ses vaisseaux, où on

fit de grandes réjoüissances pour un si heureux succès. En effet ils trouvoient qu'il leur étoit fort avantageux d'avoir pris prisonnier Vela Nugnez, & l'empêcher par ce moyen d'aller à Panama, où se joignant avec les gens qu'il y avoit, il pouvoit s'opposer à leur entrée, & leur donner beaucoup de peine : mais ils étoient encore plus aises d'avoir recouvré le fils de Gonzale Pizarre, par le service qu'ils lui rendoient en cela, & l'esperance qu'il leur en auroit beaucoup d'obligation, & leur donneroit sans doute quelques marques de sa reconnoissance. Ils mirent ainsi à la voile, emmenant avec eux leurs prisonniers.

CHAPITRE XXIX.

Hinoiosa entre à Panama. Ce qui se passe sur ce sujet.

HInoiosa faisant route pour se rendre à Panama, rencontra Rodrigue de Carvajal, qui lui apprit ce qui se passoit dans cette Ville, où on n'avoit point voulu le recevoir, mais où on s'étoit mis en état de défense pour l'empêcher d'y entrer. Il lui dit donc qu'il falloit prendre ses mesures là-dessus, & mettre

toutes choſes en bon état ſur leur flote. Ce qui ayant été fait, Hinoioſa parut devant Panama avec onze vaiſſeaux, & deux cens cinquante Soldats. Sa venuë cauſa de grands mouvemens dans la Ville, où on ſe mit en état de lui reſiſter : chacun ſe rangea à ſon poſte, & tous enſemble ſous la conduite de leur General Pierre de Caſaos, ſe rendirent ſur le Port pour s'oppoſer à la deſcente des ennemis. Il y avoit dans cette Ville plus de cinq cens hommes aſſez bien armez, mais la plûpart étoient ou des Marchands, ou des Artiſans peu faits à la guerre, & dont pluſieurs ne ſçavoient guéres ſe ſervir de leur armes, y en ayant beaucoup qui ne ſçavoient pas tirer un arquebuſe. Il y en avoit même pluſieurs qui n'avoient nullement deſſein de combattre, ni de s'oppoſer à la deſcente de ſes gens qui venoient du Perou, dont ils ne croyoient pas que la venue leur dût être prejudiciable, mais plûtôt utile & avantageuſe. Les Marchands eſperoient d'en debiter mieux leurs denrées, & les Artiſans de gagner auſſi quelque choſe, chacun ſelon ſon métier & ſa profeſſion. De plus, les Négocians riches conſideroient qu'ils avoient au Perou leurs Aſſociez, leurs Facteurs, & la plûpart de leurs effets, &

que Gonzale Pizarre apprenant l'opposition qu'on faisoit à ceux qui venoient de sa part, chercheroit sans doute à s'en venger, & le pourroit aisément faire, en se saisissant de leurs effets & maltraitant leurs Associez & leurs Facteurs. Nonobstant tout cela, ceux qui ne craignoient rien de semblable, & n'avoient aucuns interêts de cette nature, firent tant qu'on prit les armes, & qu'on se mit en état de défense. Ceux qui commandoient, & avoient le plus de part au dessein de s'oposer à la descente, étoient le General Pierre de Casaos, Arias d'Azevedo, Jean Fernandez de Rebollido, André Daraysa, Jean de Zabala, Jean de Gusman, Jean d'Yllanes, Jean Vendrel, & quelques autres des principaux de Panama, qui vouloient s'opposer à l'entrée de Hinoiosa dans cette Ville; les uns, parce qu'ils étoient bons & fidéles serviteurs de Sa Majesté; les autres, parce que le passé leur faisoit craindre l'avenir, & qu'ils appréhendoient d'être traitez par ce dernier comme ils l'avoient été auparavant par Bachicao. Hinoiosa voyant la résistance qu'on lui faisoit, fit débarquer ses Troupes à deux lieuës de Panama, & les fit marcher vers cette Ville le long de la côte, ayant d'un côté des ro-

chers qui les défendoient de la Cavalerie, & faisant voguer près de terre les chaloupes des navires avec de l'Artillerie, afin de pouvoir plus aisément découvrir les ennemis s'ils venoient pour l'attaquer. Hinoiosa n'avoit que deux cens hommes, en ayant laissé cinquante sur ses vaisseaux pour les garder, avec ordre qu'aussi-tôt qu'ils verroient le combat commencé, ils fissent pendre Vela Nugnez & les autres prisonniers. Pierre de Casaos de son côté sortit de la Ville, & s'avança au-devant de Hinoiosa pour le combattre: mais comme ils étoient presque à la portée de l'Arquebuse les uns des autres, & prêts d'en venir aux mains, les Ecclesiastiques de la Ville, Prêtres & Moines en sortirent avec les croix couvertes & autres marques de douleur & de deüil, & commencerent à s'entremettre pour empêcher le combat. Ils les firent d'abord convenir d'une treve pour ce jour-là, afin de pouvoir trouver quelque moyen d'accommodement, & on donna des ôtages de part & d'autre pour la sûreté commune des deux partis. Hinoiosa nomma de son côté pour cette négociation, Dom Baltasar de Castille, fils du Comte de la Gomera, & ceux de Panama nommerent Dom Pedro de Cabre-

ra. Ceux du parti de Hinoiosa disoient
„ qu'ils ne sçavoient pas pourquoi on
„ s'opposoit à leur entrée, puisqu'ils n'a-
„ voient aucune intention de faire ni mal
„ ni dommage à personne, mais plûtôt
„ de reparer le tort & les outrages que
„ les Habitans de cette Ville avoient re-
„ çus de Bachicao, & de prendre, en
„ payant, les vivres & les vêtemens dont
„ ils pourroient avoir besoin. Qu'ils
„ avoient ordre exprès de Gonzale Pi-
„ zarre de ne faire aucun tort ni aucune
„ violence à personne, & de ne faire
„ aucun acte d'hostilité, si on ne les y
„ contraignoit en les attaquant. Qu'ils
„ ne demandoient donc autre chose que
„ la liberté d'acheter les provisions dont
„ ils avoient besoin, & de reparer leurs
„ vaisseaux pour s'en retourner, parce
„ que leur principal dessein en venant
„ là avoit été de chercher le Viceroi, &
„ l'obliger à s'en retourner en Espagne,
„ selon l'intention & les ordres des Au-
„ diteurs, qui l'avoient fait embarquer
„ pour cela, parce qu'il n'apportoit que
„ du trouble & du désordre au Perou.
„ Que puisqu'ils ne le trouvoient point
„ là, ils n'avoient aucune intention d'y
„ faire que peu de séjour, non de s'y
„ arrêter, ou de s'y établir comme on

se

se l'imaginoit : qu'ainsi ils deman- «
doient qu'on ne les attaquât point, & «
qu'on ne les forçât point à en venir à «
un combat qu'ils souhaitoient d'éviter «
par toutes les voyes de douceur & «
d'honnêteté qu'il leur seroit possible, «
pour suivre en cela les ordres & les «
intentions de Gonzale Pizarre : mais «
qu'enfin si on les réduisoit à la neces- «
sité de combattre, ils feroient tous leurs «
efforts pour n'être pas vaincus. » Casaos
& ceux de son parti, appuyoient aussi de
leur côté la justice de leur cause par plu-
sieurs raisons, disant : » Que c'étoit une «
chose suspecte, & qui leur donnoit de «
justes sujets de crainte, de voir Hinoio- «
sa entrer dans le païs, les armes & la «
force à la main : Que quand le Gou- «
vernement de Gonzale Pizarre seroit «
juste & son autorité legitime & bien «
fondée, comme ils le prétendoient, «
Panama n'étoit point de sa jurisdic- »
tion, & qu'il n'avoit point droit de se «
mêler de ce qui s'y passoit. Qu'au reste «
Bachicao, quand il vint dans leur «
Ville, sembloit aussi ne respirer que «
la paix, & n'avoir aucune mauvaise «
intention : mais que quand il s'y étoit «
vû maître, il y avoit fait tous les «
maux & tous les désordres qu'on fai- «

„ soit maintenant profession de vouloir
„ reparer. Les Commissaires nommez de part & d'autre, ayant examiné les raisons des deux partis, chercherent un temperamment pour accorder aux uns ce qu'ils souhaitoient, & prevenir en même tems les inconveniens que les autres craignoient. On convint donc, „ que Hinoio-
„ sa pourroit entrer dans la Ville & y de-
„ meurer trente jours, & pour sa sûre-
„ té & celle de l'accord, être accompa-
„ gné de cinquante de ses Soldats: mais
„ que sa flotte avec les autres s'en iroient
„ aux Isles des Perles, où ils pourroient
„ trouver les ouvriers & les materiaux
„ necessaires pour la réparation de leurs
„ vaisseaux; & qu'enfin aussi-tôt après
„ les trente jours, Hinoiosa & les siens
„ s'en retourneroient au Perou. Cette convention étant faite & jurée de part & d'autre, avec promesse reciproque de l'observer ponctuellement, & pour plus grande assurance, des ôtages donnez des deux côtez, Hinoiosa entra dans la Ville avec cinquante hommes; il y loua une maison, où il donnoit à manger à tous ceux qui y alloient, & leur permettoit de causer, de jouer, & de se divertir comme bon leur sembloit; si bien que dans fort peu de jours pres-

que tous les Soldats de Jean d'Yllanes & plusieurs fainéans qui étoient dans la Ville, s'engagerent avec lui. On assuroit que tous ces gens-là lui avoient déja promis par lettres de se jetter dans son parti pendant le combat, en cas qu'il y en eût. La principale raison qui obligea les Capitaines de Panama d'entendre à un accommodement, fut aussi cette défiance qu'ils avoient de leurs gens, qu'ils sçavoient très-bien qui ne respiroient qu'après la commodité de passer au Perou: Il étoit donc aisé à juger que la trouvant commode & avantageuse, puisqu'on les passoit, qu'on les nourrissoit, & qu'on leur donnoit encore quelque paye, ils ne manqueroient pas d'accepter ce parti. Aussi Hinoiosa ayant de cette maniere assemblé peu à peu un assez grand nombre de Soldats, & Jean d'Yllanes & Jean de Gusman se trouvant de leur côté presque abandonnez de tous les leurs, & voyant d'ailleurs qu'on observoit mal l'accord dont on étoit convenu, ils prirent secretement une barque & s'enfuïrent avec quinze hommes qui leur restoient, prenant la route de Carthagene. Peu après Jean d'Yllanes fut pris par un Capitaine de Hinoiosa, qui le suivit par mer: se voyant pris, il promit de s'enga-

ger au service de Pizarre ; ce qu'il fit en effet, & se trouva dans son parti au combat qui fut donné à Nombre de Dios contre Melchior Verdugo, comme on le dira dans la suite. Hinoiosa demeura cependant tranquillement à Panama, sans que personne osât lui faire la moindre opposition du monde : il y faisoit subsister ses Troupes & en augmentoit le nombre, sans permettre qu'elles fissent ni tort ni outrage à personne, & sans se mêler lui-même d'autre chose que de ce qui regardoit ses Soldats. Il avoit trouvé à Panama Dom Pedro de Cabrera, & Herman Mexia de Gusman son gendre, que le Viceroi y avoit exilez ; il les envoya avec quelques Soldats à Nombre de Dios, pour garder ce Port, & être en lieu commode pour lui pouvoir donner les avis necessaires pour la sûreté, tant du côté d'Espagne, que des autres endroits.

CHAPITRE XXX.

Melchior Verdugo se déclare pour Sa Majesté à Truxillo. Ce qu'il fait ensuite.

IL y avoit dans la Ville de Truxillo un homme puissamment riche, à qui appartenoit la Province de Caxamalca : il

étoit de la Ville d'Avila en Espagne, & s'appelloit Melchior Verdugo. Aussi-tôt que le Viceroi Blasco Nugnez Vela fut arrivé au Perou, Verdugo s'engagea à le servir, & à faire tout ce qu'il pourroit en sa faveur, comme étant compatriotes. Pour cet effet, il demeura auprès de lui & à son service dans la Ville de los Reyes, jusqu'au tems que le Viceroi prit la résolution de dépeupler cette Ville, & de l'abandonner pour se retirer à Truxillo. Alors il envoya devant Melchior Verdugo, pour s'assurer de la place, & y assembler tout ce qu'il pourroit de Soldats & d'armes, lui donnant pour cela les ordres & les commissions necessaires. Verdugo ayant déja fait embarquer ses hardes & son bagage pour aller par mer, le même jour qu'il devoit mettre à la voile arriva la prison du Viceroi; & comme on faisoit arrêter tous les vaisseaux, ainsi que nous l'avons marqué cy-devant, il ne put partir. Gonzale Pizarre & ses Capitaines haïssoient Verdugo, à cause de ce qu'on vient de dire; ainsi il fut un des vingt-cinq que Carvajal fit mettre en prison dès le premier soir qu'il fut arrivé à los Reyes, lorsqu'il fit pendre Pierre de Barco & quelques autres. Depuis il courut souvent risque de

ayant mis à la voile il ſuivit la côte, & rencontra un navire ſur lequel il y avoit quantité de meubles & de hardes, qui étoient au Capitaine Bachicao, qui les avoit pris & pillé à Terre ferme : il prit le tout & le partagea entre ſes ſoldats. Il avoit quelque envie d'aller à la Buenaventura pour y débarquer, & de là aller chercher le Viceroy : mais ne croyant pas qu'il y eût aſſez de ſeureté pour lui de prendre cette route, à cauſe du peu de monde qu'il avoit, & qu'il pouvoit rencontrer la flotte de Gonzale Pizarre, il changea d'avis, & prit la route de la Province de Nicaragua, où il débarqua, & donna avis de ſa venuë aux Gouverneurs de la Province, leur demandant du ſecours pour ſa défenſe. Voyant qu'il n'y avoit pas grande choſe à eſperer de là, il s'adreſſa à l'Audience, qui réſidoit ſur les frontieres de Nicaragua, & demanda au Preſident & aux Auditeurs leur ſecours & leur protection ; ce qu'ils lui promirent, & envoyerent pour cet effet le Licentié Ramirez d'Alarcon, un des Auditeurs, à Nicaragua, pour donner ordre aux habitans de cette ville, de ſe tenir prêts à marcher avec leurs armes & leurs chevaux. Dans ce tems-là, on apprit à Panama ce que Verdugo avoit

fait à Truxillo, & comment il avoit pris la route de Nicaragua. Si bien que Hinoiosa craignant qu'il se fortifiât, & ne se mît en état de lui donner de la peine, il envoya contre lui le Capitaine Jean Alfonse Palomino, avec deux navires & six vingt Arquebusiers. Palomino étant arrivé sur les côtes de Nicaragua, se rendit aisément maître du vaisseau de Verdugo qu'il y trouva : mais voulant descendre à terre, il trouva que les habitans des villes de Grenade & de Leon, qui sont les principales de cette Province, s'étoient assemblez, & que le Licentié Ramirez & Verdugo y étoient, qui s'opposerent à sa descente. Voyant donc que les ennemis étoient plus forts que lui, tant par le nombre, que parce qu'ils avoient de la Cavalerie, il demeura là quelques jours sans rien entreprendre, attendant une occasion favorable pour faire une descente, & rafler quelque chose, s'il ne pouvoit mieux : mais ne l'ayant pu trouver, il fut obligé de remettre à la voile, & ainsi emmenant avec lui quelques vaisseaux, & faisant mettre le feu à d'autres qu'il ne put emmener, il retourna à Panama. Melchior Verdugo ayant assemblé jusqu'à cent hommes bien équipez, & considerant

que preſque toutes les forces de Hinoioſa étoient à Panama : & que s'il avoit quelques gens à Nombre de Dios, ils étoient en petit nombre, & vivoient dans une grande ſécurité, ſans craindre qu'on les allât attaquer, ſur-tout par ce côté-là : il réſolut de les ſurprendre. Ayant donc fait préparer trois ou quatre barques, il s'y embarqua avec ſes gens, & ſe rendit par le canal du Lac de Nicaragua dans la mer du Nord. A l'embouchûre de la riviere qu'on nomme Chagre, il rencontra un bateau; il s'informa fort ſoigneuſement de ceux qui étoient dedans, de tout ce qui ſe paſſoit à Nombre de Dios, des Capitaines qui y étoient, du nombre de leurs ſoldats & des endroits où ils étoient logez; puis ſe faiſant conduire par quelques-uns de ces gens, vers la minuit il débarqua, & s'an alla droit à la maiſon de Jean de Zabala, où étoient logez les Capitaines Dom Pedro de Cabrera & Hernan Mexia, avec quelques ſoldats, qui s'étant réveillez au bruit, ſe mirent en défenſe. Les ſoldats de Verdugo voyant cela, mirent le feu à la maiſon, qui ſe trouvant bien-tôt embraſée, le feu parvint à un eſcalier que Herman Mexia défendoit avec quelques ſoldats. Ils ſe virent par-

là contraints à sortir, & tâcher à se sauver en passant au travers des ennemis, ce qu'ils firent avec assez de peine & de danger, étant aidez par l'obscurité de la nuit, qui leur fut favorable en cette occasion pour la conservation de leur vie. Ils prirent le chemin de Panama à pied, & demeurerent quelque tems cachez dans les bois, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé le moyen de se rendre dans cette ville. Ils apprirent à Hinoiosa ce qui s'étoit passé, & la peine qu'ils avoient eû à se sauver. Il en eut beaucoup de chagrin, & résolut de s'en venger; il voulut pourtant donner à sa vengeance quelque couleur de justice, pour y réussir d'autant plus aisément. Il fit donc porter des plaintes par quelques habitans de Nombre de Dios, au Docteur Ribera qui en étoit Gouverneur, avec de grandes exagerations de l'attentat insolent de Verdugo contre son autorité, sans avoir aucun droit ni même aucun prétexte de faire ce qu'il avoit fait, ayant de sa propre autorité levé des deniers, pris prisonniers les Magistrats & mis la ville en trouble & en confusion. On prioit donc Ribera de vouloir marcher lui-même en personne pour châtier une telle insolence, & pour cela Hinoiosa s'of-

frir de l'accompagner, & de le secourir avec ses gens, puisqu'il auroit sans doute besoin d'avoir des troupes pour l'execution d'un tel dessein. Le Docteur Ribera prit la résolution de faire ce qu'on lui demandoit, & accepta les offres qu'on lui faisoit. Ainsi Hinoiosa & ses Capitaines lui prêterent serment avec promesse d'obéïr exactement à ses ordres, le reconnoissant pour leur General dans cette expedition : on mit donc les troupes en état, & ils partirent de Panama. Melchior Verdugo en étant averti, mit aussi ses gens en ordre, & fit prendre les armes aux habitans de Nombre de Dios, puis les fit tous assembler sur la place, résolu d'attendre les ennemis : mais après remarquant que les gens de la ville n'avoient guére envie de combattre, & qu'ainsi si le combat se donnoit sur la place, ils ne manqueroient pas de se retirer dans leurs maisons, & le laisseroient dans le péril, cela lui fit prendre la résolution de sortir de la ville. Il l'executa comme il l'avoit résolu, se posta sur le bord de la mer, dont il fit approcher ses barques, & prenant par force quelques bateaux qui étoient sur la plage, il attendit Hinoiosa : celui-ci s'étant avancé, le combat commença, & dès le pre-

mier choc, il y eut quelques gens tuez, & même des personnes considerables. Les habitans de Nombre de Dios qui étoient avec Verdugo, voyant que le Docteur Ribera leur Gouverneur, commandoit en qualité de General, ceux qui les attaquoient se retirerent du côté d'un bois qui étoit là près, & les soldats de Verdugo les voulant retenir, se mirent en desordre; si bien qu'il se vit contraint de se retirer dans ses barques, & de se mettre même dans l'eau pour y entrer. Puis s'étant approché des navires qui étoient là, il prit le plus grand, & y fit mettre l'artillerie des autres pour battre la ville : mais comme elle est située dans un fond, il ne pouvoit faire aucun dommage aux maisons; ce qu'ayant remarqué, & d'ailleurs manquant de provisions, & la plûpart de ses gens étant demeurez à terre, il se retira avec ses barques & ce navire qu'il avoit pris, dans le port de Carthagene, pour y attendre la commodité de faire quelque mal aux ennemis. Le Docteur Ribera & Hinoiosa, après avoir rétabli la tranquillité à Nombre de Dios, & y avoir laissé une garnison un peu plus forte que celle qui y étoit auparavant sous le commandement des mêmes Capitaines, Dom Pedro de

Cabrera, & Fernand de Mexia, s'en retournerent à Panama pour attendre quels feroient les ordres que Sa Majesté envoyeroit d'Espagne.

CHAPITRE XXXI.

Le Viceroy fait de nouvelles troupes & retourne à Quito. Il donne bataille, est vaincu par Gonzale Pizarre, & tué dans le combat.

APrès que le Viceroy fût arrivé au Popayan, comme on l'a dit, il fit amasser tout le fer qu'on put trouver dans la Province, fit chercher des ouvriers, & préparer des forges, si bien qu'en peu de tems il fit faire deux cens arquebuses, & d'autres armes offensives & défensives, & se pourvut de toutes les autres choses necessaires pour la guerre. De plus, ayant appris que le Gouverneur Benalcazar avoit envoyé un de ses Capitaines, brave & experimenté, nommé Jean Cabrera, avec cent cinquante hommes, pour conquerir une Province d'Indiens avec qui il étoit en guerre, il écrivit à Cabrera, & lui fit porter ses lettres par des messagers exprez. « Il lui „ faisoit une relation assez étendue de

tout ce qui étoit arrivé depuis sa ve-" nuë au Perou, du soulevement & de" la tyrannie de Gonzale Pizarre, & com-" ment il l'avoit chassé du pays. Après " cela il lui disoit qu'il étoit résolu quand " il auroit assemblé des troupes suffisan-" tes, d'aller chercher son ennemi, & " qu'ainsi il le prioit instamment qu'aus-" si-tôt qu'il auroit reçu ses lettres, il le " vînt trouver au Popayan, & lui amenât " les soldats qu'il avoit avec lui, pour les " joindre aux siens, & prendre ensemble " la route de Quito, & aller chercher & " combattre le Tyran. Il lui représentoit " dans des termes forts, le grand & si-" gnalé service qu'il rendroit en cela à " Sa Majesté; & qu'à l'égard des avan-" tages qu'il devoit esperer en lui ac-" cordant ce qu'il demandoit, ils étoient " incomparablement plus grands que " ceux qu'il pouvoit attendre de l'expe-" dition qu'il avoit entrepris; puisque si " les choses réüssissoient en sorte que " Gonzale Pizarre fût défait, il partage-" roit les terres que lui & ses partisans " possedoient, & qu'il lui promettoit " de lui donner abondamment de quoi " vivre à lui & à ses gens dans les meil-" leurs endroits du pays. Il lui mandoit " aussi par les mêmes lettres ce qui se "

Diegue Centeno y avoit causez, & de laisser seulement à Quito le Capitaine Pierre de Puelles, avec trois cens hommes, pour faire tête au Viceroy. Il se mit en devoir d'executer ce dessein comme si c'eût été sa veritable intention : Il choisit parmi ses troupes ceux qui devoient l'accompagner, & ceux qui devoient demeurer avec Puelles : il fit donner une montre & aux uns & aux autres, & partit en effet après avoir fait faire la revûë de toutes ses troupes. Il fit aussi ensorte que cela vînt à la connoissance du Viceroy, par le moyen d'un espion du Viceroy même, qu'il avoit envoyé pour être averti des démarches de son ennemi. Cet espion trahit celui qui l'avoit envoyé, se découvrit à Pizarre, & lui donna l'explication & l'intelligence du chiffre dont il se servoit. On fit donc écrire au Viceroy par cet homme, tout ce qui vient d'être dit des desseins apparens de Pizarre, & Pierre de Puelles écrivit aussi à quelques amis qu'il avoit au Popayan, leur apprenant comment il demeuroit à Quito avec trois cens hommes, & qu'il esperoit neanmoins être en état de résister au Viceroy, quelque nombre de gens qu'il amenât contre lui. Il envoya ces lettres d'une maniere qu'elles

puſſent aiſément être ſurpriſes par les gens du Viceroy. Outre tout cela encore, on fit publier les mêmes choſes par des Indiens qui avoient été préſens à la revûë des troupes, & qui virent partir Gonzale Pizarre, & ſçurent exactement le nombre des gens qu'il menoit avec lui, & de ceux qu'il laiſſoit. Il partit donc en effet; mais il s'arrêta à deux ou trois journées de Quito, ſous prétexte de ſe trouver incommodé. Le Viceroy ayant reçu tous ces avis, & conſiderant le grand avantage qu'il avoit ſur Pierre de Puelles, qui outre le petit nombre de ſes gens, ne pouvoit eſperer aucun ſecours d'ailleurs, réſolut de partir du Popayan, & de prendre la route de Quito. Sur toute cette route il ne put rien apprendre de Gonzale Pizarre ni de ſes gens, par le bon ordre qu'on avoit mis par tout ſur les chemins, en faiſant occuper les paſſages, tant par des Chrétiens que par des Indiens. Cependant Pizarre avoit l'avantage de ſçavoir toutes les démarches du Viceroy, par le moyen des Indiens Cagnares, qui ſont gens fins & ruſez. Ainſi quand il jugea qu'il étoit tems, il retourna à Quito, & s'étant joint avec Pierre de Puelles, ils ſortirent enſemble de la ville, pour marcher contre le

Viceroy qui étoit à Oravalo à douze lieuës de Quito. Gonzale Pizarre paroissoit fort aise de se voir en état d'aller combattre son ennemi, bien qu'on l'assurât qu'il avoit huit cens hommes, & que même à mesure qu'ils s'approchoient, leur nombre alloit toujours en croissant. Mais Pizarre s'assuroit beaucoup sur la valeur & l'experience de ses troupes, où il y avoit beaucoup de personnes des plus considerables du pays, & des soldats aguerris, accoutumez aux périls, & encouragez par plusieurs victoires qu'ils avoient remportées. Il faisoit tout son possible pour bien persuader ses troupes de la justice de sa cause, & leur répetoit continuellement les raisons qui pouvoient justifier ses desseins, & autoriser son entreprise; leur représentant « comment les freres & lui avoient conquis » le Perou, les faisant souvenir des cruautez du Viceroy, qu'il avoit fait paroître tant par la mort du Commissaire » Yllan Suarez, que par celle de plusieurs » de ses propres Capitaines, Qu'ensuite » après avoir été chassé par les Auditeurs, afin qu'il allât rendre compte » de sa conduite à Sa Majesté, non-seulement il n'avoit pas voulu y aller, mais » il cherchoit à troubler le repos & la

tranquillité du pays & y causer des sou- «
levemens : qu'il avoit assemblé pour «
cela des troupes en d'autres endroits «
pour les faire passer au Perou, au pré- «
judice & à la ruine de ceux qui y étoient «
établis. Pizarre ajoûtoit plusieurs autres choses de même nature pour animer ses gens contre le Viceroy. Aussi ils s'offrirent tous avec empressement de marcher contre lui & de le combattre. Les uns étoient poussez à cela par un motif d'interêt, afin d'empêcher l'execution des ordonnances qui leur étoient préjudiciables : d'autres par un desir de vangeance, & quelques autres enfin par la crainte qu'ils avoient du Viceroy, pour s'être toujours trouvez dans un parti opposé au sien : mais il faut avouer que la plûpart agissoient par un motif de crainte, redoutant la severité de Gonzale Pizarre & de ses Capitaines, qu'ils avoient vû faire pendre plusieurs personnes, pour avoir seulement témoigné quelque froideur pour son service. Il fit faire une revûë pour sçavoir exactement le nombre & l'état de ses troupes : on trouva qu'il y avoit cent trente Cavaliers bien armez & bien équipez, deux cens arquebusiers & trois cens cinquante piquiers, ce qui faisoit en tout près de

ſept cens hommes. Il avoit une quantité ſuffiſante de bonne poudre. Ayant appris que le Viceroy s'étoit campé à deux lieuës de Quito, ſur le bord de la riviere, il ſortit de la ville avec ſes troupes. Jean d'Acoſta & Jean Velez de Guevara étoient Capitaines d'Arquebuſiers, Hernan Bachicao commandoit les Piquiers, & Pierre de Puelles & Gomez d'Alvarado commandoient la Cavalerie: il n'y avoit point de Meſtre de Camp general dans cette bataille. Gonzale Pizarre fit marcher ſon étendart avec ſoixante & dix Cavaliers qui s'avancerent pour occuper un paſſage qui étoit ſur la riviere, où il eſperoit défaire aiſément le Viceroy. Ce fut un ſamedi quinziéme de Janvier de l'an mil cinq cens quarante-ſix. De cette maniere ils demeurerent là toute la nuit, ſe tenant ſoigneuſement ſur leurs gardes. Le Viceroy étoit campé ſi près d'eux, que les plus avancez des deux partis ſe pouvoient parler & ſe parloient en effet, s'appellant les uns les autres traîtres & rebelles, chacun de leur côté prétendant être les bons & fidelles ſujets du Roy: ils paſſerent donc ainſi toute la nuit en attente. Outre les Capitaines que nous avons nommé, Gonzale Pizarre étoit accompagné

accompagné par le Licentié Benoît Suarez de Carvajal, frere du Commissaire Yllan Suarez de Carvajal. Dès le commencement de la guerre, Benoît étoit sorti de Cusco, pour s'éloigner de Gonzale Pizarre, & s'aller joindre au Viceroy. Etant arrivé à vingt lieuës de los Reyes, il apprit la mort de son frere: ainsi il n'osa se hazarder d'aller dans cette ville jusqu'à ce que le Viceroy eût été pris & embarqué. Depuis Gonzale Pizarre l'ayant fait prendre prisonnier, fut sur le point de lui faire couper la tête: mais étant prêt à partir pour la guerre de Quito, il le reçut en grace. Carvajal de son côté, voulut bien l'accompagner & le servir contre le Viceroy, pour venger la mort de son frere le Commissaire: & non-seulement il le servoit de sa personne, mais il étoit suivi par une trentaine de ses parens & de ses amis, qui formoient une compagnie séparée, dont il se nommoit Capitaine.



CHAPITRE XXXII.

De la bataille de Quito, & comment le Viceroy y est tué.

LE Viceroy étoit dans un village nommé Tuza, à vingt lieuës de Quito, quand il apprit que Gonzale Pizarre étoit dans cette ville, avec une armée d'environ huit cens hommes. Il ne voulut pas que cela fût sçu publiquement ; mais il le dit seulement à ses Capitaines, à qui il donna ordre de tenir toutes choses en état de pouvoir donner bataille. Quand il fut arrivé tout prêt des ennemis, au pied de la colline sur laquelle étoit Gonzale Pizarre, il résolut de l'aller prendre par derriere, & marcha pour cela secretement par un chemin different de celui que les ennemis gardoient. Il se flattoit de tirer de là un grand avantage, parce que les Arquebusiers de Pizarre & ses principales forces étoient sur la colline du côté qu'ils croyoient que le Viceroy devoit venir, & à l'arriere-garde étoit la Cavalerie, sans aucun soupçon qu'on vînt commencer l'attaque par elle. C'étoit la raison qui avoit obligé le Viceroy à se venir loger si près des ennemis,

comme on a dit qu'il étoit. Dès la premiere nuit qu'il fut là, il quitta son camp, laissant ses tentes comme elles étoient, & y laissant aussi des Indiens & des chiens avec des feux allumez en plusieurs endroits pour tromper les ennemis, & leur faire croire que toute son armée y étoit. Cependant il partit sans bruit avec toutes ses troupes, & prit ce chemin secret par lequel on lui avoit dit qu'il avoit quatre lieuës à faire. Comme ce chemin étoit peu frequenté, & qu'il y avoit long-tems qu'on n'y passoit point, il y trouva tant de difficultez & de mauvais pas, qu'il étoit jour avant qu'il pût faire ce qu'il s'étoit proposé. Il se trouva alors à une lieuë des ennemis, sans esperance de pouvoir les surprendre, comme il en avoit eu le dessein. Cela lui fit prendre la résolution d'aller à Quito, où il pouvoit aisément entrer; parce qu'il n'y avoit que fort peu de gens dans la ville qui n'étoient point en état de s'opposer à son entrée. Il esperoit y trouver quelques fidéles sujets de Sa Majesté qui auroient cherché quelques prétextes, & allegué quelques excuses pour se dispenser de suivre le Tyran. Le Viceroy esperoit aussi d'y trouver quelques armes qu'on y auroit laissé. Quand il fut entré

ner la retraite pour rassembler toutes ses troupes qui poursuivoient encore les fuyards. Il demeura sur le champ de bataille du côté du Viceroy environ deux cens hommes, & il n'y en eut que sept de tuez du parti opposé. On fit enterrer les morts, en mettant sept ou huit ensemble dans une même fosse. Pizarre fit porter à Quito le corps du Viceroy, & celui de Sancho Sanchez, & les fit enterrer avec beaucoup de pompe & de solemnité, allant lui-même à l'enterrement & prenant le deüil. Peu de jours après il fit pendre dix ou douze personnes qui s'étoient cachées dans les Eglises & ailleurs. Le Licentié Alvarez, le Capitaine Benalcazar, & Dom Alfonse de Montemayor furent blessez & pris prisonniers. Pizarre vouloit faire couper la tête à Dom Alfonse : mais comme il avoit beaucoup d'amis, il y en eut plusieurs qui intercederent pour lui, faisant entendre à Pizarre qu'il ne pouvoit échaper de ses blessures. Quelque tems après Gomez d'Alvarado avertit Benalcazar qu'on avoit résolu de les empoisonner, ce qui fit qu'ils prirent de grandes précautions, tant à l'égard des alimens qu'à l'égard des remedes qu'on leur donnoit. Aussi est-il vrai que le Licentié Alvarez

qui

qui ne pouvoit pas si facilement prendre les mêmes précautions, parce qu'il étoit logé dans la maison de Cepeda, mourut peu de tems après, & on ne douta point qu'il n'eût été empoisonné dans un amandé. Pizarre voyant qu'il n'avoit pû réussir, comme il le souhaitoit, à se défaire secretement de Dom Alfonse par le poison, & désesperant d'ailleurs de gagner jamais son amitié, il résolut de l'envoyer en exil au Chili, qui étoit à plus de mille lieuës de là, & d'y envoyer aussi en même tems Rodrigue Nugnez de Bonilla, Trésorier de Quito, & sept ou huit autres qui avoient toujours suivi le parti du Viceroy, & s'étoient trouvez en tous les combats qui s'étoient donnez pour ses interêts. Il ne voulut pas les faire mourir, parce que plusieurs personnes intercederent pour eux; il ne vouloit pas aussi les retenir auprès de soi, par la défiance qu'il en avoit : de les renvoyer en quelque endroit du Perou que ce pût être, ne lui paroissoit pas non plus un bon parti à prendre, parce que partout ils pouvoient lui nuire. Cela lui fit donc prendre la résolution de les envoyer au Chili, & pour cet effet il les mit entre les mains d'un de ses Capitaines, nommé Antoine d'Ul-

loa qu'il y envoyoit avec quelques ſoldats. Ce Capitaine leur avoit déja fait faire plus de quatre cens lieuës, la plûpart d'eux à pied, & ſans que leurs bleſſures fuſſent entierement guéries, lorſque le chagrin de ſe voir traitez de cette maniere, & le déſir de la liberté leur firent prendre la réſolution de ſe tirer de ſes mains en l'attaquant lui & les ſiens, & de mourir ou ſe ſauver de la captivité où ils étoient. Après s'être recommandez à Dieu, ils entreprirent la choſe avec tant de courage & de réſolution, qu'elle réuſſit ſelon leur deſir. Ils prirent Antoine d'Ulloa, & la plûpart de ceux qui l'accompagnoient. Dom Alfonſe s'étant chargé du ſoin de garder les priſonniers, envoya quatre de ſes Compagnons au Port le plus voiſin du lieu où ils étoient. Ils y trouverent un navire dont ils ſe rendirent maîtres par leurs ſoins & leur adreſſe, ayant eu bien de la peine à en venir à bout, parce qu'il y avoit ſur ce vaiſſeau quelques ſoldats & quelques autres perſonnes qui étoient dans le parti de Gonzale Pizarre, & qui ſuivoient ſes ſentimens. Dom Alfonſe étant averti de ce qu'avoient fait ſes Compagnons, & comment ils étoient maîtres d'un navire, il partit

lui & les autres qui étoient demeurez avec lui, & laissant là leurs prisonniers, ils se rendirent au vaisseau, & se mirent en mer sans Pilote, sans Matelots, & sans qu'aucun d'eux entendît la navigation ; ainsi avec beaucoup de peine & de péril, ils se rendirent à la nouvelle Espagne. Pizarre ne se contentant pas de témoigner sa haine à ceux qui étoient tombez entre ses mains le jour du combat, envoya le Capitaine Guevara à la Ville de Pasto, pour y prendre quelques personnes contre qui il avoit du chagrin ; il en fit pendre un, & bannit les autres ; il pardonna à Benalcazar, à condition & sous promesse solemnelle d'être toujours de son parti & de prendre ses interêts ; & ainsi il le renvoya dans son Gouvernement avec une partie des gens qu'il en avoit amené. Après la bataille il rassembla aussi tout ce qu'il put des soldats du Viceroy, qui s'étoient sauvez, à qui il representa premierement les raisons qu'il avoit de se plaindre d'eux, puis il ajoûta qu'il leur pardonnoit néanmoins, parce qu'il sçavoit que les uns avoient été trompez, & les autres forcez, pour leur faire faire ce qu'ils avoient fait ; qu'ainsi il leur promettoit, s'il le vou-

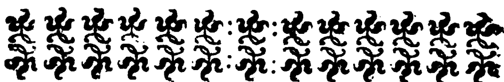
loient ſuivre & faire leur devoir, qu'il les conſidereroit & les traiteroit de la même maniere que les autres qui avoient toujours été à ſon ſervice, & qu'ils pourroient attendre de lui les mêmes graces & les mêmes récompenſes. Ainſi il les fit demeurer dans ſon Camp, défendant expreſſément que perſonne ne les maltraitât ni de fait ni de paroles, bien qu'au fond il les ſoupçonnât toujours, & ne ſe fiât pas beaucoup en eux. Il dépêcha des meſſagers de tous côtez pour porter la nouvelle de ſa victoire, encourager ceux qui tenoient ſon parti, & affermir par ce moyen de plus en plus ſa tyrannie. Il envoya le Capitaine Alarcon à Panama porter cette nouvelle à Hinoioſa, avec ordre d'amener avec lui en retournant, Vela Nugnez, & les autres priſonniers qui avoient été pris quelque tems auparavant par les gens d'Hinoioſa. Il y avoit quelques-uns de ceux qui accompagnoient Pizarre, qui lui conſeilloient d'envoyer ſa flote le long des côtes de la nouvelle Eſpagne & de Nicaragua, pour prendre ou brûler tous les vaiſſeaux qu'ils y trouveroient, afin qu'on ne pût les venir attaquer par mer, & qu'après cela on feroit revenir toute la flote à los

Reyes. *De cette maniere*, disoient-ils, *lorsqu'il viendra quelques dépêches & quelques ordres de la part de Sa Majesté à Terre-Ferme, & qu'on n'y trouvera aucune commodité pour passer de là au Perou, ce sera une raison suffisante pour faire qu'on se trouve obligé, & même dans une nécessité indispensable de vous faire un parti avantageux, & de vous accorder à peu près ce que vous souhaiterez.* Gonzale Pizarre ne voulut point suivre ce conseil, & crut que ce seroit faire paroître trop de défiance & de foiblesse, de prendre tant de précautions. Il avoit beaucoup de confiance en Hinoiosa & en ceux qui l'accompagnoient, & croyoit qu'à cet égard il ne falloit que se reposer sur leurs soins & leur vigilance; d'ailleurs il étoit si fier de la victoire qu'il avoit remportée sur le Viceroy, qu'il se croyoit en état d'agir ouvertement, & de résister à tout. Alarcon partit donc, fit heureusement son voyage, amena les prisonniers, & avec eux le fils de Gonzale Pizarre. Quand il fut près de Porto Vieio, il fit pendre Sayavedra & Lerma, deux des plus considerables entre les prisonniers, pour quelques paroles qu'on lui rapporta qu'ils avoient dit. Il voulut aussi faire pendre Rodrigue Me-

xia ; mais le fils de Gonzale Pizarre lui ſauva la vie par ſes ſollicitations, & le témoignage qu'il rendit des bons traitemens qu'il en avoit reçû. Alarcon mena Vela Nugnez à Quito, où Gonzale Pizarre lui pardonna le paſſé, en lui recommandant de prendre ſoigneuſement garde à ſa conduite & à ſes démarches à l'avenir, parce que le moindre ſujet de ſoupçon qu'il donneroit lui ſeroit fatal. De cette maniere il le menoit avec lui ſans qu'il fût ni priſonnier, ni auſſi en pleine liberté, & ainſi quand il retourna à los Reyes, Nugnez fut auſſi du voyage. Le Licentié Cepeda, un des Auditeurs, ſuivit & accompagna toujours Gonzale Pizarre dans toute cette expédition. Il avoit tiré cet Auditeur de los Reyes, & l'avoit emmené avec lui pour rompre l'Audiance Royale, parce que de quatre Auditeurs dont elle étoit compoſée, le Licentié Alvarez s'en étoit allé avec le Viceroy, le Docteur Texada étoit parti pour l'Eſpagne. Ainſi Cepeda accompagnant Pizarre, il ne reſtoit plus des quatre que Zarate, qui ne pouvoit tenir ſeul l'Audiance, d'autant plûtôt qu'il étoit infirme, & preſque toujours malade. De plus, on avoit un peu moins de défiance de lui, qu'on n'avoit

eu autrefois, depuis que Gonzale Pizarre lui avoit pris presque par force une de ses filles, & l'avoit mariée avec Blas Soto son frere. Ce n'est pas qu'à la verité le Licentié Zarate ne fût toujours bien intentionné pour le service de Sa Majesté, bien qu'il fût obligé par la nécessité du tems & la disposition des affaires, de dissimuler & faire quelques complimens au Tyran.





LIVRE SIXIE'ME,

Où il eſt parlé du voyage du Licentié de la Gaſca au Perou, comment il vainquit Gonzale Pizarre, & établit la paix dans le Pays.

CHAPITRE PREMIER.

Le Capitaine Carvajal ſuit ſa route, & marche contre Diegue Centeno, qu'il battit en diverſes occaſions.

ON a rapporté dans le Livre précédent, comment le Capitaine Carvajal étoit parti de Cuſco avec trois cens hommes, grand nombre de chevaux, d'arquebuſes & d'autres armes. Il paſſa par le Collao, prenant la route de la Province de Paria où étoit Diegue Centeno, avec environ deux cens cinquante hommes, réſolu d'attendre ſon ennemi, & de lui donner bataille. Quand Carvajal fut arrivé à deux lieuës de la Ville de Paria, Diegue Centeno ſe retira un peu, & paſſa de l'autre côté de la Ville, pour ſe

poster sur le bord de la riviere, où le poste lui parut plus avantageux & plus sûr. Le Capitaine Carvajal se logea avec tous les siens dans le Tambo de Paria, à une lieuë des ennemis. Le lendemain Diegue Centeno envoya quinze Arquebusiers fort bien montez, pour présenter la bataille à Carvajal. Ils s'avancerent jusqu'à un jet de pierre de son camp, de sorte qu'ils se pouvoient parler les uns aux autres. Ils s'adresserent donc à Carvajal, & lui dirent *que Diegue Centeno étoit prêt de combattre pour les interêts de Sa Majesté; mais que si lui qui avoit vieilli au service du Roy, vouloit penser à lui-même, considerer la mauvaise cause qu'il défendoit, & rentrer dans son devoir, ils feroient tous gloire de lui obéir.* Carvajal étoit à la tête de ses Troupes, & ne faisoit que rire & se mocquer de ce que disoient les gens de Centeno, si bien que de part & d'autre ils commencerent à se dire des injures, & à s'appeller mutuellement traîtres & rebelles : les quinze Cavaliers firent leur décharge, puis retournerent à leurs gens, ayant à peu près reconnu le nombre & la disposition des ennemis. C'étoit le Vendredi-Saint de l'an mil cinq cens quarante-six. Incontinent Carvajal de-

campa, & se mit en marche pour aller attaquer les ennemis. Ils ne jugerent pas alors à propos de l'attendre, mais ils se retirerent dans un poste avantageux, où il n'étoit pas aisé de les aller attaquer, à dessein de ne point hazarder la bataille, mais de se contenter d'escarmoucher, & faire quelques attaques pendant la nuit, parce qu'on leur avoit rapporté le mécontentement de la plûpart de ceux qui suivoient Carvajal, & qu'ainsi ils esperoient que plusieurs l'abandonneroient pour se rendre à eux, ensorte qu'ils vainqueroient de cette maniere sans peine & sans risque. On craignoit le succès d'une journée, à cause du grand nombre d'Arquebusiers qu'avoit Carvajal, bien qu'ils eussent de leur côté un grand avantage sur lui par le nombre de leur Cavalerie. A la verité cette résolution de se retirer avoit été contre le sentiment de Centeno, qui vouloit qu'on attendît les ennemis pour les combattre; mais comme tous les Habitans de la Ville de Plata qui l'accompagnoient furent d'un avis contraire, il résolut de s'y conformer, toujours dans le dessein pourtant de ne refuser pas la bataille, si l'occasion s'en présentoit favorable. Il se retira donc, & fit une marche

de quinze lieuës dans le jour & la nuit. Carvajal le ſuivit toujours de près, & ſe campa le plus proche qu'il put des ennemis, donnant cette nuit la garde à ceux en qui il ſe fioit le plus. Sur la minuit Diegue Centeno envoya quatre-vingt Cavaliers faire une attaque au camp des ennemis, ce qu'ils firent vigoureuſement avec pluſieurs décharges de leurs arquebuſes. Carvajal de ſon côté fit mettre ſes gens en bataille, & les tint toute la nuit en ordre, ſans permettre qu'aucun quittât ſon poſte, ni ſortît des rangs, parce qu'il craignoit auſſi que quelques-uns l'abandonnaſſent, & ſe rangeaſſent dans le parti de ſes ennemis. Ainſi par ſes ſoins & ſa vigilance, il empêcha que la choſe n'arrivât, & paſſa toute la nuit ſans perdre un ſeul homme. Dès le matin à la pointe du jour, Diegue Centeno décampa, & fit ce jour-là dix lieuës toujours avec la même diligence. Carvajal le ſuivit d'aſſez près, & rencontra ſur le chemin un ſoldat qui étoit demeuré derriere par la laſſitude qui l'avoit empêché de pouvoir ſuivre; il le fit pendre ſur le champ, jurant qu'il en feroit de même de tous ceux qu'il attraperoit. Il continua donc toujours ſa pourſuite, & Diegue Centeno étant re-

tourné par un autre chemin à Paria, il prit la route du Collao, sans que Carvajal cessât de le poursuivre avec plus de précipitation & de diligence qu'il ne semble être possible à des gens de guerre. En effet il y eut des jours qu'ils firent jusqu'à douze ou quinze lieuës presque toujours en vûë les uns des autres. Carvajal étant arrivé à Hayohayo, y trouva douze des soldats de Dom Diegue qu'il fit tous pendre, & passa outre. Comme ils faisoient de si grandes journées, il y eut plusieurs gens de l'un & de l'autre parti qui demeuroient derriere de fatigue & de lassitude, & qui se cachoient le mieux qu'il leur étoit possible. Diegue Centeno voyant que plus il alloit en avant, moins il se trouvoit en état de résister à son ennemi, il se plaignoit de ses Capitaines & de ses amis, qui l'avoient empêché de donner bataille lorsqu'il le vouloit faire. Il trouvoit que tout le Pays par où il passoit, étoit declaré pour Gonzale Pizarre; ainsi il jugea à propos de marcher vers la côte de la mer, & prit le chemin d'Arequipa. Il envoya cependant le Capitaine Ribadeneyra, afin que s'il trouvoit quelque navire le long de la côte, il s'en rendît maître par argent ou par adresse, & l'amenât à Arequi-

pa, & qu'ainſi il le trouvât tout prêt à s'y embarquer, dès le moment qu'il ſeroit arrivé dans ce lieu-là. Ribadeneyra trouva par hazard un navire qui étoit prêt à partir pour s'en aller au Chili : la nuit il prit un bateau qui le conduiſit au navire, où il entra & s'en rendit facilement maître, & le trouva fort bien pourvû des choſes néceſſaires. Diegue Centeno arriva alors à Arequipa, & un peu moins de deux jours après y arriva auſſi Carvajal qui le pourſuivoit. Diegue Centeno attendoit avec impatience un vaiſſeau; mais voyant qu'il n'en avoit aucunes nouvelles, que cependant ſon ennemi s'approchoit, & qu'il ne lui reſtoit plus qu'environ quatre-vingt hommes, il réſolut de les congédier, afin qu'ils ſe ſauvaſſent ſéparément, les uns d'un côté, les autres de l'autre le mieux qu'ils pourroient. Lui-même ſe ſauva comme il put dans les montagnes, avec deux de ſes amis; il demeura caché dans une caverne ſans pouvoir être découvert, quelque ſoin qu'on y prît, & cela juſqu'au tems que le Licentié de la Gaſca vint au Perou. Le Cacique du Pays où étoit Centeno, lui donnoit à manger ſans le découvrir à perſonne. Carvajal arriva à la côte d'Arequipa, & ayant appris que Centeno

étoit caché, & ses gens disperſez ça & là, il envoya un Capitaine avec vingt Arquebuſiers à la pourſuite de Lope de Mendoze, qu'il apprit qui n'étoit pas loin de là avec ſept ou huit ſoldats. Mendoze ſe retira ſi diligemment avec ſon petit nombre de gens, qu'encore qu'on le pourſuivît à grand'hâte plus de quatre-vingt-lieuës durant, on ne le put jamais joindre; ainſi ceux qui le pourſuivoient s'en retournerent, & lui continua ſon chemin, tirant vers l'embouchûre de la riviere de la Plata, où il lui arriva ce que nous dirons bien-tôt. Carvajal étant cependant entré à Arequipa, on vit paroître à la côte le navire qu'amenoit Ribadeneyra, & Carvajal apprit de quelques-uns des ſoldats de Centeno qui étoient demeurez dans cette Ville, la raiſon pourquoi on amenoit ce navire, & qui étoient ceux qui l'amenoient. Il s'informa auſſi du ſignal concerté entre Centeno & Ribadeneyra; & l'ayant ſçû, il fit cacher vingt Arquebuſiers ſur le bord de la mer, & fit faire le ſignal, eſperant ſe rendre maître du navire. Ribadeneyra crut d'abord que cela ſe faiſoit de la part & de l'ordre de Centeno, & il envoya la chaloupe à terre; néanmoins ayant quelque défiance & quelque ſoup-

çon de ce qui pouvoit être arrivé, il donna ordre à ceux qui étoient dans la chaloupe d'être fort sur leurs gardes, & de reconnoître soigneusement s'il n'y avoit point quelque supercherie, avant que de hazarder d'aller à terre. Ils le firent, comme il leur avoit recommandé, & ne voulurent point s'approcher fort près du bord, qu'on ne leur fît voir Diegue Centeno; ils connurent donc aisément par cette précaution la tromperie qu'on vouloit leur faire; & s'étant promptement retirez à leur navire, ils mirent à la voile, & s'en allerent dans la Province de Nicaragua, laissant Diegue Centeno caché, comme nous avons dit, avec ses deux Compagnons, & quelques-uns des siens qui avoient fui. Il y en eut de ceux qui s'étoient cachez en divers endroits sur les montagnes, qui y furent tuez par les Indiens, suivant les ordres du Capitaine Carvajal, qui leur commanda expressément de le faire; si bien qu'il ne restoit plus personne de toute l'armée de Centeno, qui pût donner le moindre sujet de crainte. Après cela Carvajal prit la résolution d'aller demeurer pour quelque tems dans la Ville de Plata, tant parce qu'il apprit que Diegue Centeno, & ceux qui l'avoient suivi, avoient caché

dans ce lieu-là de grandes richesses, & tout ce qu'ils pouvoient avoir de plus considerable, que pour être en état de tirer & d'amasser tout l'argent qui venoit des mines. Il vouloit bien en faire part à Gonzale Pizarre pour subvenir aux frais de la guerre; mais il pensoit encore plus à son propre interêt, & à s'enrichir lui-même, parce qu'il étoit fort avide des richesses, comme on l'a déja remarqué. Il prit donc le chemin de Plata, & arriva dans cette Ville, qui se rendit à lui sans aucune résistance: il y fit quelque sejour, faisant de toutes parts amas d'argent autant qu'il lui étoit possible, jusqu'à ce qu'il fût obligé d'en sortir, par la raison qu'on va dire dans le Chapitre suivant.



CHAPITRE

CHAPITRE II.

Lope de Mendoze fuyant Carvajal, rencontre quelques gens qui venoient de la riviere de la Plata. Ils se joignent, & retournent tous ensemble contre Carvajal.

LOpe de Mendoze ayant évité de tomber entre les mains du Mestre de Camp, & de ceux qu'il avoit envoyé à sa poursuite, continua son chemin pendant quelque tems le long de la côte, avec cinq ou six Habitans de la Ville de Plata, entre lesquels étoient Alfonse de Camargo & Loüis Pardomo. Comme ils virent que Gonzale Pizarre étoit maître paisible de tout le Royaume du Perou, & qu'il ne se trouvoit plus personne qui osât s'opposer à lui, ou qui fût en état de le faire, & qu'ainsi il n'y avoit plus de sureté pour eux en aucun endroit, ils résolurent de percer plus loin jusqu'au Gouvernement de Diegue de Roias. Ils suivirent le chemin que Diegue Centeno avoit pris lorsqu'Alfonse de Toro le poursuivoit, tant parce qu'ils étoient persuadez qu'ils ne seroient

pas poursuivis par cette route, qu'à cause que les Indiens qui appartenoient à Lope de Mendoze & à Diegue Centeno, étoient de ce côté-là, & qu'ils esperoient d'en recevoir du secours, des provisions, & quelques-autres choses qui leur étoient nécessaires. De cette maniere, comme ils cheminoient par ces lieux déserts, ils rencontrerent Gabriel Vermudez de de la Ville Cuellar, qui avoient accompagné Diegue de Roias, quand il alla à la conquête de la riviere de la Plata. Vermudez s'étonnant de trouver là des Espagnols, les aborda; & s'étant reconnus les uns les autres, il leur conta „ comment Diegue de Roias, Philippe „ Gutierrez & Pierre d'Heredia allant „ à cette découverte, & combattant en „ chemin contre les Indiens, Diegue de „ Roias avoit été tué; qu'après sa mort „ il y avoit eu de grands démêlez entre „ François de Mendoze son successeur, „ & les autres Officiers, à cause de quoi „ Philippe Gutierrez avoit été chassé & „ banni; qu'après cela continuant leurs „ découvertes, ils trouverent la riviere „ de la Plata, & apprirent qu'il y avoit „ de grandes richesses dans le Pays d'a- „ lentour, où il y avoit des Espagnols „ qui étoient entrez dans cette riviere

par la mer du Nord, & avoient fait "
des établissemens dans le voisinage. Il "
ajouta qu'ils avoient trouvé les forts "
de Sebastien Gaboto ou Gabot, di- "
sant plusieurs choses surprenantes & "
merveilleuses de ce Pays-là; qu'après "
cela, comme ils étoient dans le dessein "
de passer outre, Pierre d'Heredia avoit "
poignardé François de Mendoze, & "
que cette mort ayant causé de gran- "
des divisions parmi eux, ils s'étoient "
trouvez, tant par cette raison qu'à "
cause de leur petit nombre, hors d'é- "
tat d'entreprendre une conquête si im- "
portante; & qu'ainsi ils avoient pris "
les uns & les autres la résolution de re- "
tourner au Perou, afin que Sa Majes- "
té, ou ceux qui commandoient en son "
nom & de sa part, leur donnassent "
pour Chef & pour Commandant quel- "
qu'un à qui ils obéissent tous d'un "
commun accord, & qu'ainsi leurs di- "
visions ne fussent plus un obstacle à "
leur entreprise; qu'ils avoient aussi "
esperé que la connoissance qu'on au- "
roit de la richesse du Pays dont ils ve- "
noient, engageroit plusieurs person- "
nes à se joindre à eux, & que par ce "
moyen ils seroient en état d'entre- "
prendre cette conquête, & d'y réussir "

„ heureusement & sans beaucoup de
„ peine. Que c'étoient là les raisons de
„ leur retour, après avoir découvert six
„ cens lieuës d'un Pays fort plein, fort
„ aisé à traverser, & passablement pour-
„ vû de vivres & d'eau, à compter de-
„ puis la Ville de Plata; que depuis
„ peu de jours il avoit appris par quel-
„ ques Indiens qui avoient commerce
„ dans le Pays des Charcas, la révolte
„ du Perou; mais qu'ils n'avoient pû
„ lui en dire la raison, ni ce qui l'avoit
„ causée; qu'ainsi il avoit pris les de-
„ vans pour s'instruire de ce qui se pas-
„ soit, & sçavoir l'état des choses, &
„ qu'il étoit chargé de la part des Ca-
„ pitaines & des Principaux, d'offrir
„ leur secours au parti qui tenoit pour
„ Sa Majesté, s'il pouvoit le trouver,
„ & s'y joindre, & que ce secours
„ qu'il avoit à leur offrir, n'étoit pas
„ méprisable, puisqu'ils avoient plu-
„ sieurs bons chevaux, & des armes en
„ quantité. Lope de Mendoze ayant
oüi ce récit, raconta aussi à Vermudez
la révolte du Perou, depuis le commen-
cement jusqu'à l'état présent des choses,
avec tout ce qui s'étoit passé. Là-des-
sus, Vermudez en vertu de sa commis-
sion, lui offrit au nom de tous, de

marcher contre le Mestre de Camp Carvajal, puis ils s'avancerent ensemble à la rencontre des Troupes qui n'étoient pas fort éloignées. Quand elles eurent appris ce qui se passoit, ils reçurent tous Lope de Mendoze avec des témoignages de joye & d'affection, & confirmerent les offres que Vermudez lui avoit fait de leur part pour le service de Sa Majesté contre Gonzale Pizarre & ses partisans. » Lope de Mendoze les « remercia beaucoup, & leur representa « combien il leur seroit honorable & « glorieux de prendre le parti du Roy « leur légitime Souverain; mais qu'outre cela il pouvoit les assurer qu'ils « auroient amplement de quoi vivre à « leur aise, puisque remettant le Pays « sous l'obéissance de Sa Majesté, elle « leur accorderoit sans doute les possessions dans les meilleurs endroits. « Ainsi Mendoze s'étant mis à leur tête, les conduisit jusqu'au Village de Pocona, qui est à quarante lieuës de la Ville de Plata. De-là il envoya des gens en quelques lieux secrets & retirez, où lui & Diegue Centeno avoient caché en terre plus de mil marcs d'argent en barre: on les lui apporta, & il voulut les distribuer à ceux qu'il avoit si heureusement

rencontré, & qui l'avoient si genereusement suivi; mais la plûpart ne voulurent rien prendre, tant parce qu'ils étoient riches, que parce qu'au Perou dans toutes les guerres dont nous avons parlé jusqu'ici, les soldats n'ont jamais voulu prendre une paye & une solde reglée; & si quelques-uns recevoient de l'argent, c'étoit toujours ou sous prétexte de quelque secours présent dont ils avoient besoin, ou pour acheter des chevaux & des armes. La raison qu'on donne de cela, c'est qu'il n'y a point de si misérable soldat qui ne croye mériter par ses services, que ceux à qui il les rend, réussissant dans leurs desseins, lui doivent faire donner un partage fort avantageux dans les meilleurs endroits du Pays, tant les richesses qui s'y trouvent leur font concevoir de grandes esperances. Lope de Mendose se trouva donc ainsi bien accompagné par ces gens qui venoient de la riviere de la Plata, au nombre de cent cinquante hommes, tous Cavaliers bien armez & bien équipez. Ce fut un malheur que Diegue Centeno se cacha comme il fit, au lieu de prendre le chemin que prit Lope de Mendoze, ainsi qu'il y avoit apparence qu'il le dût faire comme il l'avoit fait

autrefois, parce que s'il l'eût fait effectivement, on ne peut presque douter que les affaires n'eussent mieux réussi qu'elles ne firent.

CHAPITRE III.

Carvajal marche contre Lope de Mendoze & ses gens, les combat, remporte la victoire, & fait mourir les principaux.

CArvajal étoit en chemin pour aller d'Arequipa à la Ville de Plata avec dessein d'y faire du séjour, parce qu'il avoit déja appris les heureux succès de Gonzale Pizarre, qui ne trouvoit plus aucune opposition dans le Pays, & qui lui avoit écrit, & lui avoit mandé sa victoire & la mort du Viceroy. Etant arrivé à Paria, il y apprit la nouvelle de ces gens qui venoient de la riviere de la Plata, & comment ils avoient rencontré Lope de Mendoze. Il sçut aussi en même tems qu'ils n'étoient pas tous bien unis, ni d'un même sentiment, & qu'ils marchoient séparément & par petites troupes, sans reconnoître la plûpart ni Capitaine, ni Chef, ni aucun Superieur,

Cela lui fit juger que pour bien réussir contr'eux, & les combattre à son avantage, il falloit user de diligence, & les attaquer avant qu'ils eussent eu le tems de prendre quelques mesures pour se mieux unir, & se mettre en ordre de gens de guerre avec des Officiers & un Commandant à qui ils obéissent. Ainsi dans deux jours de tems Carvajal fit mettre ses Troupes en état le mieux qu'il put, & fut rejoint alors par les vingt Arquebusiers qui retournoient de la poursuite de Lope de Mendoze. Il partit donc le plus promptement qu'il lui fut possible, marchant à grandes journées, & encourageant ses gens par les assurances qu'il leur donnoit d'une victoire aisée, sans péril, & sans perte d'un seul homme, parce qu'il avoit, leur disoit-il, des lettres des principaux Capitaines des ennemis qui lui offroient leurs services; qu'ainsi toute leur peine consistoit dans la marche qu'ils avoient à faire pour arriver aux ennemis. D'ailleurs s'il en connoissoit quelques-uns parmi les siens qui fussent mal disposez, il les intimidoit par des menaces. Il continua donc sa marche, & par le chemin il joignit trente hommes à ceux qu'il avoit déja; de sorte qu'il se trou-

va.

va en avoir deux cens cinquante en tout. De cette maniere il arriva à Pocona, qui est à quatre-vingt lieuës de Paria ; & un jour vers les quatre heures après midy, il parut en bon ordre avec ses Troupes sur une hauteur. Lope de Mendoze étoit alors occupé à distribuer de l'argent à ceux qui en vouloient : Aussi-tôt qu'il vit Carvajal, de la venue duquel il avoit déja eu avis, il mit les Troupes en ordre ; & considerant que toute leur force consistoit dans la Cavalerie, parce que presque tous les Cavaliers étoient des gens considerables, bien montez & bien armez, il les posta dans une plaine, à la vûe du Village dans lequel ils laisserent tout leur bagage, & Mendoze son argent, en disant qu'il esperoit de leur valeur qu'ils seroient bien-tôt en état de le reprendre, & d'y joindre même celui de leurs ennemis. Carvajal étant descendu de dessus la colline, se posta dans un lieu que Lope de Mendoze venoit de quitter, qui étoit une grande place enceinte de murailles, avec des ouvertures en quelques endroits. Il choisit ce lieu pour y passer la nuit, parce qu'il lui sembla commode pour empêcher que ses ennemis ne lui pussent faire aucun mal avec leur Cavalerie, quand ils vou-

droient tenter de l'attaquer. Ce n'est pas qu'aussi-tôt qu'il fut entré dans ce lieu, ses gens ayant appris que Lope de Mendoze & les siens avoient laissé tout leur bagage dans la Bourgade, ils se débanderent pour l'aller piller ; de maniere qu'il ne demeura pas quatre-vingt hommes au Camp ; ensorte que si Lope de Mendoze les eût attaqué alors, il auroit pû les défaire fort aisément, & auroit eu raison de regarder comme une adresse & une ruse de guerre, de laisser le bagage exposé à la discretion & à l'avidité des ennemis, puisque souvent un semblable artifice a fait remporter des victoires signalées. Carvajal voyant ce désordre dans lequel étoient ses gens, fit battre une fausse allarme qui ne fut pas sans effet ; la plûpart se rendirent au Camp : mais l'amour du gain & l'envie de piller étoient si forts, que la plus grande partie de la nuit se passa avant qu'on pût les rassembler tous. Il y avoit alors quelques complots secrets parmi les gens de Carvajal pour le tuer, à cause des mauvais traitemens qu'ils en avoient reçu dans les guerres passées, quand il s'étoit vû victorieux. Le chef du complot étoit un nommé Pierre d'Avendano, Secretaire de Carvajal, & en qui il avoit

beaucoup de confiance. Afin de pouvoir plus aisément mettre son dessein en exécution, il envoya un Indien adroit & rusé à Lope de Mendoze pour l'en avertir, & le prier de faire cette nuit-là quelque attaque qui lui donnât la commodité d'exécuter son entreprise. Mendoze avoit eu dessein de se retirer à quatre ou cinq lieuës de là dans une plaine dont la situation lui auroit été fort avantageuse pour combattre, à cause de sa Cavalerie. Mais sur cet avis d'Avendano, il fit preparer ses gens pour attaquer les ennemis après que la Lune seroit couchée. Il prit cette précaution d'attendre qu'il fît obscur, pour éviter en partie le péril des armes à feu; alors il s'avança en bon ordre vers les ennemis, ayant envoyé devant quelques coureurs qui prirent un des Soldats de Carvajal; on interrogea cet homme, & après en avoir tiré les éclaircissemens qu'on jugea à propos, on s'avança vers les entrées du Clos où étoient postées les Troupes ennemies. Ces entrées étoient gardées par des Arquebusiers & par des Piquiers. On les attaqua vigoureusement & avec beaucoup de courage; ils se défendirent de même. Le bruit des arquebuses & les cris des combattans empêchoient qu'ils

ne se pussent entendre les uns les autres; & l'obscurité de la nuit augmentoit la confusion & la terreur. Le Mestre de Camp couroit de toutes parts pour animer ses gens, donner ses ordres, & pourvoir à tout ce qui lui paroissoit necessaire. Dans ce tems-là Pierre d'Avendano prit avec lui un Arquebusier qui étoit de son complot, & lui montrant Carvajal, l'encouragea à le tirer, & ne manquer pas son coup. Celui-cy tira en effet; mais l'obscurité fut cause qu'il n'ajusta pas son coup comme il auroit souhaité, & lui donna seulement dans les fesses. Carvajal se sentant blessé, & voyant bien que le coup qu'il avoit reçu venoit de quelques-uns des siens, & non des ennemis, il jugea à propos de dissimuler pour l'heure; & prenant avec soy Avendano, de qui il n'avoit aucun soupçon, il se retira un peu à quartier, où il prit un vieux habit brun & un méchant chapeau, puis retourna au lieu du combat. Pierre d'Avendano le montra derechef à un autre Arquebusier qui le tira sans le toucher: Cependant ceux de dehors demandoient à haute voix, si Carvajal étoit mort. Voyant qu'on ne leur répondoit point, & qu'on défendoit toujours vigoureusement les

entrées, ſans qu'il leur fût poſſible de les forcer, Lope de Mendoze fit retirer les ſiens, & Carvajal demeura dans le Clos. Le nombre des morts de part & d'autre fut quatorze en tout, & il y eut quelques bleſſez. Carvajal ſe fit panſer ſecretement, diſſimulant pour lors ſa bleſſure; de ſorte qu'elle ne vint point à la connoiſſance de ſes Troupes. Dans ce tems-là un Soldat de l'armée de Carvajal, nommé Palencia, quitta ſon Camp, & s'en alla trouver Lope de Mendoze, à qui il apprit tout ce qui s'étoit paſſé, & de plus lui donna avis que le bagage de Carvajal étoit à cinq ou ſix lieuës de là dans un lieu qu'il lui marqua, & qu'il y avoit quantité d'or & d'argent, quelques chevaux, des arquebuſes & de la poudre. Lope de Mendoze ſur cet avis partit incontinent, & marcha pendant la nuit avec ſes gens, étant conduit par le Soldat qui lui avoit donné cet avis. Il arriva donc à l'improviſte au lieu où étoit ce bagage; & comme la nuit étoit fort obſcure, il y eut plus de ſoixante-dix de ſes gens qui s'égarerent & demeurerent derriere: néanmoins étant arrivé quelque tems avant le jour, avec ceux qui le purent ſuivre, il ſe rendit aiſément maître de tout ſans trouver aucune réſiſtance. Après cela,

considerant qu'il n'avoit pas assez de monde pour résister à Carvajal, & se mettre en état de l'attendre, il prit la résolution de se retirer par ce même désert dont on a parlé, & qui avoit servi d'azile à Diegue Centeno. Il emmena avec lui ceux qui le purent suivre, qui furent au nombre de cinquante hommes seulement, parce que tous les autres étoient demeurez en arriere : Ainsi ils arriverent à une riviere qui est à deux lieuës & demie de Pocona. Carvajal ayant appris ce qui se passoit, décampa, & poursuivit les ennemis avec tant de diligence, qu'il les joignit sur le bord de cette riviere où ils s'étoient postez. Comme ils avoient beaucoup fatigué pendant toute la nuit, pour se délasser, les uns dormoient, les autres mangeoient. Carvajal avec cinquante hommes seulement qui l'avoient pû suivre, par la diligence avec laquelle il avoit marché, & la difficulté des chemins, les attaqua sur le midy. Ils crûrent qu'il étoit suivi de tous ses gens, & ainsi ils se débanderent, & se mirent en fuite, chacun se sauvant comme il pouvoit. Lope de Mendoze & Pierre d'Heredia furent pris, & on leur fit incontinent couper la tête, avec six ou sept autres

des principaux qu'on traita de la même maniere. Carvajal prit tout leur bagage, tant celui qu'ils lui avoient enlevé, que celui qu'ils avoient d'ailleurs, & s'en retourna ainsi à Pocona. Il promit de ne faire aucun mal à tous ceux qui avoient échappé à la premiere furie du Soldat, & leur fit même rendre leurs armes & leurs chevaux, avec tout le reste de ce qui leur avoit été pris. Il n'en retint que fort peu auprès de lui, & envoya les autres à Gonzale Pizarre. Après cela il partit avec ses Troupes, emmenant avec lui Alfonse de Camargo & Louis Perdomo, qui sont ceux que nous avons dit qui avoient fui avec Lope de Mendozè, & ausquels Carvajal accorda la vie, parce qu'ils lui découvrirent beaucoup d'argent, que Diegue Centeno avoit caché en terre auprès de Paria. En effet il y trouva plus de cinquante mille écus, & s'en alla ainsi avec cet argent & ses troupes à la ville de Plata, dans la résolution d'y faire pendant quelque tems sa résidence. Quand il y fut arrivé, il y établit des Juges & des Magistrats de sa main, & envoya des Messagers par tout le Royaume pour publier ses heureux succez. Il demeura cependant à Plata, amassant de toutes parts

& avec grand soin tout l'argent qu'il lui étoit possible, sous prétexte d'envoyer du secours à Gonzale Pizarre, mais à la verité il en retenoit la plus grande partie pour lui-même.

CHAPITRE IV.

On découvre les mines de Potosi: Le Capitaine Carvajal s'en rend maître.

LE Capitaine Carvajal ayanr si bien réussi dans toutes ses entreprises, & les évenemens ayant toujours si bien répondu à ses desirs, qu'il ne trouvoit plus aucune opposition dans le pays où il étoit, il semble que la fortune, comme on parle, le voulût mettre au comble du bonheur, par la découverte des plus riches mines dont on eût encore oüi parler. Voicy comment. Quelques Indiens qui appartenoient à Jean de Ville Roel, habitant de la ville de Plata, trouverent à dix-huit lieuës de cette ville, en voyageant de ce côté-là, une montagne fort haute, & seule au milieu d'une plaine dont elle étoit environnée: ils reconnurent par quelques indices qu'il y avoit des mines d'argent; ils en tirerent pour essai, & l'ayant fondu &

épuré, ils trouverent que la mine étoit fort bonne & fort riche, parce-que tout ce qu'ils en tirerent étoit de l'argent très-fin, & que là où elle rendoit le moins, ils tiroient d'un quintal quatre-vingt marcs, ce qui est plus que tout ce qu'on a vû ou entendu dire d'aucune autre mine. Quand on apprit cela dans la ville de Plata, les Magistrats se transporterent sur le lieu, & firent une repartition entre les Habitans de la ville, mettant des bornes pour marquer où chacun auroit à faire travailler, selon les endroits qui paroissoient plus avantageux à chacun, & qu'ils pouvoient obtenir. Les Indiens Yanaconas (c'est-à-dire qui appartenoient aux Chrêtiens, comme leurs serviteurs) qui allerent pour travailler à ces mines, furent en si grand nombre, qu'en peu de tems il s'y en trouva plus de sept mille établis dans le voisinage. Ils travaillerent aussi avec tant de soin & d'industrie, que par accord fait avec leurs maîtres, chaque Indien fournissoit au sien deux marcs d'argent par semaine; ce qu'ils faisoient avec tant de facilité, que chacun en pouvoit encore retenir autant & plus pour lui-même. La Mine ou Marcassite qu'on tire des veines de cette montagne, est de telle natu-

re, qu'on ne la peut fondre de la maniere ordinaire avec les soufflets, comme on fait les autres tirées d'ailleurs: mais il faut necessairement pour en venir à bout, se servir de ces Guairas, ou petits fourneaux des Indiens, où l'on met du charbon & de la fiente de brebis qui s'allument d'eux-mêmes par le vent, sans aucun autre instrument. On nomma ces mines, les mines de Potosi, parce que c'étoit le nom de tout ce canton-là. La facilité que les Indiens y trouvoient, & le grand profit qu'ils en retiroient pour eux-mèmes, outre ce qu'ils en donnoient à leurs maîtres par la convention faite avec eux, furent cause que quand ils y étoient une fois entrez, on ne pouvoit plus les obliger à en sortir pour les faire travailler ailleurs. En effet ils étoient à couvert dans ce lieu-là de tous les perils, & exempts de toutes les peines à quoi ils étoient exposez, & qu'ils avoient à supporter dans les autres mines par les soufflets, la fumée & les exhalaisons du charbon, & de la matiere même qui se fond. On ne manqua pas de faire incontinent porter de ce côté-là les vivres necessaires; cependant le nombre des gens qui s'y rendoient étoit si grand, que la necessité s'y fit bien-tôt

sentir; ensorte que le sac de Maïs y valut jusqu'à vingt écus, & le sac de Froment le double, un petit sac de Coca trente pesos; cela passa même plus loin dans la suite. La grande richesse de ces mines fit abandonner les autres de ce voisinage, particulierement celles de Porco, d'où Fernand Pizarre avoit pourtant trouvé le moyen de tirer de grandes richesses. Tous ceux qui travailloient à tirer de l'or à Carabaya & dans les rivieres, quitterent & se rendirent à Potosi, où ils trouvoient incomparablement plus de profit que dans les autres lieux. Ceux qui sont entendus en ces sortes de choses, croyent par plusieurs signes qu'ils remarquent que cette mine continuera toujours d'être bonne, & ne s'épuisera pas aisément. Carvajal ne manqua pas de profiter d'une occasion si favorable, & commença à amasser de l'argent avec beaucoup de soin & d'empressement. Premierement il s'appropria tous les Indiens Yanaconas qui appartenoient aux Habitans qui lui avoient été contraires, & qui étoient morts, ou s'en étoient fui: de plus il assembla plus de dix mille moutons qui servoient à porter des vivres, & qui appartenoient aux Indiens de Sa Majesté ou aux autres: si bien qu'en

peu de tems il amassa prés de 200000 francs sans en faire aucune part aux Soldats qui l'avoient suivi. Cela les chagrina & les irrita si fort contre lui, qu'ils comploterent de le tuer : les chefs de l'entreprise étoient Louis Pardomo, Alfonse de Camargo, Diegue de Balsameda & Diegue de Luxan, qui avec plusieurs autres jusqu'au nombre de trente, avoient résolu d'exécuter la chose environ un mois, ou un peu plus après que Carvajal fut arrivé à la ville de Plata. Quelque obstacle qu'ils rencontrerent à l'exécution de leur dessein, le leur fit differer, & remettre â un autre jour que celui qu'ils avoient pris. On ne sçait comment cependant la chose vint à la connoissance de Carvajal, qui fit mourir cruellement Louis Pardomo, Camargo, Orbaneia, Balsameda & dix ou douze autres des principaux, & bannit les autres. Ces exécutions séveres & cruelles qu'il faisoit sans misericorde en de pareilles occasions, intimiderent si fort tout le monde, que personne après cela n'osoit plus entreprendre rien de semblable ; parce que non seulement l'intention & la volonté d'attenter quelque chose contre lui, quand elle étoit connue, passoit pour un crime irrémissi-

ble ; mais ſur le moindres ſoupçons même, il n'y alloit pas moins que de la vie : ainſi un frere n'oſoit là-deſſus ſe fier à ſon frere. On peut par là répondre à ce que pluſieurs perſonnes conſiderables ont imputé aux ſerviteurs de Sa Majeſté, en les accuſant de foibleſſe ou de negligence, de n'avoir pas fait périr Carvajal, comme il le meritoit. En effet, il ſemble qu'il y avoit aſſez de gens qui avoient interêt à l'entreprendre, pour ſe tirer d'une ſervitude ſi cruelle & ſi périlleuſe que celle où on étoit avec lui ; mais la ſurpriſe qu'on peut avoir là-deſſus, doit ceſſer quand on conſiderera qu'il ſe forma en effet pluſieurs complots contre lui, mais qui vinrent toujours à ſa connoiſſance, & que quatre ou cinq qu'il découvrit, coûterent la vie à plus de cinquante perſonnes. Cela faiſoit donc que tout le monde étoit intimidé, d'autant plûtôt que donnant de groſſes recompenſes à ceux qui lui découvroient quelque deſſein formé contre lui, il y en avoit peu qui oſaſſent ſe hazarder à en former ; on aimoit mieux temporiſer & attendre un tems & des conjonctures plus favorables pour ſe voir délivrer de ce cruel Tiran. Il demeura donc ainſi paiſible & tranquille dans la ville de Plata, fai-

ſant ſouvent ſçavoir des nouvelles de ce qui ſe paſſoit à Gonzale Pizarre, & lui envoyant auſſi bonne quantité d'argent, tant de ce qui lui appartenoit de droit, que du quint Royal qu'il prenoit, & des biens de ceux qu'il faiſoit mourir, dont il prenoit les Indiens, & en tiroit les revenus, ſous prétexte de les employer pour les frais de la guerre.

CHAPITRE V.

Gonzale Pizarre part de Quito, & va à los Reyes : ce qu'il y fait & comment il y agit.

APrès la défaite & la mort du Vice-roi, Gonzale demeura aſſez long-tems à Quito, dépêchant pluſieurs commiſſions pour les gens de guerre qu'il envoyoit en divers endroits. Il en envoya quelques-uns avec l'Adolantado Benalcazar, à qui il pardonna, & qu'il reçut en ſes bonnes graces : d'autres avec le Capitaine Ulloa, qui étoit venu du Chili, de la part de Pierre de Valdivia, pour demander du ſecours, afin de pouvoir faire des conquêtes en ce pays-là. Il en envoya auſſi d'autres en d'autres

lieux, si bien qu'il demeura avec environ cinq cens hommes, se réjouissant & faisant des fêtes presque continuelles, depuis le dix-huit de Janvier de l'an mil cinq cens quarante six, jour auquel se donna la bataille où le Viceroi fut tué, jusqu'à la my-Juillet de la même année. On parloit diversement des raisons qui l'obligeoient à faire un séjour si considerable dans cette ville. Les uns disoient que c'étoit pour être plus promptement informé des nouvelles & des ordres qui viendroient d'Espagne : les autres pensoient que c'étoit à cause du grand profit qui lui revenoit des mines d'or qu'on avoit découvertes en ce pays-là ; mais il y en avoit aussi qui étoient persuadez qu'il étoit retenu par l'amour qu'il avoit pour cette femme dont on a parlé, & dont il avoit fait tuer le mari par ce Vincent Pablo, qui fut condamné à mort, & exécuté pour ce crime à Valladolid. Cette femme se trouva grosse après la mort de son mari ; son pere fit mourir l'enfant qu'elle mit au monde, & pour ce crime Pierre de Puelles le fit pendre. Enfin Gonzale Pizarre résolut de partir de Quito, pour aller à los Reyes, & faire quelque séjour. On disoit qu'une des principales

raisons qui lui avoient fait prendre cette résolution, étoit les soupçons qu'il avoit contre son Lieutenant dans cette Ville, le Capitaine Lorenço d'Aldana, qui étoit si aimé de tout le monde, qu'il se trouvoit à peu près en état de réüssir en tout ce qu'il auroit voulu entreprendre. Pizarre avoit aussi quelques soupçons contre son Mestre de Camp Carvajal, qu'il craignoit qui s'enorgueillit par tant de victoires qu'il avoit remporté, & qui se voyant fort éloigné de lui, pourroit aisément se mettre dans l'esprit de sécoüer le joug de son autorité, & se rendre indépendant. Il partit donc de Quito, y laissant pour son Lieutenant & Capitaine General Pierre de Puelles, avec trois cens hommes. Il avoit beaucoup de confiance en lui, parce qu'il l'avoit sécouru à propos & dans son grand besoin, lors qu'il alloit de Cusco à los Reyes, & que son armée étoit sur le point de se dissiper & de l'abandonner, si Puelles n'y fût arrivé à propos pour les encourager tous. Outre cela encore, il lui sembloit de voir en ce Capitaine plusieurs qualitez, qui lui promettoient une entiere sûreté de sa part, & que même si Sa Majesté envoyoit quelques gens par le Gouvernement de Benalcazar, Pierre de

de Puelles seroit homme à les empêcher de pouvoir entrer dans le pays, & à leur résister vigoureusement. Snr la route, Gonzale Pizarre agissoit, & étoit traité par tout en homme qui joüissoit paisiblement & tranquillement de son autorité de Gouverneur du Perou, & qui sembloit en si grande sûreté, qu'il n'avoit aucun revers à craindre, & que Sa Majesté même seroit obligée de lui faire quelque parti avantageux. D'ailleurs ses serviteurs & ses Soldats lui obéissoient & le respectoient, comme des gens qui paroissoient pleinement persuadez qu'ils avoient à dépendre toute leur vie de lui, & passer le reste de leurs jours soumis à son autorité. On tenoit pour bonnes & sûres les répartitions d'Indiens qu'il faisoit, & on ne doutoit pas qu'elles ne fussent de longue durée. Lui & ses principaux Officiers feignoient & publioient qu'ils recevoient souvent des lettres de plusieurs grands Seigneurs d'Espagne, qui le louoient & approuvoient ce qu'il avoit fait, le justifiant par les infractions qu'on avoit fait aux privileges & aux droits legitimes dont on jouissoit au Perou, & lui offrant même leur faveur & leur crédit pour appuyer ses interêts. Ce n'est pas que les gens un peu éclairez ne connus-

sent clairement que ce n'étoit qu'un artifice, & une chose inventée à plaisir & sans aucun fondement dans la verité. Quand il fut arrivé à la ville de Saint Michel, ayant appris qu'il y avoit dans ce voisinage plusieurs Indiens non soumis, il donna ordre qu'on fît un nouvel établissement dans la Province de Garrochamba, afin de pouvoir aisément les attaquer de là : il laissa pour Chef de cette entreprise le Capitaine Mercadillo, avec cent trente hommes, reglant entr'eux par avance le partage du pays & des conquêtes qu'ils y feroient. Il envoya le Capitaine Porcel avec soixante hommes pour continuer sa conquête des Bracamoros. En tout cela il vouloit faire croire qu'il agissoit ainsi pour le bien & l'avantage du pays : mais son intention principale étoit de tenir toujours des gens de guerre en état & en haleine, en cas qu'il vînt à en avoir besoin. Outre ce qu'on vient de dire Gonzale Pizarre avoit envoyé en partant de Quito, le Licentié Carvajal, avec quelques Soldats, par mer, dans les navires que le Capitaine Jean Alonse Palomino avoit amenez de Nicaragua, de la poursuite de Verdugo, & lui avoit donné ordre de pourvoir en

chemin faisant, à tout ce qu'il jugeroit necessaire pour la sureté de la côte. Carvajal se rejoignit à Pizarre dans la ville de Truxillo, & ils allerent ensemble par terre avec deux cens hommes jusqu'à los Reyes. Quand ils furent arrivez auprès de la ville, il y eut divers sentimens sur les ceremonies qu'on feroit pour l'entrée & la reception de Pizarre. Ses Capitaines disoient qu'il falloit sortir au devant de lui avec le dais, sous lequel il marcheroit à la maniere des Rois : d'autres, par une flatterie encore plus outrée, vouloient qu'on abbatît une partie des murailles de la ville, & quelques maisons, & qu'on lui fit ainsi un nouveau chemin pour son entrée, afin de conserver d'autant mieux le souvenir de sa victoire, comme on faisoit autrefois à Rome à ceux à qui on accordoit l'honneur du triomphe. Gonzale Pizarre suivit en cela, comme il faisoit dans toutes les choses importantes, le sentiment & l'avis du Licentié Carvajal, qui fut d'entrer à cheval, précedé par ses Capitaines, qui marchoient à pied, tenant leurs chevaux par la bride : il avoit à ses côtez l'Archevêque de los Reyes, l'Evêque de Cusco, l'E-

vêque de Quito, & l'Evêque de Bogota, qui étoit venu par la voye de Carthagene, pour se faire consacrer au Perou. Pizarre étoit aussi accompagné dans son entrée, par son Lieutenant Lorenço d'Aldana, & tous les Magistrats & les Habitans de la Ville, sans qu'il en manquât aucun. Les ruës étoient propres & bien ornées, jonchées d'herbes & de fleurs : les cloches de toutes les Eglises & de tous les Monasteres sonnoient, & devant lui marchoit une Musique composée de Trompettes, de Tymbales, & de plusieurs autres Instrumens. Pizarre fut conduit ainsi en pompe jusqu'à la grande Eglise, puis de là jusques à sa maison. Depuis ce tems-là il commença à agir avec beaucoup plus de hauteur, & marquer plus d'orguëil qu'il n'avoit encore jamais fait ; suivant les grandes idees qu'il s'étoit fait de soy même par tous ces dehors, selon le caractere des petits esprits. Il avoit une garde de quatre-vingt Halebardiers, outre plusieurs Cavaliers qui l'accompagnoient toujours. Personne n'osoit s'asseoir en sa presence, & il y avoit fort peu de gens pour qui il se découvrît. Toutes ces façons de faire, & ces hauteurs, jointes aux paroles desobligean-

tes & injurieuses qu'il disoit souvent à plusieurs, mécontenterent tout le monde. Il faut ajouter encore qu'il donnoit un autre sujet de mécontentement aux gens de guerre, en ne les payant point. Tout cela ne manqua pas de produire son effet dans la suite, comme on le verra, bien qu'on dissimulât sans découvrir ses sentimens, jusqu'à ce qu'on en trouvât une occasion favorable.

CHAPITRE VI.

Le Licentié de la Gasca reçoit des ordres & commission de Sa Majesté, pour rétablir la paix, & remettre les choses en bon état au Perou: Il s'embarque & arrive à Terre-Ferme.

SA Majesté Charles V. Empereur & Roi d'Espagne, étoit en Allemagne avec toute sa Cour, dans le tems qu'il apprit ce qui se passoit au Perou: il étoit alors occupé à ruiner & à détruire le parti des Lutheriens, & des autres qui s'étoient séparez de l'Eglise Romaine, pour les réduire & les ramener par la force, à la reconnoître & à lui obéir. Ce Monarque voulut parler lui-même à

Diegue Alvarez de Cueto, beau-frere du Viceroi, & à François Maldonat, envoyé par Gonzale Pizarre : ils étoient allez l'un & l'autre pour rendre compte à Sa Majesté de ce qui s'étoit passé au Perou : mais on ne sçavoit encore rien à la Cour de la mort du Viceroi Blasco Nugnez Vela, & en effet il étoit impossible qu'on en eût alors pû apprendre la nouvelle. On commença donc à examiner quels remedes il faudroit apporter aux maux qu'on connoissoit : Il est vrai que l'affaire tira un peu en longueur, parce que Sa Majesté n'étoit pas en Espagne, & que souvent même il étoit attaqué de maladie. Enfin, la résolution fut prise d'envoyer au Perou le Licentié Pierre de la Gasca, qui étoit alors du Conseil de la sainte & generale Inquisition. C'étoit un homme dont les lumieres & la prudence étoient fort connuës par les diverses experiences qu'on en avoit fait en plusieurs affaires, & particulierement par les bons ordres qu'il avoit mis, & les préparatifs qu'il avoit faits peu d'années auparavant dans le Royaume de Valence contre la flote des Turcs & des Maures qu'on y attendoit, comme aussi dans les autres choses concernant les nouveaux Convertis de ce

Royaume, qui se passerent pendant le tems qu'il y étoit occupé à l'expedition de quelques affaires concernant le saint Office, & pour lesquelles Sa Majesté lui avoit donné commission. Le titre qu'on lui donna en l'envoyant au Perou, fut celui de Président de l'Andience Royale de ce Royaume-là avec un plein pouvoir pour tout ce qui concernoit le gouvernement du pays, pour en calmer tous les mouvemens & y rétablir la paix, & pardonner comme il jugeroit à propos, toutes les fautes commises avant son arrivée, comme aussi celles qui se commettroient pendant son séjour. Il emmena avec lui pour Auditeurs, le Licentié André de Ganas, & le Licentié Renteria. On lui donna aussi tous les pouvoirs & les ordres necessaires pour lever des Troupes, en cas de besoin. Il est vrai que ses ordres furent secrets, & qu'on ne voulut pas les publier ni en faire bruit, parce qu'on vouloit tenter les voyes de la douceur, & qu'ainsi il ne parloit que de grace & de pardon, & d'employer tous les moyens les plus doux qu'il lui seroit possible de trouver, pour le rétablissement de la paix & de la tranquillité de ce pays-là. Il s'embarqua & mit à la voile dans le mois de May

de l'an mil cinq cens quarante-six, sans emmener avec lui aucuns Soldats, mais seulement ses Valets & les Officiers de sa maison. En arrivant à Sainte Marthe, il apprit comment Melchior Verdugo avoit été battu & défait par les gens de Hinoiosa, & qu'avec ce qu'il avoit pû sauver de sa deroute, il l'attendoit à Carthagene. Cela lui fit prendre la résolution de passer à Nombre de Dios pour ne donner aucun soupçon à Hinoiosa & à ses gens, & ne les éfaroucher point. Il sçavoit qu'ils haïssoient extrêmement Verdugo, & que s'il lui parloit ou l'emmenoit avec lui, il ne leur en faudroit pas davantage pour les empêcher de le recevoir ou de l'écouter lui-même. Il alla donc moüiller au Port de Nombre de Dios, où Hinoiosa avoit laissé Hernan Mexia de Gusman avec cent quatre-vingt hommes pour garder ce lieu-là & le voisinage contre Melchior Verdugo. Le Président fit mettre à terre le Maréchal de Camp Alfonse d'Alvarado qui étoit venu avec lui d'Espagne; Alvarado parla à Hernan Mexia, & lui fit sçavoir la venue du Président, lui apprenant qui il étoit, & pourquoi il venoit. Après plusieurs discours, ils prirent congé l'un de l'autre, & se séparerent sans s'être

s'être ouverts ni avoir déclaré leurs sentimens, parce que chacun d'eux avoit ses soupçons & se tenoit sur ses gardes. Alfonse d'Alvarado retourna au vaisseau, & Fernand Mexia envoya supplier le Président de vouloir débarquer & venir à terre, ce qu'il fit : Mexia étant allé au devant de lui dans une barque avec vingt Arquebusiers, & ayant laissé le reste de ses troupes en ordre sur le bord de la mer, il entra dans la chaloupe du Président, & le conduisit à terre, où il lui fit faire une salve & le fit recevoir avec beaucoup d'honneur. Après cela le Président l'ayant tiré à part, lui parla en particulier, & lui dit le sujet & les raisons de sa venuë. Mexia de son côté lui ouvrit son cœur, & lui témoigna « que son intention étoit d'obéïr à Sa Majesté, & lui « rendre ses services : Que pour cela il « y avoit long-tems qu'il désiroit de voir « venir quelqu'un de sa part. Qu'heureu- « sement les choses se trouvoient dans « une disposition très-favorable pour se « découvrir, & faire ce qu'il avoit réso- « lu, sans que personne s'y pût opposer, « parce qu'il se trouvoit alors à la tête, « & seul Commandant de la plûpart des « troupes de Gonzale Pizarre qui étoient « dans le voisinage, & dont la plus consi- «

» derable partie étoit dans cette Ville de
» Nombre de Dios. Que Hioniosa & les
» autres Capitaines étant allez à Panama,
» il se trouvoit en état, si le Président le
» jugeoit à propos, de se declarer haute-
» ment & ouvertement pour Sa Majesté,
» & qu'il étoit tout prêt de le faire ; qu'ils
» pourroient aller ensemble à Panama,
» & se rendre aisément maîtres de la flo-
» te, par les moyens qu'il lui expliqua.
» Que de plus il jugeoit par des con-
» jonctures assez vraisemblables, que
» Hinoiosa & ses Capitaines étant bien
» instruits des intentions du Président &
» du dessein de sa venuë, ne lui feroient
» aucune opposition, mais le recevroient
» avec plaisir. » Le Président le remer-
cia de ses bonnes intentions, & lui dit :
» Qu'il falloit, autant qu'il seroit possible,
» prendre les voyes de la douceur, par-
» ce que l'intention de Sa Majesté étoit
» qu'on remît le calme & la tranquillité
» dans le Pays, sans être obligé d'en
» venir à la guerre s'il y avoit moyen ;
» & qu'ainsi il avoit dessein de faire tout
» ce qu'il pourroit pour cela, & qu'il
» étoit bien aise que tout le monde en
» fût averti. Que personne ne pouvant
» ignorer qu'une des principales causes
» des mouvemens & des désordres qu'on

voyoit dans le Pays, avoit été la rigueur « excessive du Viceroy, il étoit juste de « faire connoître à tous la douceur avec « laquelle le Roy vouloit qu'on y reme- « diât. Qu'on pouvoit esperer que cela « étant connu & publié, & chacun trou- » vant par ce moyen sa sureté dans son « devoir, il n'y en auroit guéres qui ne « se fissent un plaisir d'y rentrer, & de « témoigner à Sa Majesté leur respect & « leur obéissance par leurs services, plû- « tôt que de vouloir passer pour des su- « jets rebelles à leur Souverain. Qu'ainsi « son intention étoit de ne rien entrepren- « dre jusques à ce qu'il eût fait connoître « à tout le monde ce qu'il venoit de « dire. « Hernan Mexia témoigna au Président, qu'il étoit prêt de suivre ses ordres, & de se soumettre à tout ce qu'il jugeroit à propos; mais qu'il croyoit être obligé de l'avertir, » Qu'ils se trouvoient alors maîtres des gens de guerre, & en « état d'en disposer, & de faire réussir les » choses comme ils désiroient, sans au- » cun péril. Qu'il n'en seroit pas de mê- « me quand ils seroient à Panama, où les « soldats seroient en la puissance de Hi- « noiosa & suivroient ses ordres, ce qui « pourroit rendre le succès plus douteux « & plus incertain. » Cependant le Président

persista dans sa résolution, & Mexia s'y conforma, tenant la chose secrete entr'eux deux, jusques à ce que les affaires eussent pris le tour qu'on dira dans la suite.

CHAPITRE VII.

Ce que fit Hinoiosa ayant appris la venuë du Président, & la reception que Fernand Mexia lui avoit fait.

PIerre-Alfonse de Hinoiosa, General de Gonzale Pizarre, ayant appris à Panama la reception que Hernan Mexia avoit fait au Président, en eut beaucoup de chagrin, tant parce qu'il ignoroit quels étoient les ordres du Président, que parce que Mexia avoit fait la chose sans la lui communiquer. Il lui écrivit donc là-dessus d'une maniere forte, & même dure, & quelques amis que Mexia avoit à Panama, lui écrivirent aussi de n'y point aller, parce que Hinoiosa étoit fort mécontent de lui. Nonobstant tout cela, après en avoir conferé avec le Président, pour éviter que le retardement ne fît naître dans l'esprit des soldats quelques soupçons fâcheux sur le sujet de sa

venuë & de ses desseins, ils convinrent que Mexia partiroit incontinent pour Panama, afin de communiquer l'affaire à Hinoiosa. Il se mit donc au-dessus des soupçons qu'on vouloit lui donner, & des frayeurs qu'on vouloit lui faire, se confiant dans l'amitié de Hinoiosa, & dans la connoissance qu'il avoit de son humeur. Ainsi il partit & se rendit à Panama, où il expliqua les raisons de sa conduite, & pourquoi il avoit reçu le Président ; ajoûtant pour se mieux disculper, que quelque parti qu'on voulût prendre, ce qu'il avoit fait ne pouvoit être d'aucun préjudice. Hinoiosa fut satisfait de ses raisons, après quoi Mexia retourna à Nombre de Dios, & le Président s'en alla à Panama. Quand il y fut arrivé, il entretint séparément sur le sujet de sa venuë, Hinoiosa & tous ses Capitaines, ce qu'il fit avec tant de prudence & de secret, que sans qu'ils s'entrecommunicassent rien les uns aux autres, il les sçut si bien gagner, qu'il se mit en état de pouvoir leur parler ouvertement & publiquement à tous, pour les amener à ses sentimens, & les engager à suivre ses intentions. A l'égard des soldats, il leur fournissoit ce dont ils avoient besoin, regardant comme un des princi-

paux moyens pour bien réussir dans ses desseins, la douceur & l'honnêteté qu'il avoit pour tout le monde. Aussi est-il vrai que c'étoit un fort bon moyen pour gagner l'affection des soldats, surtout en ce Pays-là. Néanmoins le Président faisoit cela sans bassesse, & sans faire aucun tort à son rang & à son autorité. Le Maréchal Alfonse d'Alvarado lui fut fort utile, & le servit beaucoup dans toutes ces négociations, tant par le grand nombre de ses amis, que parce que ceux mêmes qui n'en étoient pas, voyant un homme de son mérite & de son poids, qui étoit depuis si long-tems dans les Indes, & qui avoit eu des liaisons fort étroites d'amitié & d'obligation avec le Marquis & ses freres, prendre alors le parti qu'il prenoit; cela leur paroissoit une raison suffisante pour leur donner au moins de violens soupçons contre celui de Gonzale Pizarre, & les disposer à l'abandonner. Hinoiosa ne s'étoit pourtant point encore déterminé ni déclaré pour le Président. Il avoit même mandé sa venuë à Gonzale Pizarre. Il y avoit aussi de ses Capitaines & des principaux de ceux qui l'accompagnoient, qui avoient écrit à Pizarre, même avant que le President arrivât à Panama, qu'il ne leur sembloit pas

à propos qu'on le laissât entrer au Perou. Dans la suite ils changerent d'avis par les moyens que nous avons dit. Cependant le Président sçut si bien tourner les choses, & si bien ménager l'esprit de Hinoiosa qu'il visitoit fort souvent, que de son consentement il envoya un de ceux qu'il amenoit d'Espagne à Gonzale Pizarre, pour lui porter des Lettres, & lui apprendre sa venuë & ses intentions. Il y en avoit une de Sa Majesté, que le Président accompagna d'une des siennes. Ce fut Pierre Hernandez Paniagua, de la Ville de Plaisance en Castille, qui fut porteur de ces dépêches. On dira dans la suite ce qui lui arriva quand il fut arrivé au Perou ; mais il faut auparavant voir ce que fit Gonzale Pizarre, quand il apprit la venuë du Président.



Voici la Lettre de Sa Majesté à Gonzale Pizarre.

LE ROY.

» GOnzale Pizarre, par vos lettres
» & par quelques relations d'autres
» personnes, nous avons appris les mou-
» vemens du Perou, & les désordres qui
» y sont arrivez dans toutes ses Provin-
» ces, après l'arrivée de Blasco Nugnez
» Vela, que nous y avions envoyé en
» qualité de Viceroy, & celle des Audi-
» teurs de l'Audience Royale, qui y
» étoient aussi allez avec lui : Nous avons
« donc sçu que tous les inconveniens
» étoient venus de ce qu'on avoit voulu
» faire executer à la rigueur les nouvel-
» les Loix & les nouveaux Reglemens,
» que nous avions jugé convenables pour
„ le bon Gouvernement de ce pays-là,
„ & pour le bon traitement que nous de-
„ sirons qui soit fait aux habitans natu-
„ rels du pays. Nous sommes persua-
„ dez que vous & ceux qui vous ont sui-
„ vi, n'avez pas eu intention de rien fai-
„ re contre notre service; mais seule-
„ ment de vous opposer à la rigueur ex-
„ cessive, & à la dureté inexorable du

Viceroy, qui ne vouloit abſolument « rien accorder aux ſupplications qu'on « lui faiſoit, & aux requêtes qu'on lui « préſentoit là-deſſus. Etant donc bien « informez de tout cela, & ayant oui là- « deſſus François Maldonat, en tout ce « qu'il a voulu nous dire, tant de votre « part, que de celle des habitans de ces « Provinces : Nous avons jugé à propos « d'y envoyer pour notre Préſident le Li- « centié de la Gaſca qui eſt de notre Con- « ſeil de la ſainte & generale Inquiſition, « auquel nous avons donné commiſſion « & pouvoir de faire ce qu'il jugera con- « venable pour remettre le repos & la « tranquillité dans le pays, y diſpoſer les « affaires, & y donner les ordres d'une « maniere propre pour l'avancement du « ſervice & de la gloire de Dieu, pour « le bien & l'avantage du pays, & pour « l'utilité, tant de nos ſujets qui ſont allez « s'y établir, que de ſes habitans natu- « rels. C'eſt pourquoi nous voulons & « entendons, & vous recommandons « très expreſſément, que vous ayez à « obéïr ponctuellement à tout ce que le- « dit Licentié vous ordonnera de notre « part, comme ſi nous-mêmes vous l'or- « donnions de notre propre bouche. « Que de plus vous l'aſſiſtiez & lui don- «

» niez aide & faveur en tout ce qu'il vous
» requerera, & qui sera nécessaire pour
» l'execution des ordres que nous lui
» avons donné, suivant & de la maniere
» qu'il vous les fera connoître, & vous
» en sommera de notre part, & selon la
» confiance que nous avons en votre fidé-
» lité. Vous assurant aussi de notre côté,
» que nous nous souvenons & nous sou-
» viendrons en tems & lieu des services
» que vous & le Marquis Dom François
» Pizarre votre frere nous avez rendus,
» pour faire sentir à ses enfans & à ses fre-
» res les effets de notre bienveillance. De
» Venelo le seiziéme de Février mil cinq
» cens quarante-six. Signé,

MOI le ROY.

Par ordre de Sa Majesté,

François d'Erason.

LETTRE

du Président à Gonzale Pizarre.

MONSIEUR,

« Dans l'esperance que j'avois de partir promptement pour me rendre au Perou, je ne vous ai pas jusqu'ici envoyé la Lettre de Sa Majesté Imperiale notre légitime Souverain, ni ne vous ai non plus écrit pour vous faire sçavoir mon arrivée en ces quartiers, parce qu'il me paroissoit plus conforme au respect & à l'obéissance que je dois à Sa Majesté, de vous remettre moi-même sa Lettre entre les mains, sans la faire préceder par quelqu'une des miennes. Cependant, Monsieur, voyant que mon départ de ce lieu est differé, & apprenant que vous faites assembler à Lima les Habitans du Pays pour consulter sur les affaires qui se sont passées, & voir ce qu'il y aura à faire dans les conjonctures présentes; j'ai cru qu'il étoit à propos de ne tarder pas plus long-tems à vous envoyer la Lettre de

„ Sa Majedé, & que je la devois accom-
„ pagner de celle-ci; ce que je fais en
„ vous les envoyant par le présent por-
„ teur, Pierre Hernandez Paniagua, qui
„ est une personne d'honneur & de meri-
„ te, & qui fait profession d'être du nom-
„ bre de vos amis & de vos serviteurs.
„ Je puis bien vous dire, Monsieur, qu'on
„ a déliberé & consulté fort mûrement
„ & fort soigneusement en Espagne sur
„ tout ce qui s'est passé au Perou, de-
„ puis que le Viceroy Blasco Nugnez Ve-
„ la y fut arrivé; & qu'àprès un soigneux
„ examen, Sa Majesté ayant oui les sen-
„ timens de ses Conseillers, & bien con-
„ sidéré toutes choses, elle jugea qu'il
„ n'y avoit rien eu en tout cela, qui dût
„ faire croire qu'on eût été poussé par un
„ esprit de rebellion & de désobéissance:
„ mais que les Espagnols habitans du
„ Perou avoient cru que la rigueur in-
„ flexible avec laquelle le Viceroy fai-
„ soit executer les Reglemens, nonobs-
„ tant toutes leurs supplications & leurs
„ appellations à Sa Majesté, les mettoit
„ en droit de se défendre contre un pro-
„ cedé si rigoureux; au moins jusqu'à ce
„ qu'ils eussent eu le tems d'apprendre
„ plus précisément la volonté, & recevoir
„ les ordres de Sa Majesté sur leurs re-

montrances. C'est cela même qui pa- «
roît aussi, Monsieur, par la lettre que «
vous avez écrite à Sa Majesté, dans la- «
quelle vous lui marquez que la princi- «
pale rasion qui vous a obligé d'accep- «
ter la Charge de Gouverneur, c'est «
parce qu'elle vous a été donnée par «
l'Audience Royale, au nom & sous le «
sceau de Sa Majesté, comme un emploi «
dans lequel vous lui pouviez rendre de «
bons services en l'acceptant, & dont «
elle pouvoit au contraire recevoir «
quelque préjudice si vous le refusiez. «
Que c'étoit donc là le motif qui vous «
l'avoit fait accepter, jusqu'à ce qu'il «
plût à Sa Majesté d'en ordonner ce «
qu'elle jugeroit à propos, à quoi vous «
étiez résolu d'obéir en bon & fidèle su- «
jet. Ce que Sa Majesté ayant vû & con- «
sideré, elle m'a envoyé expressément «
pour remettre le calme & la tranquilli- «
té dans le pays, par la revocation des «
Ordonnances en question, avec pou- «
voir de pardonner de sa part tout le «
passé, & de prendre le sentiment & les «
avis des habitans sur ce qui paroîtra «
plus convenable & plus avantageux «
pour le service & la gloire de Dieu, le «
bien du pays, & l'avantage de tous ceux «
qui y habitent. A l'égard des Espagnols «

„ qu'on ne pourra pas pourvoir dans le
„ pays, & à qui on ne pourra pas donner
„ comme aux autres des repartitions
„ d'Indiens, j'ai aussi ordre pour reme-
„ dier aux inconveniens qui en pour-
„ roient naître, de leur donner de l'em-
„ ploi en les envoyant faire de nouvelles
„ découvertes, afin qu'ils y trouvent de
„ quoi vivre commodément, & qu'ils y
„ acquierent de l'honneur & des riches-
„ ses, comme ont déja fait plusieurs au-
„ tres par ce qui a été découvert & con-
„ quis par eux. Je vous supplie donc,
„ Monsieur, de faire là-dessus des réfle-
„ xions sérieuses, & de bien considerer les
„ choses, premierement en Chrétien,
„ puis en Cavalier & en Gentilhomme
„ d'honneur, sage & prudent. Comme
„ vous avez toujours fait paroître beau-
„ coup d'affection & d'attachement pour
„ le bien & l'avantage de ce pays, & de
„ ceux qui y habitent, vous avez assu-
„ rément grand sujet de rendre graces à
„ Dieu de ce que dans une affaire si im-
„ portante & si délicate, ni Sa Majesté, ni
„ ceux qui sont auprès d'elle, n'ont pas
„ pris ce que vous avez fait comme une
„ rebellion & une révolte contre l'auto-
„ rité legitime de votre Souverain, mais
„ plûtôt comme une juste défense de vos

droits & de ceux des autres Espagnols "
habitans du Perou, en attendant la dé- "
cision de Sa Majesté sur vos supplica- "
tions & vos requêtes présentées là- "
dessus. Ainsi, Monsieur, puisque Sa "
Majesté comme un Prince veritable- "
ment Catholique qui aime l'équité "
& la justice, vous a accordé à vous & "
aux autres ce qui vous appartenoit, & "
que vous demandiez par vos requêtes, "
en vous déchargeant de l'observation "
des Reglemens dont vous vous plai- "
gniez, & que vous disiez vous être si "
préjudiciables ; il est iuste que de votre "
côté vous agissiez aussi en bon & fidé- "
le sujet, & que vous fassiez paroî- "
tre votre soumission & votre fidelité à "
votre Souverain, par une respectueuse "
obéïssance à ses ordres. En faisant cela, "
Monsieur, non-seulement vous agirez "
en bon & fidéle sujet, mais aussi en "
Chrétien soumis & obéïssant aux or- "
dres de Dieu, qui nous ordonne tant "
par la loy de la nature que par sa pa- "
role écrite, de rendre à chacun ce qui "
lui appartient, & en particulier de "
rendre aux Rois l'obéïssance qui leur "
est dûë, sous peine de mort & de dam- "
nation éternelle pour ceux qui ne s'ac- "
quitteront pas de ce devoir. Ajoutez "

„ encore que vous êtes obligé à cela, „ même en qualité de Cavalier & de „ Gentilhomme d'honneur, puisque vous „ sçavez que vos prédecesseurs ont mérité & ont acquis ce glorieux titre qu'ils „ vous ont laissé, par leur fidélité envers leur Prince & les services qu'ils „ lui ont rendus, s'avançant & s'élevant par ce moyen beaucoup plus que „ plusieurs autres qui n'ont pas eu le „ même zéle & le même attachement à „ son service. Vous ne voudriez pas sans „ doute, Monsieur, dégenerer de cette „ vertu qu'ont fait paroître ceux qui vous „ ont précedé, & mettre par ce moyen „ dans votre famille une tache qui en „ obscurcisse la gloire. Après le salut „ éternel de l'ame, rien ne doit paroître „ plus considerable, ni être plus cher à „ un honnête homme, que l'honneur, „ dont la perte le doit plus toucher que „ celle de toute autre chose, qui ne regarde pas le salut & la vie à venir. Sur „ tout, Monsieur, une personne dans „ l'état & la situation où vous êtes, doit „ seigneusement prendre garde à ne faire point de tort à la gloire de ses prédecesseurs, ni à l'honneur de ses parens & au sien propre; ce que vous „ feriez sans doute en manquant à votre devoir

devoir envers votre Roy. En effet, un «
homme qui manque de fidélité à Dieu «
ou à son Prince, non-seulement se fait «
tort à lui-même, mais de plus, il deshonore «
en quelque maniere sa famille & «
ses parens. Faites encore là-dessus, «
Monsieur, les réflexions que la seule «
prudence humaine vous peut aisément «
suggerer : considerez la grandeur & la «
puissance de notre Roy, & qu'il vous «
seroit absolument impossible de lui «
résister, quand vous le voudriez entreprendre. «
Bien que vous n'ayez jamais «
été à sa Cour, ni dans ses Armées, & «
qu'ainsi vous n'ayez pas vû de vos propres «
yeux sa puissance & les moyens «
qu'il a de châtier ceux qui le fâchent, «
vous n'avez qu'à faire réflexion sur ce «
que vous en avez oüi dire. Representez-vous, «
par exemple, la puissance «
du Grand Turc, qui est venu en personne «
avec plus de trois cens mille «
combattans, & qui, quand il s'est vû «
dans le voisinage de Vienne auprès de «
Sa Majesté, n'osa lui donner bataille, «
voyant bien qu'il la perdroit infailliblement «
s'il se hazardoit à la donner. «
Il se trouva même si pressé, qu'oubliant «
sa grandeur & sa fierté, il fut «
contraint de se retirer ; & afin de les «

„ pouvoir faire plus ſurement, il fut
„ obligé de perdre beaucoup de cavale-
„ rie qu'il avoit fait avancer pour occu-
„ per Sa Majeſté, afin qu'on ne s'apper-
„ çût pas qu'il ſe retiroit avec le reſte
„ de ſon armée. Faites encore reflexion
„ ſur la grandeur & la puiſſance du Roy
„ de France, qui avoit paſſé en Italie
„ avec toutes ſes forces, & ſe trouvoit
„ en perſonne à la tête de ſon armée, ſe
„ flattant de ſe rendre aiſément maître
„ de tout ce que Sa Majeſté poſſedoit en
„ ce pays-là. Cependant après bien du
„ tems & bien des efforts employez aſſez
„ inutilement, l'armée de notre Roy com-
„ mandée, non par lui-même, ſeule-
„ ment par ſes Generaux, donna batail-
„ le, remporta une glorieuſe victoire
„ ſur les François, & prit leur Roy pri-
„ ſonnier, qui fut enſuite envoyé en Eſ-
„ pagne. Conſiderez encore la grandeur
„ de Rome, & neanmoins combien ai-
„ ſément l'armée de notre Roy y entra,
„ s'en rendit maîtreſſe & la pilla, ſe ſai-
„ ſiſſant de ceux qui étoient dans la Vil-
„ le. Dans la ſuite le Sultan des Turcs
„ conſiderant qu'il avoit été obligé de
„ ſe retirer honteuſement ſans oſer don-
„ ner bataille, & le Roy de France ſe
„ trouvant auſſi trop foible de ſon côté

pour pouvoir résister à Sa Majesté, ils "
se liguerent ensemble contr'elle, & "
mirent en mer la plus nombreuse flotte "
qu'on y ait vû il y a fort long-tems, com- "
posée de galéres, galiotes, fustes & "
autres sortes de vaisseaux. Neanmoins "
notre grand Monarque eut assez de "
forces pour résister à deux si puissans "
ennemis joints ensemble; & empêcher "
par sa prudence & par sa valeur qu'ils "
ne pussent prendre sur lui un seul pou- "
ce de terre pendant deux ans que leurs "
armées navales furent jointes. Au con- "
traire la premiere année de leur union "
Sa Majesté prit les Duchez de Guel- "
dres & de Juliers & quelques Places "
sur les Frontieres de Flandres. Le Roy "
de France dans cette occasion se re- "
connut si bien inferieur, qu'encore "
qu'il se fût avancé avec toutes ses for- "
ces de ce côté-là, il n'osa entrepren- "
dre de secourir les Places que Sa Ma- "
jesté attaquoit, ni même s'en appro- "
cher beaucoup, par la crainte qu'il "
avoit qu'on le forçât à combattre. Il "
est vrai que comme la saison fut avan- "
cée, & qu'on se vit en hyver, il fit "
mine de vouloir donner bataille pour "
obliger Sa Majesté à lever le siege de "
devant une place qu'elle avoit attaqué: "

„ mais après cela il n'osa l'attendre, &
„ se retira dans un lieu fort, où il se
„ croyoit à peu près en sureté. Cepen-
„ dant dès la nuit suivante, ayant appris
„ que l'Empereur avoit donné ordre
„ qu'on l'attaquât dans son fort, il l'a-
„ bandonna honteusement, & se retira
„ avec une précipitation qui lui fit peu
„ d'honneur, emmenant avec lui quel-
„ que Cavalerie, & laissant ordre à son
„ fils d'abandonner aussi le lieu peu de
„ tems après, & le suivre avec le reste
„ de son armée. De cette maniere le Roy
„ marcha toute la nuit & tout le jour
„ suivant avec tant de précipitation, que
„ quand il entra dans la Ville de Saint
„ Quentin, il ne se trouva accompagné
„ que de trois Cavaliers, qui étoient les
„ seuls qui avoient pu le suivre. L'année
„ suivante Sa Majesté entra en France &
„ en occupa une grande partie, sans que
„ le Roy osât s'avancer pour le com-
„ battre & s'opposer à ses progrès. Ainsi
„ ces deux puissans Princes, le Grand
„ Turc & le Roy de France, ayant vû
„ que leur ligue & leur confederation
„ n'avoit pas produit de grands effets,
„ & qu'ils n'avoient remporté aucuns
„ avantages sur Sa Majesté, mais qu'au
„ contraire le François avoit eu le desa-

vantage que nous avons marqué, ils « séparerent leurs flotes : le Turc fit tréve avec Sa Majesté, & le Roy de France rechercha la paix. On peut aisément juger que dans l'état où il se trouve, une des choses qu'il souhaite le plus est, que cette paix continuë, & que sa Majesté veuille bien l'entretenir. Je vous ai représenté cela, Monsieur, parce que je sçai qu'il arrive souvent aux hommes de faire grand cas de ce qui se passe en leur présence, & qu'ils voyent de leurs yeux, bien qu'au fond ce soit peu de chose, tandis qu'ils font fort peu d'attention à ce qu'ils n'ont ni vû ni éprouvé, l'estiment peu, & le negligent, quelque considerable qu'il soit. Je souhaite de tout mon cœur par un principe de charité chrétienne & par l'amour fraternel que nous devons avoir les uns pour les autres, que ni vous ni tous les autres qui sont dans ce pays, ne vous abusiez pas, & ne vous fassiez pas à vous-mêmes une illusion dangereuse, en vous flattant de vos forces & de votre puissance, qui ne sont rien en comparaison de celles de sa Majesté. En effet, s'il lui plaisoit d'arrêter les mouvemens, & faire cesser les troubles qui sont dans ce pays, non par

„ plus vous fier à personne si vous pre-
„ nez un mauvais parti : il vous faudra
„ continuellement être sur vos gardes,
„ en crainte & en défiance de tout le
„ monde, & même de vos plus proches;
„ Nos peres, nos freres & nos plus par-
„ ticuliers amis, sont sans doute plus
„ obligez de travailler au salut éternel
„ de leurs ames, en suivant les mouve-
„ mens d'une bonne conscience, que de
„ s'employer à la conservation des biens,
„ des avantages, ou de la vie même de
„ leurs enfans, de leurs freres ou de leurs
„ plus intimes amis. Ainsi, puisque par
„ la rebellion contre l'autorité de son
„ Souverain legitime, on violé le droit,
„ on blesse sa conscience & on risque son
„ salut, il est évident qu'il n'y a aucun
„ lien si étroit de parenté ou d'amitié
„ qui doive nous obliger à prendre le
„ parti des rebelles. Aussi, arrive-t-il sou-
„ vent que la consideration de ce devoir
„ envers son Prince l'emporte sur toute
„ autre, comme cela s'est vû dans les
„ derniers soulevemens d'Espagne. Vous
„ avez encore un frere, Monsieur, qui
„ est un homme plein de cœur, & qui se
„ croira sans doute plus obligé à conser-
„ ver son honneur & celui de sa fa-
„ mille, qu'à suivre vos sentimens, s'ils
ne

ne sont pas droits ; & on ne peut aisé- «
ment croire que pour donner à son «
Roy des preuves de sa fidelité, & effa- «
cer par ce moyen la tache par laquelle «
on auroit terni l'honneur de sa famille, «
il deviendroit votre plus grand enne- «
mi, & seroit le premier à chercher «
l'occasion de vous punir d'un tel atten- «
tat. Nous avons vû depuis peu un «
exemple remarquable de deux freres «
Espagnols, dont l'un demeuroit à «
Rome, où ayant appris que son frere «
qui étoit en Saxe s'étoit fait Luthé- «
rien, il en fut vivement touché, lui «
semblant que c'étoit là une tache hon- «
teuse dans sa famille. Il prit donc la «
résolution d'y remedier ; & pour cela «
il partit de Rome & s'en alla en Alle- «
magne, à dessein de convertir son fre- «
re, & s'il ne pouvoit en venir à bout, «
de le tuer. Il executa la chose comme «
il l'avoit résolu : Car après avoir de- «
meuré quinze ou vingt jours avec son «
frere, & employé pendant ce tems-là «
tous ses soins pour le convertir, & ef- «
facer par ce moyen le deshonneur «
qu'il faisoit à leur famille, n'en pou- «
vant venir à bout * il le tua, sans que «

* Il ne le tua pas lui-même de sa propre main, mais le fit tuer par un assassin, comme on le voit dans Sleidan, Liv. 17. de son Histoire.

„ ni les liens du sang, ni la force de l'a-
„ mour fraternel, ni la crainte qu'il
„ devoit avoir d'y perdre lui-même la
„ vie, fussent capables de le retenir. En
„ effet le péril étoit fort grand pour lui
„ dans une telle entreprise, de massacrer
„ ainsi son frere, parce qu'il étoit Lu-
„ thérien dans un pays de Luthériens:
„ mais ce desir de conserver son hon-
„ neur est si fort dans les honnêtes gens,
„ qu'il l'emporte non-seulement sur tous
„ les devoirs de la proximité, mais mê-
„ me sur l'amour de la vie. Pensez donc,
„ Monsieur, que votre propre frere con-
„ siderant ce qu'il se doit à soi-même
„ pour la conservation de son honneur,
„ & encore pour le salut éternel de son
„ ame, se croira incomparablement plus
„ obligé à conserver sa vie & ses biens,
„ en faisant son devoir, que de s'expo-
„ ser à les perdre en suivant vos senti-
„ mens & votre parti. Supposant donc,
„ Monsieur, que vous fussiez assez mal-
„ heureux pour vous revolter contre vo-
„ tre Souverain, il seroit aisé à com-
„ prendre qu'en vous suivant, non-seu-
„ lement on perdroit son ame & son hon-
„ neur, mais qu'aussi on ne pourroit évi-
„ ter d'y perdre enfin & ses biens & sa
„ vie. Il vous faut encore penser une cho-
„ se : c'est que ceux même qui auroient

eu le plus d'attachement à votre parti, "
& qui auroient le plus fait pour vous, "
étant sans doute considerez comme les "
plus coupables, comprendroient aisé- "
ment que le seul moyen d'obtenir gra- "
ce, & même quelque recompense de la "
part de leur Roy, seroit de lui rendre "
quelque service considerable à votre "
préjudice, non-seulement en vous a- "
bandonnant & faisant tout leur possi- "
ble contre votre parti, mais même "
contre votre propre personne. De cet- "
te maniere vous auriez sujet d'être dans "
des inquietudes perpetuelles, puisque "
vous ne pourriez vous assurer en vos "
plus particuliers amis, qui seroient "
ceux dont vous auriez peut-être le plus "
à craindre & à vous garder; parce que "
quelque assurance qu'ils vous eussent "
donné de leur fidelité à votre service, "
& quelque promesse même avec ser- "
ment qu'ils eussent pû vous faire & de- "
vant Dieu & devant les hommes, tout "
cela ne pourroit vous être des garants "
suffisans; puisque de semblables pro- "
messes contraires à ce qu'on doit à son "
Souverain legitime, sont opposées aux "
loix du Christianisme, & que par con- "
séquent on fait mal de les faire, & plus "
mal de les garder. Ajoûtez encore à "

„ cela, Monſieur, que non-ſeulement „ vous auriez tout à craindre de la part „ de vos amis par les raiſons qu'on vient „ de dire; mais de plus, que vos grands „ biens vous deviendroient un nouveau „ ſujet d'inquietude; parce que l'eſpe- „ rance d'en obtenir quelque partie, en- „ gageroit bien des gens à ſe déclarer „ contre vous. Penſez auſſi quel ſera le „ péril de ceux qui en petit nombre, ſe „ trouveront exceptez du pardon que ſa „ Majeſté veut bien accorder aux habi- „ tans du Perou; pendant que ceux qui „ auront accepté ce pardon, vivront en „ repos ſans crainte & ſans inquietude. „ Je vous ſupplie donc, Monſieur, de „ bien conſiderer tout ce que je vous dis, „ & de faire auſſi reflexion ſur le zéle & „ l'attachement que vous avez fait paroî- „ tre pour le bien & l'avantage du pays, „ & de ceux qui y habitent, comme vous „ y êtes obligé. En contribuant mainte- „ nant de votre part, à faire ceſſer les „ troubles & les mouvemens qui ont agi- „ té & ébranlé ce Royaume, tous ſes ha- „ bitans vous auront l'obligation entiere „ d'avoir maintenu leurs droits, fait écou- „ ter favorablement leurs requêtes & „ leurs ſupplications, empêché l'execu- „ tion des Reglemens, & fait enſorte que

sa Majesté a trouvé bon d'envoyer une « personne exprès pour les oüir & remedier aux maux & aux inconveniens « dont ils se plaignoient. Au contraire « si vous prenez un autre parti, vous « perdrez tout le merite de l'obligation « qu'on semble vous avoir pour le passé, « parce qu'en faisant continuer les troubles, après avoir obtenu ce que vous « demandiez comme nécessaire au bien « commun de tous, on jugera que ce n'étoit pas cette consideration du bien public qui vous faisoit agir, mais plûtôt « votre interêt particulier & votre ambition démesurée. De cette maniére au « lieu d'être utile aux Espagnols qui habitent au Perou, vous leur nuiriez beaucoup, & ils auroient grande raison de « vous regarder comme leur ennemi; « puisque par là non-seulement vous leur « causeriez des peines & des fatigues « continuelles, mais qu'aussi vous les « tiendriez toujours en inquiétude & en « péril de perdre, & leurs biens & leur « vie, sans leur laisser ni le repos ni la « commodité necessaire pour pouvoir « joüir & profiter de ces biens que la « bonté de leur Souverain leur laisse. Ils « auroient donc sans doute autant & plus « de raison de vous regarder comme leur «

„ ennemi, qu'ils en avoient de regarder
„ comme tel Blasco Nugnez Vela ; puis-
„ que s'ils craignoient de sa part la perte
„ de leurs biens & de leur vie, ils auroient
„ sujet de craindre de la vôtre non-seule-
„ ment la même chose, mais de plus la
„ perte du salut éternel de leur ame par la
„ désobéïssance & la révolte où vous
„ voudriez les engager contre leur legiti-
„ me Souverain. Il faut aussi que vous
„ consideriez, Monsieur, qu'en voulant
„ soutenir la guerre, vous seriez cause
„ qu'il faudroit faire passer un grand nom-
„ bre de troupes au Perou, & qu'ainsi votre
„ conscience seroit chargée de tous les
„ inconveniens & de tous les maux qui
„ en arriveroient par la ruine & la déso-
„ lation du pays & de ses habitans. Cela
„ sans doute vous attireroit la haine de
„ tous, & particulierement des plus con-
„ siderables, des Marchands & des per-
„ sonnes riches, par les grands domaines
„ qu'elles possedent. A l'égard de ceux
„ mêmes qui n'ont ni biens ni possessions
„ dans le pays, & qui vivent avec beau-
„ coup de peine dans une honteuse oisi-
„ veté, on ne laisseroit pas de leur faire
„ beaucoup de tort en les employant dans
„ ces démêlez : Car sans parler de ceux
„ qui y perdroient la vie, n'est-il pas

évident que ceux qui s'en sauveroient, «
se trouvant si éloignez de leur patrie, «
dans des climats fort differens où leur «
santé est fort exposée, s'éloigneroient «
par là extrêmement du dessein qui leur «
a fait entreprendre un si long voyage, «
qui est sans doute de gagner de quoi «
vivre à leur aise, & s'en retourner ri- «
ches dans leur pays natal, ou vivre ho- «
norablement dans celui où ils sont ve- «
nus ? Mais ceux-ci dont on parle n'ont «
de moyen de réussir dans ce dessein, «
qu'en travaillant à de nouvelles décou- «
vertes, puisqu'ils ne trouvent pas d'oc- «
cupation ni de partage dans celles qui «
sont déja faites. Ils n'avancent donc «
point vers leur but, mais plûtôt ils s'en «
éloignent, & perdent leur tems en ser- «
vant comme ils font dans ces guerres «
civiles : puisqu'ils tirent si peu de pro- «
fit de leurs services, que s'ils vouloient «
retourner en Espagne, la plûpart se- «
roient obligez de mendier pour payer «
leur passage. Je me suis étendu à vous «
représenter toutes ces choses peut-être «
plus au long qu'il n'étoit necessaire ; «
parce qu'étant Chrétien comme vous «
êtes, & de plus un Gentilhomme sage, «
prudent & plein d'honneur, l'affection «
que vous avez pour les habitans de ce «

„ pays, & l'interêt que vous prenez en
„ leurs affaires, sont sur votre esprit des
„ motifs plus que suffisans pour vous en-
„ gager à faire votre devoir. Ne croyez
„ pas pourtant, Monsieur, que ce que je
„ vous ai dit parte de quelque doute ou
„ de quelque défiance de votre pieté, de
„ votre generosité, ou de votre fidelité
„ envers votre Prince : Ce sont là en
„ effet des qualitez que j'ai toujours oüi
„ dire que vous possediez : ainsi, Mon-
„ sieur, cela m'a engagé à vous parler
„ avec liberté & avec franchise; d'autant
„ plûtôt que je souhaite de tout mon
„ cœur votre bien & votre avantage;
„ non-seulement en Chrétien, qui doit
„ aimer son prochain; mais aussi comme
„ votre serviteur, & comme un homme
„ affectionné au bien du pays & de ses
„ habitans en general, & qui voudroit
„ par consequent empêcher, s'il lui étoit
„ possible, qu'il ne leur arrivât aucun
„ mal. Je vous prie donc de recevoir ce
„ que je vous écris, comme venant d'un
„ homme qui ne se propose en ceci
„ que l'honneur & la gloire de Dieu, en
„ procurant la paix que son Fils notre
„ Sauveur nous a tant recommandé, l'o-
„ béïssance qu'il doit aux ordres de son
„ Souverain, & l'utilité & l'avantage

de ſon prochain, tant à votre égard en "
particulier, Monſieur, qu'à l'égard de "
tous les autres habitans de ce pays "
à qui je ſouhaite de pouvoir procurer "
une bonne paix, & un état de repos & "
de tranquillité dans lequel ils puiſſent "
commodément travailler au ſalut de "
leur ame, & à la conſervation de leur "
honneur, de leurs biens & de leur vie; "
puiſqu'en effet dans le trouble & dans "
la guerre, il eſt mal-aiſé de s'employer "
utilement à la conſervation de toutes "
ces choſes. Je puis bien vous dire ſin- "
cerement que ce zéle & cette affection "
que je vous témoigne, m'a rendu vo- "
tre ſolliciteur de tous dans les affaires "
préſentes, & m'a engagé à n'épargner "
ni peines, ni ſoins, ni fatigues pour "
vous rendre ſervice, & à expoſer mê- "
me avec joye ma vie aux dangers d'un "
périlleux voyage, pour mettre les vô- "
tres en ſureté. Auſſi puis-je bien vous "
aſſurer que ſi j'en viens heureuſement à "
bout comme je le ſouhaite, je croirai "
ma peine fort bien employée, & je re- "
tournerai content & ſatisfait en Eſpa- "
gne; ſinon je me conſolerai au moins "
par la penſée d'y avoir fait de mon "
mieux & d'avoir agi en Chrétien, en "
m'acquittant de mon devoir en bonne "

„ conſcience „ en fidéle ſujet de ſa Majeſ-
„ té qui aura obéi à ſes ordres & en hon-
„ nête homme qui aura ſuivi les regles
„ de la charité Chrétienne, en tâchant
„ de faire du bien à mes compatriotes.
„ Auſſi quand je ſuis parti pour ce voya-
„ ge, ma conſolation a toujours été que
„ ſi je venois à y mourir, je mourrois ne
„ faiſant mon devoir envers Dieu, & en-
„ vers mon legitime Souverain, & tâchant
„ de procurer le bien & l'avantage de
„ mes prochains, & de les garantir du mal
„ qui les menace. J'oſe donc vous dire,
„ Monſieur, que puiſque vous & tous les
„ habitans de ce pays, êtes ſi redevables
„ à mes bonnes intentions, il eſt juſte
„ que vous faſſiez attention à ce que je
„ vous dis pour en profiter; puiſque cela
„ même eſt la ſeule preuve que je vous
„ demande de votre reconnoiſſance, &
„ le ſeul ſalaire que je deſire de tous mes
„ ſoins & de toutes mes peines. Je
„ vous ſupplie auſſi inſtamment, Mon-
„ ſieur, de communiquer ce que je vous
„ dis à quelques perſonnes ſages & pieu-
„ ſes, zélées pour le ſervice & pour la gloi-
„ re de Dieu; puiſque ce ſont ces ſortes
„ de perſonnes dont les avis ſont les plus
„ sûrs & les meilleurs à ſuivre, parce
„ qu'on ne les peut ſoupçonner de les

ner par interêt, ou par quelque au- "
mauvais motif. Je prie Dieu qu'il cou- "
de sa protection, & vous & tout "
qui vous accompagnent, Mon- "
r, & qu'il vous inspire dans cette "
re les sentimens les plus propres "
r avancer le salut éternel de vos "
s, & faire ce qui est convenable à "
onservation de votre honneur, de "
re vie & de vos biens, & qu'il pren- "
oujours en sa garde votre illustre per- "
ne.,, Je suis, Monsieur, &c. Signé,
Licencié Pierre Gasca. De Panama le
igt-six de Septembre de l'an mil cinq
ns quarante-six. La suscription de la
tre étoit en ces termes: A l'illustre
igneur Gonzale Pizarre en la Ville de
s Reyes.



CHAPITRE VIII.

Ce que fit Gonzale Pizarre dans la Ville de los Reyes, après qu'il eut appris la venuë du Président.

GOnzale Pizarre étant arrivé depuis peu à los Reyes, où Lorenço d'Aldana étoit son Lieutenant, lorsqu'il y reçut les premieres Lettres que Pierre Alfonse de Hinoïosa lui écrivoit, aussitôt qu'il avoit été informé de la venuë du Président. Ces Lettres lui causerent beaucoup de trouble & d'inquiétude; il les communiqua à ses Capitaines & aux principaux de ceux qui étoient auprès de lui. Les avis furent fort partagez sur les mesures qu'il faudroit prendre, & sur ce qu'il feroit à propos de faire là-dessus. Les uns disoient qu'il faudroit trouver moyen de se défaire du Président, en le faisant tuer ou tout ouvertement, ou au moins en secret, si on ne vouloit pas le faire d'une autre maniere. Les autres disoient qu'il faudroit l'engager à venir au Perou, parce que quand il y seroit une fois, il seroit facile de l'obliger à leur accorder tout ce

qu'ils demanderoient ; mais que quand même il ne le voudroit pas faire, on le pourroit toujours amuser pendant longtems, en lui disant qu'il faudroit assembler des Députez & des Procureurs de la part de toutes les Villes du Royaume, & les faire venir à los Reyes pour deliberer sur le sujet de sa reception, & sçavoir si on devoit le recevoir ou non ; qu'au reste, comme le Perou étoit d'une si grande étenduë, & qu'il y avoit des lieux si éloignez les uns des autres, on pourroit aisément faire traîner cette Assemblée pendant plus de deux ans, & que cependant le Président pourroit demeurer en l'Isle de Puna avec des soldats en qui on se fieroit, qui le garderoient, & qu'ainsi on l'empêcheroit d'écrire à Sa Majesté qu'il y eût aucune rebellion dans le Pays, parce qu'on le tiendroit toujours en suspens, en lui disant qu'on faisoit cette assemblée pour le recevoir, & que la grande distance des lieux étoit cause que cela ne se pouvoit faire plus promptement. Les avis les plus moderez alloient tout au moins à le renvoyer en Espagne. Dans cette Assemblée on remit aussi sur le tapis la proposition d'envoyer à Sa Majesté des Députez de la part de tout le Royaume, pour lui en

même opinion, non seulement pour donner plus de poids & de crédit à leur ambassade, mais de plus par une espece de nécessité, parce qu'on n'en trouvoit point d'autres dans le Pays qui osassent entreprendre de se presenter devant Sa Majesté, à cause de la part qu'ils avoient eu dans tous les mouvemens passez, dont ils craignoient le châtiment. On considera aussi en faisant ce choix, qu'au cas que ces Députez qu'on envoyeroit fussent disposez à se declarer en Espagne contre ceux qui les auroient envoyez, comme on les en soupçonnoit, ce seroit toujours un avantage de s'être délivrez d'eux par cet emploi, parce que si les affaires venoient à prendre un tour qui ne fût pas favorable à Gonzale Pizarre & à ses Partisans, ces mêmes personnes qu'ils se proposoient d'envoyer, pourroient beaucoup leur nuire étant dans le Pays, & étant considerables comme elles l'étoient par leur rang & leurs qualitez. Gonzale Pizarre voulut aussi envoyer avec eux son Maître d'Hôtel Gomez de Solis : il est vrai que quelques-uns disoient qu'il l'envoyoit seulement pour porter quelque argent, & quelques provisions à Hinoiosa & à ses gens & les autres que c'étoit pour aller jusqu'en Espagne avec

avec les autres Deputez. Outre ceux qu'on a nommez, ils prierent aussi l'Evêque de Sainte-Marthe de vouloir être du voyage, & fournirent aux uns & aux autres l'argent qui leur étoit nécessaire pour le faire. Lorenço d'Aldana s'embarqua incontinent & fort à la hâte pendant que les autres se préparoient. Gonzale Pizarre lui avoit donné ordre de lui faire sçavoir le plus promptement qu'il seroit possible, le tour que les affaires prendroient, & le succès de son envoi. Il comptoit que Lorenço d'Aldana partant comme il faisoit du Port de los Reyes dans le mois d'Octobre de l'an mil cinq cens quarante-six, il pouvoit avoir de ses nouvelles de Panama vers Noël, ou au plûs tard dans le commencement de l'année suivante. Ainsi il donna ordre qu'on postât en divers endroits des Couriers, tant Chrétiens qu'Indiens, afin qu'aussi-tôt qu'il seroit arrivé quelque nouvelle à la côte du Pérou, on pût la lui porter en fort peu de tems. Les Evêques s'embarquerent peu de jours après Aldana, & se rendirent fort heureusement à Panama.

Nous avons parlé ci-devant de Vela Nugnez, frere du Viceroy, qui étoit comme prisonnier auprès de Gonzale Pizar-

re ; mais à qui on donnoit pourtant une assez grande liberté, puisqu'on lui permettoit d'aller à la chasse, & de se promener sur sa mule sans armes, quoiqu'on lui eût aussi d'ailleurs fort recommandé de prendre soigneusement garde à sa conduite & à ses démarches. Dans ce tems-là il lui arriva une avanture qui fut cause de sa mort : voici comment. Un soldat nommé Jean de la Tour, qui étoit de Madrit, dont nous avons parlé ci-devant, & remarqué qu'il avoit passé du service du Viceroy à celui de Gonzale Pizarre, avec Gonzale Diaz & ses gens, quand on les envoya pour prendre Pierre de Puelles & les Habitans de Guanuco. Ce soldat découvrit par son adresse dans la vallée de Hica une certaine fosse où autrefois il y avoit déja long-tems les Indiens offroient de l'or & de l'argent à une de leurs Idoles. On dit qu'en effet il en tira pour la valeur de plus de soixante mille écus en or, sans compter une grande quantité d'Emeraudes & de Turquoises. Il mit cela entre les mains du Gardien des Moines de S. François pour le lui garder, & lui dit un jour en confession qu'il avoit dessein de retourner en Espagne, pour y jouir en repos des richesses que son bonheur lui avec procu-

ré; mais que considerant qu'il avoit suivi le parti de Gonzale Pizarre, & qu'ainsi il avoit offensé Sa Majesté, il souhaitoit avant de partir pour son voyage faire quelque chose de considerable pour le service de son Prince, qui pût l'engager à lui pardonner le passé. Voici donc ce qu'il dit qu'il avoit dessein de faire : c'étoit de s'embarquer avec son argent sur un des navires qui étoient au Port, & de s'en aller à Nicaragua; où il se proposoit de faire quelques soldats, & d'équiper & armer un ou deux vaisseaux pour aller en course contre Gonzale Pizarre & ses partisans; qu'il mettroit quelquefois pied à terre, & pilleroit les lieux où il n'y auroit point de Troupes, & où on ne seroit pas en état de lui faire résistance. Il ajoûta que ne se trouvant ni d'un âge convenable, ni d'une autorité ou d'une capacité suffisante pour une telle entreprise, il vouloit chercher quelqu'un qui eût toutes les qualitez nécessaires pour cela, & qui voulût bien être le Chef & le Conducteur. Qu'il avoit jetté les yeux sur Vela Nugnez, qui étoit un Cavalier experimenté dans les affaires de la guerre, & qui étoit en quelque sorte obligé de chercher l'occasion de venger la mort du Viceroy son frere, & de tant

d'autres de ses parens & de ses amis que Gonzale Pizarre avoit fait mourir; qu'il se mettoit entre ses mains, & lui confieroit sa personne & son arge..t, & seroit le premier à lui obéir exactement, & qu'il faudroit que Vela Nugnez parlât à quelques créatures du Viceroy qui étoient dans la Ville, afin de pouvoir les emmener avec eux. Ce soldat pria le Gardien de vouloir communiquer la chose à Vela Nugnez, ce qu'il fit; & parce que Vela Nugnez se tenoit sur ses gardes, & craignoit que ce ne fût un artifice pour le surprendre & l'engager dans un mauvais pas, Jean de la Tour leva tous ses doutes, & le satisfit pleinement en presence du Gardien, par un serment solemnel qu'il fit de la sincerité de ses intentions, sur un Autel consacré. Vela Nugnez accepta donc le parti, & commença à traiter avec quelques-uns qui avoient été amis & créatures du Viceroy. On ne sçait comment la chose fut découverte; mais elle le fut si bien, que Gonzale Pizarre fit prendre Vela Nugnez, lui fit faire son procès, & lui fit publiquement couper la tête, sa Sentence portant qu'il étoit condamné comme traître & rebelle au Roy. Comme Vela Nugnez étoit un brave & honnête Gentilhomme, fort aimé

de tout le monde, il fût aussi fort regreté, & on peut dire que sa mort affligea tout le Royaume. Dans le même tems il arriva une avanture tragique à Cusco. Alfonse de Toro qui y étoit Lieutenant du Gouverneur, y fut poignardé par son beau-pere, pour quelques paroles qu'ils avoient eu ensemble. Gonzale Pizarre en fut fort fâché par le besoin qu'il avoit de lui, & les services qu'il en pouvoit attendre; il nomma en sa place Alfonse de Hinoiosa pour son Lieutenant à Cusco, lequel avoit déja été élû pour cela même, par les Magistrats du lieu. De son tems il arriva dans cette Ville quelque tumulte & quelques troubles qui causerent la mort à Lope Sanchez de Valenzuela & à Diegue Perez Bezerra qui en avoient été les Promoteurs. Quelques autres qui y avoient aussi eu part, furent bannis par le même Hinoiosa, & par le Prevôt Pierre de Villacastin, qui s'employerent soigneusement pour remettre le calme dans la Ville.



de lui être rebelle. La verité est que Hinoiosa en bon soldat, entendoit bien la guerre, mais peu les affaires du cabinet. Il avoit cru bonnement que tout ce qui s'étoit passé n'avoit rien d'injuste ni de criminel, & qu'on avoit été bien fondé à le faire, en consequence des supplications & des requêtes qu'on avoit présentées, & qui sembloient mettre en droit ceux qui les presentoient, d'employer tous leurs soins, & n'oublier aucune diligence pour les faire réussir. Il ne manquoit pas même de gens éclairez & lettrez, qui appuyoient en cela ses sentimens, & l'y confirmoient. Aussi fut-il toujours assez retenu & assez reservé dans l'exercice de sa Charge, pour ne passer point au-de-là des bornes du dessein principal, sans faire mourir personne, ni ôter le bien à personne, comme faisoient les autres Capitaines. Hernan Mexia voyant l'erreur dans laquelle il étoit, s'ouvrit plus particulierement à lui; & lui dit franchement, » que connoissant comme ils faisoient la volonté » & l'intention de Sa Majesté, par les or» dres & la commission du Président, il » n'étoit plus question d'attendre une » nouvelle declaration ni une autre ré» ponse; qu'au reste, il vouloit bien

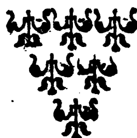
» lui

lui dire nettement que toutes les Troupes étoient résoluës de faire ce que le Président leur ordonneroit, & que lui qui parloit, étoit aussi dans la même résolution, & seroit le premier à leur en donner l'exemple; qu'ainsi il prît garde à ne se laisser point tromper, sous le prétexte spécieux d'être fondé sur le sentiment de personnes éclairées: qu'il devoit considerer que ces gens de lettres, qui lui conseilloient de demeurer ferme dans le parti de Gonzale Pizarre, étoient sans doute ses partisans déclarez qui s'intéressoient dans sa cause: mais qu'au fond il n'y avoit personne qui ne pût aisément connoître la verité, dans l'état où étoient les choses, & juger quel parti il falloit suivre, pour être fidéle sujet à son Prince. „ Hinoiosa lui demanda un jour de tems pour répondre & se déterminer là-dessus, & le lendemain il l'envoya querir, résolu de suivre son conseil, si bien qu'ils allerent ensemble au logis du Président, à qui Hinoiosa offrit ses services, & promit de lui obéir en conséquence des ordres de Sa Majesté. Après cela on fit appeller les Capitaines, qui tous ensemble protesterent & promirent solemnellement d'obéir au Président, & de garder le se-

cret jusqu'à nouvel ordre. Ils le firent comme ils l'avoient promis : ensorte que les Soldats n'apprirent point distinctement ce qui se passoit, & qu'on ne leur dit pas ouvertement les choses, quoique quelques-uns le conjecturassent sans peine, parce qu'ils voyoient que le Président donnoit ses ordres dans toutes les affaires qui se présentoient, & que les Capitaines alloient & venoient fort souvent chez lui, & le traitoient tant en public qu'en particulier, comme leur Superieur. Le Président considerant les inconveniens que le retardement pouvoit apporter, résolut de dépêcher promptement le même Lorenço d'Aldana, avec trois ou quatre navires, & environ trois cens hommes, pour aller le long des côtes du Perou, & se rendre au Port de los Reyes, pour y recueillir & y rassembler ceux qui seroient bien intentionnez pour le service de Sa Majesté. On vouloit par ce moyen empêcher, s'il étoit possible, que Gonzale Pizarre apprenant ce qui se passoit, n'eût le tems de mettre à ses affaires tout l'ordre qu'il souhaiteroit, & de faire mourir ceux qu'il auroit pour suspects, & qu'il croiroit favoriser le parti de Sa Majesté, comme souvent ses Capitaines avoient déliberé, & presque

résolu de le faire. On équipa & arma donc en diligence quatre navires, dont on donna le commandement à Lorenço d'Aldana, & on nomma pour Capitaines Hernan Mexia, Jean Alfonse Palomino, & Jean d'Yllanes. Pour cela on fit une revûë generale, & on remit publiquement tous les Drapeaux au Président, qui les rendit incontinent aux mêmes Officiers, au nom de Sa Majesté, & nomma Hinoiosa pour General de toutes les Troupes, comme il l'étoit auparavant. Après cela on fit embarquer les trois cens hommes, en donnant paye à ceux à qui il fut necessaire, & ainsi ils mirent à la voile, emmenant avec eux le Provincial des Dominicains, comme un homme de consideration & de merite, & dont l'autorité paroissoit suffisante pour obliger tous ceux qui seroient encore dans quelque incertitude à se déterminer pour le parti qu'ils le verroient suivre. Ils portoient aussi avec eux plusieurs copies des Provisions Royales & de l'Amnistie; & ils avoient ordre de n'aborder en aucun lieu du pays, pour n'être point découverts, s'il leur étoit possible, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivez ou Port de los Reyes, parce qu'il leur paroissoit important de surprendre Gonzale Pizarre, ce qui pourtant ne

ſe put faire par la raiſon qu'on en dira. Dans ce tems-là l'Archevêque de los Reyes & Gomez de Solis arriverent à Panama ; ils furent fort aiſes d'apprendre ce qui s'étoit paſſé, & ſe declarerent en faveur du Préſident, lui offrant leurs ſervices. Le Préſident envoya Dom Jean de Mendoze à la nouvelle Eſpagne, avec des lettres pour le Viceroi Dom Antoine de Mendoze, par leſquelles il le prioit d'envoyer à ſon ſecours tout ce qu'il pourroit amaſſer de Soldats en ce pays-là : il envoya auſſi Dom Balthazar de Caſtille à Guatimala & à Nicaragua pour faire la même choſe, & encore d'autres perſonnes à S. Domingue, afin de tirer, s'il lui étoit poſſible, du ſecours de tous ces endroits, croyant que cela lui feroit neceſſaire.



CHAPITRE X.

Ce qui arriva à Pierre Hernandez Paniagua dans son voyage du Perou pour executer sa commission. Ce que fit de son côté Gonzale Pizarre, quand il soupçonna que sa flote, qui étoit à Panama, pouvoit avoir été remise entre les mains du Président.

NOus avons dit cy-devant que le Président avoit envoyé Pierre Hernandez Paniagua pour porter ses lettres à Gonzale Pizarre. Paniagua arriva au Perou justement dans le tems que Pizarre attendoit des nouvelles de ce qui se seroit passé à Panama, après l'arrivée de Lorenço d'Aldana; ce fut vers la mi Janvier de l'an mil cinq cens quarante-sept; il débarqua à Tumbez, & de là se rendit à S. Michel : aussi-tôt qu'il y fut arrivé, Villalobos qui étoit Lieutenant dans ce lieu pour Gonzale Pizarre, le fit arrêter, & lui ôta ses dépêches, qu'il envoya promptement à los Reyes par Diegue de Mora, Lieutenant du même à Truxillo. Gonzale Pizarre n'eut pas plûtôt appris la chose, qu'il envoya

une perſonne en qui il ſe fioit, pour lui amener Paniagua, avec ordre de ne le laiſſer parler à perſonne par le chemin. Cet ordre fut fort bien exécuté : On conduiſit donc Paniagua à los Reyes, où en preſence de tous les Capitaines de Gonzale Pizarre, il lui remit entre les mains ſes lettres de créance & ſes dépêches : Pizarre lui commanda de dire tout ce dont il étoit chargé, l'aſſurant qu'à cet égard & pour tout ce qui regardoit ſa commiſſion, il ne lui ſeroit fait aucun mal, ni aucun outrage : Mais que ſi hors de là il traitoit avec qui que ce pût être, ſoit publiquement, ſoit en ſecret, d'aucune choſe qui concernât le Préſident, il pouvoit compter que la moindre preuve & le moindre indice qu'on auroit, ſuffiroient pour lui faire couper la tête. Paniagua expliqua hardiment le ſujet de ſon envoi & ſa commiſſion, & quand il eut achevé de parler, on le fit ſortir. Quelques-uns étoient d'avis qu'on le fît mourir, parce qu'il communiquoit, diſoient-ils, ſes affaires & ſes ſentimens à quelques perſonnes en qui il avoit de la confiance. Gonzale Pizarre ne fit voir à aucun de ſes Capitaines la lettre que le Préſident lui écrivoit, ni celle qu'on lui rendit de la part de Sa Majeſté. Tous

ſes partiſans lui diſoient qu'il ne falloit point laiſſer entrer le Préſident au Perou, parlant de lui d'une maniere fort injurieuſe, & même parlant de Sa Majeſté avec fort peu de reſpect, à quoi Pizarre ſembloit prendre plaiſir. Il écrivit alors au Capitaine Carvajal, qui étoit à Plata; & lui manda de partir incontinent pour venir à los Reyes, & d'apporter avec lui tout l'or & l'argent qu'il pourroit, comme auſſi les arquebuſes, & les autres armes qu'il auroit. Ces ordres n'étoient pas tant fondez ſur le beſoin qu'on crut avoir de toutes ces choſes pour ſe défendre ou pour attaquer, puiſqu'on ne ſçavoit pas alors ce qui s'étoit paſſé à Panama, & que même on ne le pouvoit encore ſçavoir, que pour remedier aux grandes plaintes qu'il y avoit contre Carvajal, à cauſe de ſes meurtres & de ſes pillages continuels. Quelques-uns diſoient qu'on le faiſoit venir pour le châtier comme il le méritoit, & le punir en ſa perſonne; d'autres, que c'étoit ſeulement pour lui ôter plus de cent cinquante mille écus qu'il avoit pillez dans cette conquête. Dans ce tems-là tout étoit plein de ſoupçons à Lima; perſonne n'oſoit ſe fier à qui que ce fût, ni ouvrir la bouche pour rien dire ſur le ſujet des af-

& pour une preuve qu'ils étoient ennemis.

CHAPITRE XI.

Les navires du Président arrivent au Port de Truxillo : Diegue de Mora & quelques autres le reçoivent, & se déclarent pour le parti de Sa Majesté.

APrès que Gonzale Pizarre eut reçu la nouvelle que nous venons de dire de ces vaisseaux qui avoient paru à la côte, il fut quelque tems sans pouvoir être bien éclairci de la verité, tant parce qu'ils ne s'approchoient gueres de terre, qu'à cause que Diegue de Mora, Lieutenant de Pizarre à Truxillo, retenoit les lettres qu'on écrivoit sur ce sujet. Ainsi on faisoit plusieurs conjectures là-dessus à los Reyes sans pouvoir s'assurer de la verité : Cependant cela donnoit de l'inquiétude à Gonzale Pizarre, & l'obligeoit à prendre des précautions, & à faire faire soigneusement garde, tant le jour que la nuit, par les Soldats & par les Habitans qui paroissoient tous le faire avec soin & avec plaisir, comme s'ils l'eussent fait de fort bon cœur. Alors

Lorenço d'Aldana arriva avec ses navires au Port qu'on nomme Mal-abri, qui est à cinq ou six lieuës de Truxillo. Diegue de Mora avoit appris la venuë de ces vaisseaux, par le Messager qui avoit apporté la nouvelle qu'ils avoient paru à Porto Vieio : mais il ne pouvoit sçavoir ni juger certainement qui étoient ceux qui les montoient, ni quel dessein ils pouvoient avoir. Il s'embarqua à Truxillo avec plusieurs Habitans du lieu, dans un navire qui étoit au Port, avec des munitions de guerre & de bouche, à dessein d'aller chercher ces quatre navires & de les aborder en quelque lieu qu'il les rencontrât, ce qu'il croyoit pouvoir faire sans aucun péril, de quelque parti qu'ils fussent; parce que s'ils étoient de celui de Gonzale Pizarre, il pouvoit leur dire qu'il étoit allé pour apprendre des nouvelles, & pour leur porter des rafraîchissemens ; & si au contraire ils étoient du parti de Sa Majesté, cela s'accordoit encore mieux avec ses intentions, & il se joindroit à eux, lui & ses gens. Il sortit donc du Port, & fut assez heureux pour rencontrer les quatre navires dès le premier jour : ils s'éclaircirent mutuellement les uns les autres de leurs veritables intentions, & ainsi se joigni-

rent avec beaucoup de plaisir pour concourir tous au même but. Diegue de Mora fournit à la flote les rafraîchissemens dont elle avoit besoin, & dès la nuit suivante ils se rendirent au Port de Truxillo; ils ne jugerent pas à propos de mettre leurs gens à terre; mais on prit seulement la résolution que Diegue de Mora, & tous les Habitans de Truxillo, se retireroient dans la Province de Caxamalca pour y pouvoir attendre avec plus de sûreté le tems qu'on auroit besoin d'eux, & assembler cependant tout ce qu'ils pourroient de gens en faveur du parti qu'ils prenoient. En même tems on envoya des Messagers avec des lettres & des ordres aux Chachapoyas, à Guanuco, à Quito, & aux passages que gardoient Mercadillo & Porcel, afin que tous ceux qui seroient bien intentionnez se pûssent déclarer en faveur de Sa Majesté. Les nouvelles de ce qui s'étoit passé à Truxillo furent bien-tôt portées à Gonzale Pizarre par le moyen d'un Moine de la Merci, qui l'avoit toujours suivi & favorisé; mais cet homme ne pouvoit dire autre chose, sinon le départ de Diegue de Mora, & des Habitans de Truxillo, sans pouvoir rien assurer sur le sujet de leur intelligence & de leur union

avec ceux qui étoient ſur la flote. Gonzale Pizarre conjectura ſur le rapport de ce Moine, que Diegue de Mora & les Habitans de Truxillo s'en étoient allez à Panama pour ſe joindre au Préſident; c'eſt pourquoi il envoya promptement pour ſon Lieutenant en cette ville de Truxillo, le Licentié Garcias de Leon, qu'il avoit toujours mené avec lui juſqu'alors. Il l'envoya par mer avec quinze ou vingt Soldats, à qui il donnoit les Indiens de tous ceux qui s'en étoient allez avec Diegue de Mora. Pizarre envoya auſſi avec Garcias de Leon le Superïeur des Moines de la Merci de cette ville, pour prendre & faire embarquer les femmes de ceux qui s'en étoient fuis, & les emmener à leurs maris à Panama, où il croyoit qu'ils étoient allez. A l'égard des veuves, il envoyoit des gens ſortables avec qui elles ſe pourroient marier, & ſi elles ne le vouloient pas faire, ſes ordres étoient qu'on lès emmeneroit avec les autres à Panama. On tâchoit de couvrir cela de pluſieurs prétextes ſpécieux : mais la veritable raiſon étoit que non ſeulement Gonzale Pizarre vouloit ſe rendre maître, & diſpoſer à ſa fantaiſie des Indiens de ceux qui s'en étoient fuis, mais auſſi de leurs mai-

mant pour Capitaines de Cavalerie le Licentié Carvajal & le Licentié Cepeda, comme des perſonnes qui devoient avoir de l'attachement pour lui par les obligations qu'ils lui avoient. Il fit Capitaines d'Arquebuſiers Jean d'Acoſta, Jean Velez de Guevara, & Jean de la Tour : & Capitaines des Piquiers Fernand Bachicao, Martin de Robles, & Martin d'Almendras. Il voulut que François de Carvajal fût ſon Meſtre de Camp, ou ſon Lieutenant General, comme il l'avoit été juſques-là, & qu'il eût pour ſa garde cent Arquebuſiers, de ceux qu'il avoit amenez de la Province des Charcas, qui étoient tous fort bien équipez. On fit battre le Tambour, & publier que tous les Habitans de la ville & tous ceux qui s'y trouvoient alors, de quelqne qualité & condition qu'ils puſſent être, euſſent à prendre les armes, & à ſe ranger ſous les Etendarts, pour y recevoir la ſolde & la paye qu'on leur donneroit. Ces ordres furent publiez ſur peine de la vie pour ceux qui ne lui obéiroient pas, & on regla la paye de la maniere qui ſuit. On donna aux deux Capitaines de Cavalerie cinquante mille écus, avec ordre de faire chacun cinquante Cavaliers : mais outre cela pluſieurs Marchands & autres

perſonnes

personnes peu propres à la guerre, se rangerent sous leurs Etendarts. On n'ignoroit pas que c'étoit des gens qu'on ne devoit point compter pour le combat; mais on vouloit en tirer de l'argent, comme on fit; car ils se libererent en fournissant des armes & des chevaux, & ceux qui n'en avoient pas, en donnant de l'argent. On donna à Martin de Robles vingt-cinq mille écus pour faire cent trente Piquiers. A Fernand Bachicao aussi vingt mille écus pour cent douze Piquiers. A Jean Velez de Guevara la même somme pour cent quarante Arquebusiers; & autant encore à Jean d'Acosta pour un semblable nombre. On donna douze mille écus à Jean de la Tour pour cinquante Arquebusiers qui étoient de la garde ordinaire de Gonzale Pizarre. On donna aussi autres douze mille écus à Martin d'Almendras pour faire quarante-cinq Piquiers. On nomma pour porter le grand Etendart Antoine Altamirano, un des plus considerables Habitans de la ville de Cusco, en lui donnant le commandement de quatre-vingt chevaux destinez pour la garde de l'Etendart, & on lui donna douze mille écus, non pour la paye de ceux qu'il commandoit, qui

n'en avoient pas beſoin, étant tous choiſis d'entre les plus riches Habitans du pays, mais pour quelques autres beſoins. Auſſi-tôt que tout fut en ordre, on fit aſſembler toutes les Troupes pour en faire la revûë. Le Licentié Cépeda fit peindre dans ſon Etendard une image de la Vierge, & le Licentié Carvajal fit mettre ſur le ſien un S. Jacques. Le Capitaine Carvajal retint la même Baniere qu'il avoit porté à la guerre des Charcas. Le Capitaine Guevara fit peindre ſur la ſienne une cuiraſſe avec un chiffre, par lequel il vouloit déſigner le nom de Pizarre. Le Capitaine Bachicao fit mettre ſur ſon Drapeau un G, entrelacé avec un P, (ces deux lettres voulant dire Gonzale Pizarre) avec une couronne Royale par-deſſus; & ainſi des autres, chacun choiſiſſant la figure qu'il lui plaiſoit faire mettre; enſorte qu'il n'y avoit que le grand Etendard où on vît paroître les Armes Royales. Auſſi-tôt après on fit la diſtribution des poſtes, & on aſſigna à chacun le ſien, pour faire ſoigneuſement la garde, ſur-tout pendant la nuit. Gonzale Pizarre prenoit grand ſoin de ſecourir pluſieurs Soldats qui n'étoient point ſous les enſeignes, & il faiſoit des preſens à d'autres qui y étoient, & qu'il croyoit en

avoir besoin; car outre ce qu'ils avoient déja reçu, il donnoit à quelques-uns des sommes fort considerables, selon qu'il connoissoit qu'ils le meritoient. Il fit faire une revûë generale, & se mit à pied avec l'Infanterie. Il avoit assemblé en tout mille hommes, aussi-bien armez & aussi-bien équipez & fournis de tout ce qui leur étoit necessaire, qu'aucunes Troupes qu'on ait vû en Italie, dans le tems que les choses y étoient dans la plus grande prosperité. La plûpart outre leurs armes qui étoient bonnes, avoient des hauts-de-chausses & des pourpoints de soye; plusieurs même en avoient de toile d'or & de brocard; d'autres en avoient de brodez & chamarrez d'or & d'argent, avec de la broderie d'or à leurs chapeaux, sur leurs boëtes à poudre & sur les poches ou étuis de leurs arquebuses. Il étoit fort bien fourni de poudre, & il donna ordre que tous ses Soldats fussent pourvus de quelques montures, achetant pour cet effet toutes les jumens, mulets, & chevaux qu'il pût trouver, & en prenant plusieurs sans les payer. La dépense qu'il fit pour tous ces préparatifs, se monta à plus de cinq cens mille écus. Il envoya Martin Silvera à la ville de Plata, pour en tirer

tous les hommes & tout l'argent qu'il y pourroit trouver. Il envoya aussi Antoine de Roblez à Cusco, pour en tirer les Troupes qui y étoient sous le commandement d'Alfonse de Hinoiosa Lieutenant de Pizarre dans cette ville. Il écrivit à Lucas Martin son Lieutenant à Arequipa, lui mandant de le venir incontinent trouver avec les Soldats qui étoient dans ce lieu-là. Il envoya aussi ordre à Pierre de Puelles, son Lieutenant à Quito, de le venir joindre avec les Troupes de cette Province, & manda de même aux Capitaines Mercadillo & Porcel, de laisser les passages qu'ils gardoient, & se rendre avec leurs gens à Lima. Il envoya les mêmes ordres au Capitaine Sayavedra qui étoit son Lieutenant à Guamanga. De cette maniere on peut dire que Gonzale Pizarre ne négligea rien, & qu'il envoya des Messagers de toutes parts pour assembler des Troupes, & faire porter à ses Officiers tous les ordres & toutes les instructions qu'il jugea necessaires. Il leur commandoit sur-tout de ne laisser dans les lieux qu'ils abandonnoient, ni armes, ni chevaux, ni rien qui pût donner à ceux qui demeuroient dans ces lieux-là occasion ou moyen d'aller trouver le Président: justifiant autant

qu'il pouvoit sa conduite, par les raisons les plus spécieuses qu'il pouvoit trouver. Il leur representoit qu'ayant envoyé le Capitaine Lorenço d'Aldana, tant en son nom, qu'au nom de tout le Royaume, pour informer Sa Majesté de tout ce qui étoit arrivé dans le pays, Aldana s'étoit ligué avec le Président, & venoit maintenant contre lui avec les mêmes vaisseaux dont il lui avoit confié le commandement, & qui leur avoit coûté plus de quatre-vingt mille écus à équiper. Qu'à l'égard du Président, Sa Majesté l'envoyoit pour travailler à rétablir le repos, la paix & la tranquillité dans le Royaume; mais qu'au lieu de s'y employer comme il devoit, il avoit de sa propre autorité assemblé des Troupes, & venoit avec tout ce qu'il en avoit pû ramasser, pour punir ceux qui avoient eu quelque part aux mouvemens & aux troubles passez; qu'ainsi puisqu'ils sçavoient les uns & les autres qu'ils y avoient eu part aussi-bien que lui qui leur parloit, ils devoient penser que c'étoit ici une affaire qui les regardoit tous. Qu'au reste il ne falloit pas se flater du pardon & de l'amnistie qu'on disoit que le Président apportoit, & qu'il accorderoit à ceux qui le suivroient; qu'on avoit sujet de soup-

pays avec des gens de guerre & à main armée, contre la commiſſion & les ordres qu'il avoit de Sa Majeſté, voulant ainſi perſuader à ceux qu'ils avoient aſſemblez, qu'il étoit juſte & raiſonnable de proceder juridiquement contre le Préſident, & ſes Capitaines & adhérans, & leur faire leur procès dans les formes. Ces ſçavans aſſemblez n'oſerent contredire Gonzale Pizarre, ni s'oppoſer à ſa volonté; ils s'accorderent donc à ce qu'il diſoit: ainſi on commença à faire des procedures dans les formes, & inſtruire le procès, & peu de jours après on donna un Jugement qui portoit en ſubſtance, que *veu les crimes qui réſultoient des informations faites contre le Licentié de la Gaſca & ſes Capitaines, on trouvoit qu'ils étoient coupables, & meritoient d'être condamnez, & qu'ainſi on les condamnoit, ſçavoir le Licentié de la Gaſca à avoir la tête coupée, Lorenço d'Aldana & Hinoioſa à être écartelez.* Ils condamnoient de même les autres Commandans à diverſes ſortes de ſupplices, ſelon qu'ils le jugeoient à propos. On fit ſigner cette ſentence au Licentié Cepeda Auditeur, & on l'envoya après pour la faire de même ſigner à d'autres perſonnes lettrées. Il ſe trouva parmi ceux à qui on

propoſa

proposa cette signature, un Licentié nommé Polo Hondegardo, qui étoit de Valladolid, lequel fut assez franc & assez hardi pour aller trouver Gonzale Pizarre, & lui representer qu'il n'étoit nullement à propos de prononcer un tel jugement, parce qu'il pourroit arriver que ses Capitaines qui étoient alors au service du Président, eussent dans la suite envie de retourner au sien, mais qu'ils ne l'oseroient faire, quand ils auroient une fois appris cette cruelle sentence donnée contr'eux; que de plus il falloit considerer que le Président étoit une personne sacrée étant Prêtre, & qu'ainsi ceux qui signeroient une telle Sentence contre lui, encourroient la peine de l'excommunication majeure. Ces raisons empêcherent qu'on ne passât outre, & qu'on ne publiât cette Sentence. Gonzale Pizarre apprit alors que les vaisseaux de Lorenço d'Aldana étoient partis de Truxillo, & s'avançoient le long de la côte. Là-dessus il commanda Jean d'Acosta, avec cinquante Arquebusiers à cheval, pour courir promptement d'un lieu à l'autre sur le bord de la mer, & empêcher qu'ils ne pûssent descendre en aucun lieu pour prendre les choses dont ils pourroient avoir besoin. Acosta alla

jusqu'à Truxillo, où il n'osa demeurer qu'un jour, craignant que Diegue de Mora ne vînt de Caxamalca pour l'attaquer, & aussi parce qu'il apprit que les navires étoient au Port de Santa, & résolut d'y aller. Lorenço d'Aldana fut averti de sa venuë par quelques Espagnols; il lui dressa une embuscade, faisant cacher cent cinquante Arquebusiers dans des roseaux sur le chemin par lequel Jean d'Acosta devoit passer. Celui-ci n'auroit sans doute pas manqué d'y être surpris & défait, si son bonheur ne lui avoit faire rencontrer quelques espions de la flote qu'il prit, & qu'il vouloit faire pendre, s'ils n'eussent trouvé le moyen de sauver leur vie, en l'avertissant de cette embuscade, & lui disant de plus, que s'il quittoit ce chemin, pour s'approcher plus près de la mer, il trouveroit quelques Matelots faisant aiguade. Il envoya les prisonniers à Gonzale Pizarre. La chose vint à la connoissance de ceux qui étoient en embuscade : mais comme ils étoient à pied, & leurs ennemis à cheval, & le Pays fort sablonneux, ils ne furent nullement en état d'ôter à Acosta ses prisonniers ; il s'en retourna au Port de Guavra, où il attendit de nouveaux ordres. Cependant Gonzale Pizarre reçut

très-bien les prisonniers, leur fit rendre leurs armes, & leur fit donner des habits & assigner des logemens, leur donnant le choix de toutes les Compagnies, pour se mettre en celle qu'il leur plairoit. Il apprit par eux le nombre de ceux qui étoient sur les vaisseaux, tout ce qui étoit arrivé à Panama, & les secours que le Président avoit envoyé demander en divers endroits des Indes; ils lui dirent encore comment Lorenço d'Aldana avoit fait mettre à terre Pierre d'Ulloa Dominicain en habit seculier, pour publier partout l'amnistie. Pizarre le fit chercher; on le trouva, & on le lui amena; il le fit mettre dans un cachot qui étoit près du vivier de son jardin, où il y avoit quantité de crapaux & de couleuvres, jusqu'à ce qu'à l'occasion de la venuë de la flote il recouvra la liberté. Alors on résolut d'envoyer le Licentié Carvajal avec trois cens Arquebusiers à cheval, & les soldats de Jean d'Acosta, le long de la côte & jusqu'à Caxamalca, pour attaquer & défaire Diegue de Mora. Le Licentié fit ses préparatifs pour cette expédition, & tout étant prêt & ses gens en état, le Mestre de Camp Carvajal alla dès le matin trouver Gonzale Pizarre, & lui representa » qu'il n'étoit

» nullement à propos de donner une telle
» commiſſion au Licentié Carvajal, parce
» qu'on ne pouvoit pas prendre une en-
» tiere confiance en lui. Que ſi juſqu'a-
» lors il avoit ſuivi leur parti, il l'avoit
» fait pour ſe venger du Viceroy, &
» qu'étant content à cet égard, il ne
» voyoit pas qu'il y eût grand fonde-
» ment à faire ſur ſa fidélité. Qu'il fal-
» loit ſe ſouvenir que tous les freres du
» Licentié étoient ſerviteurs de Sa Ma-
» jeſté, particuliérement l'Evêque de
» Lugo, qui étoit dans les grands em-
» plois. Qu'il ne falloit donc pas ſe flat-
» ter que celui-ci fût de bon cœur dans
» un parti oppoſé à celui où étoient tous
» ſes proches, & qu'il y demeurât ferme.
» Qu'enfin il falloit ſe ſouvenir qu'on
» avoit tenu priſonnier ſans aucun fon-
» dement valable, ce même homme dont
» il s'agiſſoit, & qu'il s'étoit vû ſi près
» d'être conduit au ſupplice, qu'on lui
» avoit ordonné de faire ſon teſtament,
» & de ſe confeſſer, & qu'il ne falloit
» pas ſe flatter que de ſemblables outra-
» ges s'effaçaſſent aiſément de l'eſprit. »
Ces raiſons frapperent Gonzale Pizarre,
le firent changer d'avis, ſi bien qu'au
lieu du Licentié Carvajal, il envoya le
même Jean d'Acoſta, avec deux cens

quatre-vingt hommes pour l'exécution de cette entreprise. Celui-ci partit donc & prit le chemin de Truxillo ; mais étant arrivé à Barança, qui est à vingt-quatre lieuës de los Reyes, il ne passa pas outre, par les raisons qu'on verra dans la suite. Dans ce tems-là le Capitaine Saavedra, Lieutenant de Pizarre à Guanuco, reçut des Lettres de Lorenço d'Aldana, par lesquelles il le sollicitoit de prendre le bon parti, qui étoit celui de Sa Majesté leur légitime Souverain. Saavedra résolut de le faire ; ainsi sous prétexte d'executer les ordres de Gonzale Pizarre, qui lui avoit ordonné de l'aller trouver avec Hernando Alonso, Habitant de la même Ville, il assembla ce qu'il put de soldats, sortit de la Ville avec eux, & leur declara que son dessein étoit de s'engager au service de Sa Majesté. Tous s'offrirent à le suivre, excepté trois ou quatre qui s'enfuirent, & allerent rapporter ce qui se passoit à Gonzale Pizarre. Il envoya incontinent un Capitaine avec trente soldats, pour piller & détruire entierement le lieu ; mais ils y trouverent de l'opposition, car les Indiens du voisinage s'étoient armez, & s'étoient saisis du lieu par l'ordre même de leurs Maîtres ; desorte qu'ils

empêcherent les Espagnols que Pizarre avoit envoyez, d'y entrer; ainsi ils furent contraints de s'en retourner à los Reyes, & se contenter d'emmener ce qu'ils purent attraper de bétail, jumens & autres bêtes. Cependant le Capitaine Saavedra avec quarante Cavaliers qui le purent suivre, se rendit à Caxamalca, où il se joignit à Diegue de Mora, & les autres qui étoient avec lui, & s'étoient declarez comme lui pour le parti de Sa Majesté.

CHAPITRE XIII.

Antoine de Robles va à Cusco comme Lieutenant de Pizarre: Diegue Centeno sort du lieu où il avoit été long-tems caché, assemble des gens, va attaquer Robles, le défait, & se rend maître de la Ville.

ANtoine de Robles que Gonzale Pizarre envoyoit à Cusco pour y commander en sa place, étant arrivé dans cette Ville, Alfonse de Hinoiosa qui jusques-là y avoit exercé la Charge de Lieutenant du Gouverneur, & commandé en cette qualité les Troupes qui y étoient, remit à Robles & le commandement &

les Troupes, ce qu'il ne fit pas, à ce qu'on croit, sans chagrin & sans mécontentement. Antoine de Robles ramassa tout ce qu'il put d'hommes & d'argent, & étant sorti de Cusco, il s'avança jusqu'à Xaquixaguana, qui en étoit éloigné de quatre lieuës. Là il apprit que Diegue Centeno après avoir été plus d'un an caché dans une caverne, venoit tout nouvellement d'en sortir, sur ce qu'il avoit appris la venuë du Président, & la plûpart des choses qui se passoient dans le Pays. En effet, Centeno étoit veritablement sorti de sa retraite, & des lieux secrets qui lui avoient servi d'azile, & il n'en avoit pas plûtôt été hors, qu'il avoit commencé à rassembler quelques gens de ceux qui l'avoient suivi autrefois, & s'étoient cachez en divers endroits dans les Bois & dans les montagnes, pour éviter la fureur de Gonzale Pizarre & de son Mestre de Camp. De cette maniere Centeno assembla jusqu'à quarante hommes, dont une partie étoit à pied, & quelques-uns avoient encore les chevaux avec lesquels ils s'étoient sauvez. Ils n'étoient pas aussi bien armez & aussi bien équipez qu'il eût été à souhaiter ; néanmoins il résolut d'attaquer Cusco avec autant d'assurance que s'il avoit eu cinq

ce. Dans ce tems-là Lucas Martin, que Gonzale Pizarre avoit envoyé à Arequipa, pour lui amener les gens qui étoient dans cette Ville, en sortit avec cent trente hommes pour s'en retourner à los Reyes ; mais à quatre lieuës d'Arequipa, ses propres soldats le prirent, & ayant choisi pour Capitaine Jerôme de Villegas, ils marcherent jusques à ce qu'ils eussent rencontré Diegue Centeno pour se joindre à lui. Il étoit alors au Collao, attendant l'issuë de quelques négociations qu'avoit entrepris Pierre Gonzale de Zarate, Maître d'Ecole de Cusco. Il apprit dans ce lieu-là, que Jean de Silveira, Sergent Major de Gonzale Pizarre, envoyé par lui pour emmener à los Reyes les gens de cette Province, avoit fait pendre cinq ou six hommes qu'il avoit rencontré sur sa route, & qui étoient au nombre de ceux qui avoient suivi Centeno. Il apprit encore que le même Silveira conduisoit environ trois cens hommes. On dira dans la suite ce qui leur arriva.



CHAPITRE XIV.

Gonzale Pizarre fait venir Jean d'Acosta à los Reyes, pour l'envoyer à Cusco contre Diegue Centeno. Il fait couper la tête à Antoine Altamirano & à Lorenço Mexia, & fait prêter serment en sa faveur aux Habitans de los Reyes.

GOnzale Pizarre ayant appris tout ce qui étoit arrivé à Cusco, le soulevement de Centeno, & la mort d'Antoine de Robles, & jugeant aussi par quelques conjectures, que les gens de Saint-Michel s'étoient declarez pour Sa Majesté; que de plus, les Capitaines Mercadillo & Porcel s'étoient joints avec Diegue de Mora à Caxamalca, de maniere qu'il ne pouvoit plus compter pour lui que les gens qu'il avoit à los Reyes, & ceux de Pierre de Puelles sur qui il s'assuroit, & étoit pleinement persuadé qu'il ne lui manqueroit pas. Tout cela lui fit prendre la résolution d'envoyer contre Diegue Centeno, le Capitaine Jean d'Acosta avec ceux qu'il commandoit, & de lui donner même un plus grand nombre de gens s'il étoit besoin, résolu de suivre

barrassé, il voyoit que ses affaires prenoient un méchant tour, & alloient tous les jours en empirant; qu'il ne pouvoit presque plus compter que sur les seules forces qu'il avoit à los Reyes, au lieu que peu de jours auparavant il étoit maître absolu de tout le Royaume. Il craignoit que si les Provisions Royales, l'Amnistie & la révocation des Ordonnances que le Président apportoit, venoient une fois à la connoissance de ceux qui lui restoient, tous ne l'abandonnassent : Car il faut remarquer que jusques-là il avoit eu l'adresse de cacher tout cela à ses partisans. Dans cette inquietude il prit le parti qu'il jugea le meilleur & le plus propre pour s'assurer de ceux qui le suivoient; ce fut de faire assembler tous les Bourgeois & toutes les personnes les plus considerables de la Ville, dans sa maison. Quand ils furent assemblez, il leur représenta » les grands embarras, & les dangereux engagemens » dans lesquels il s'étoit mis pour eux, » les travaux qu'il avoit supporté, les » périls où il s'étoit exposé, & les guerres » qu'il avoit soutenu pour leurs interêts, » & pour la conservation de leurs biens » dont ils étoient redevables aux soins » & à la valeur du Marquis Dom François

çois Pizarre son frere. Que dans l'oc- « casion présente ils devoient considerer « que sa cause & la leur étoient la même, « & qu'ils avoient les uns & les autres « suffisamment dequoi justifier leur con- « duite par les démarches qu'ils avoient « faites en envoyant des Députez de leur « part pardevers Sa Majesté, pour lui « rendre compte de tout ce qui s'étoit « passé. Que le Président avoit arrêté « & retenu les Envoyez à Panama; « qu'il avoit séduit & débauché ses Ca- « pitaines, & s'étoit ainsi emparé de sa « flote, qui lui avoit tant coûté à équi- « per. Qu'au reste on ne pouvoit pas « douter que le Président n'en usât de « la sorte pour ses interêts particuliers; « puisqu'il étoit évident, que s'il avoit « eu quelque ordre de sa Majesté pour « faire la guerre, il n'auroit sans doute « pas manqué de lui faire sçavoir par « Pierre Hernandez Paniagua: mais que « non content de tous les outrages qu'il « lui avoit fait jusques-là, il entroit dans « son Gouvernement à main armée; lui « faisoit la guerre, & faisoit répandre « par tout le Royaume des libelles contre « lui, comme cela étoit connu de tout le « monde. Qu'ainsi il étoit résolu de « s'opposer à un homme qui le traitoit «

pes, tant Cavalerie qu'Infanterie dans la place de los Reyes, & sortit aussi-tôt après de la ville avec cinq cens cinquante hommes, marchant enseignes déployées. Il alla se poster dans le lieu que nous avons déja dit, à moitié chemin de la Ville au port; & fit mettre en embuscade, tout près de la mer, huit Cavaliers pour empêcher que personne, sortant des vaisseaux, ne pût donner ou recevoir aucunes lettres, parler à quelqu'un, ou faire quelque chose de semblable à son préjudice, & contre ses interêts. Ils demeurerent dans cet état jusqu'au lendemain, que Gonzale Pizarre fit mettre Jean Hernandez habitant de los Reyes dans une barque pour aller aux navires, dire de sa part à Lorenço d'Aldana, que s'il vouloit lui envoyer quelqu'un des siens pour traiter du sujet de sa venuë, lui Hernandez demeureroit cependant en ôtage sur les vaisseaux. Dès qu'il parut s'avançant vers les navires, on envoya au-devant de lui dans une chaloupe Jean Alfonse Palomino, qui le reçut & le conduisit à bord de l'Amiral, où Lorenço d'Aldana l'ayant écouté, il le retint pour ôtage; conformément à sa proposition, & envoya cependant de sa part le Capitaine Penna

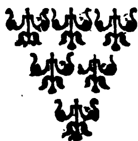
vers

vers Gonzale Pizarre, qui donna ordre qu'on attendît la nuit pour le faire entrer dans son Camp, afin qu'il ne pût parler à personne. Penna ayant été conduit à la tente de Pizarre, lui mit entre les mains un écrit contenant les ordres qu'avoit le Président, l'Amnistie generale que Sa Majesté accordoit à tous, & la revocation des Ordonnances. » Il ajouta de bouche les grands avantages qui re- «
viendroient à tout le monde de se sou- «
mettre & d'obéir aux ordres de Sa Ma- «
jesté, qui ne jugeoit pas à propos de «
laisser le Gouvernement du Perou à «
Gonzale Pizarre, & qui ayant appris «
ce qui s'étoit passé en ce pays-là, y «
avoit envoyé le Président avec des or- «
dres & des pouvoirs suffisans de pour- «
voir à tout ce qu'il jugeroit à propos. «
Pizarre répondit fiérement qu'il se- «
roit punir rigoureusement, & tirer à «
quatre chevaux tous ceux qui étoient «
sur la flote, & qu'il châtieroit l'audace «
du Président, se plaignant hautement «
de l'outrage qu'on lui avoit fait de re- «
tenir ses Envoyez, & faisant aussi de «
grandes plaintes de Lorenço d'Aldana «
qui venoit maintenant contre lui en ennemi, après avoir reçu son argent & «
sa commission pour aller de sa part en «

» Espagne rendre compte de sa conduite
» au Roi. Après cette réponse & quelques autres discours à peu près semblables, tous les Capitaines de Gonzale Pizarre sortirent de sa tente, de sorte qu'il demeura seul avec le Capitaine Penna; alors il s'étendit fort au long pour lui faire comprendre tout ce qui pouvoit servir à sa justification dans ce qui s'étoit passé, & ce qui se passoit encore alors; & enfin après bien des discours, il lui offrit cent mille écus, s'il vouloit faire en sorte de le rendre maître du Gallion de la flote qui en faisoit presque toute la force. Penna lui répondit qu'il n'avoit pas l'ame assez basse & assez intéressée pour faire une semblable trahison, & qu'il étoit inutile de le tenter là-dessus, quelque promesse qu'on pût lui faire, & que Pizarre ne se faisoit pas d'honneur à lui-même par une telle proposition. On commit cette nuit Penna à la garde d'Antoine de Ribera pour le faire coucher dans sa tente, avec ordre de ne le laisser parler à personne. Le lendemain on le renvoya à la flote, & Jean Fernandez retourna au Camp de Pizarre, après avoir résolu & promis de s'employer pour le service de Sa Majesté en tout ce qu'il pourroit. Lorenço d'Al-

dana jugeant qu'un des meilleurs moyens pour bien réüssir dans leurs desseins, étoit de faire ensorte que les Soldats eussent connoissance du pardon que Sa Majesté accordoit à tous, on prit pour cela des mesures assez propres pour leur faire sçavoir ce qu'on vouloit, mais en même tems fort délicates & fort dangereuses pour Jean Fernandez, qui se chargeoit de la chose. Voicy donc ce qu'on fit. Lorenço d'Aldana lui donna toutes ses dépêches doubles, & lui donna aussi des lettres pour quelques personnes considerables qui étoient au Camp. Fernandez cacha ce qu'il jugea à propos dans ses brodequins, & donna le reste à Gonzale Pizarre: puis l'ayant tiré à part, il lui dit en secret que Lorenço d'Aldana lui avoit voulu persuader de publier dans le Camp l'amnistie que Sa Majesté accordoit à tous, & qu'il avoit jugé à propos de ne faire point difficulté de s'en charger avec ses autres dépêches, tant pour amuser Aldana par l'esperance de faire ce qu'il lui avoit promis, que pour tirer de lui ce dont il s'agissoit, afin que Pizarre le pût voir. Jean Fernandez faisoit ainsi semblant de ne sçavoir en aucune maniere, que Gonzale Pizarre eût quelque connoissance de cela, parce qu'il

avoit tenu la chose fort secrete, & ne l'avoit jamais dit à personne. Pizarre le remercia fort de ses bons avis, & témoigna lui en être fort obligé, prenant là-dessus beaucoup de confiance en lui : il prit tous les papiers que Fernandez lui présentoit, faisant de grandes menaces & de grands sermens de punir rigoureusement celui qui les avoit donnez, comme il avoit puni ceux qui jusques-là avoient eu l'audace de l'offenser. Jean Fernandez ayant si bien joué son personnage, trouva moyen de rendre quelques-unes de ses lettres, & de faire tomber les autres comme par hazard, & comme s'il les eût perduës, entre les mains de ceux à qui elles s'adressoient. Gonzale Pizarre demeura dans son Camp tout le Mercredi & le Jeudi suivans, sans qu'il se passât rien de nouveau.



CHAPITRE XVI.

Quelques personnes s'enfuyent du Camp de Gonzale Pizarre : il envoye après eux : ce qui se passe dans cette occasion.

QUand Gonzale Pizarre sortit de los Reyes pour s'aller camper dans le lieu qu'on a marqué, il laissa dans cette ville, pour y exercer la Charge de grand Prévôt, un nommé Pierre Martin de Cicile, qui avoit suivi son parti avec beaucoup d'attachement & d'affection dès le commencement des troubles. Ce Pierre Martin étoit un vieux homme âgé de soixante & dix ans, mais fort & robuste, rude & cruel, qui n'avoit gueres ni pieté, ni crainte de Dieu; il étoit de fort basse naissance, d'un lieu nommé Don Benito, dans le territoire de Medelin. Pizarre lui avoit donné ordre en partant, de faire pendre sans remission & sans délai tous ceux qui se trouveroient avoir demeuré dans la ville sans sa permission, ou y être venus du Camp sans son congé. Martin observa si soigneusement ces ordres rigoureux, qu'ayant rencontré une fois un

homme qui étoit dans le cas, il n'eut pas la patience d'attendre quelques momens pour le faire pendre, mais il le poignarda lui-même sur le champ. Il se faisoit ordinairement suivre par le Bourreau chargé de cordes, jurant qu'il feroit pendre tous ceux qu'il trouveroit venans dans la ville sans permission ; car il y en avoit quelques-uns qui venoient du Camp avec congé de Gonzale Pizarre. Il arriva un jour que quelques Bourgeois de la ville y vinrent avec un semblable congé pour faire quelques provisions dont ils avoient besoin : les principaux étoient Nicolas de Ribeira, Juge de Police du lieu, Vasco de Guevara, Hernan Bravo de Lagunas, François d'Ampuero, Diegue Tinoco, Alfonse Ramirez de Sosa, François de Barrionuevo, Alfonse de Barrionuevo, Martin de Meneses, & Diegue d'Escovar accompagnez de quelques autres. Quand ils eurent fait leurs provisions à los Reyes, ils en sortirent avec leurs armes & leurs chevaux, & au lieu de retourner au Camp, ils prirent le chemin de Truxillo ; ils furent apperçus par quelques espions, qui en donnerent incontinent avis à Gonzale Pizarre ; il envoya d'abord après eux le Capitaine Jean de la Tour, avec quelques Arque-

ſiers à cheval. Ce Capitaine les ſuivit juſqu'à huit lieuës de là, où il rencontra Vaſco de Guevara & François Ampuero, qui étoient demeurez derriere, pour avertir les autres de ce qui ſe paſſeroit, en cas qu'ils fuſſent pourſuivis: ſe voyant en péril, ils ſe défendirent courageuſement; & comme c'étoit la nuit, on ne pouvoit ajuſter les corps d'arquebuſes; ainſi ils trouverent moyen de ſe ſauver par la fuite ſans être bleſſez. Jean de la Tour & les ſiens ne le purent joindre, parce que leurs chevaux étoient fort fatiguez, pour avoir beaucoup couru en les pourſuivant. Il retourna donc, conſiderant que quand même il les auroit joints, il ne feroit pas en état de leur faire beaucoup de mal, ni de les prendre par force, parce qu'ils étoient tous des perſonnes de qualité, qui ſe feroient plûtôt tuer, que de ſe laiſſer prendre. Comme il retournoit au Camp, il rencontra en chemin Hernan Bravo de Lagunas, qui avoit demeuré derriere, ſoit par l'eſperance de n'être pas ſi-tôt découvert, étant ſeul, ſoit par quelque autre raiſon: il le prit & le mena à Gonzale Pizarre, qui ordonna qu'il fût pendu. Dona Ynez Bravo, femme de Nicolas de Ribeira, un de ceux qui s'en étoient

fuis, & sœur du Prisonnier, ayant sçû le péril où il étoit, courut incontinent avec son pere au Camp de Gonzale Pizarre, & s'étant jettée à ses pieds, elle le supplia avec beaucoup d'instance & de larmes, de lui accorder la vie de son frere Hernan Bravo. D'abord Pizarre la refusa; mais la plûpart de ses Capitaines joignant leurs sollicitations à ses prieres, & elle-même les renouvellant avec de grandes instances, & étant d'ailleurs une des plus belles & des plus considerables femmes du pays, enfin il se laissa fléchir, & lui accorda ce qu'elle demandoit. On a jugé à propos de rapporter cecy, tant parce que le courage & l'amitié fraternelle de cette vertueuse Dame le merite, qu'à cause que cet exemple est singulier, & que Hernan Bravo est le seul qui ait offensé Gonzale Pizarre pendant tout le tems de sa tyrannie, & soit tombé entre ses mains sans en être puni. Il arriva encore une autre chose remarquable dans cette occasion, c'est qu'un des Capitaines de Gonzale Pizarre, nommé Alfonse de Caceres, qui se trouva present lorsqu'il accorda la vie à Hernan Bravo, baisa avec respect ce Gouverneur, en lui disant: O Grand Prince, maudit soit quiconque

pensera à vous abandonner, & ne sera pas toujours prêt à se sacrifier pour votre service, & néanmoins trois heures après le même Capitaine Hernan Bravo, & quelques autres abandonnerent le Camp & s'enfuïrent. On fut surpris que Hernan Bravo eût osé tenter pour la seconde fois, & sur-tout si promptement, une pareille entreprise, ayant eu à peine le tems de respirer, & de se remettre un peu de la frayeur & du trouble où il avoit dû être, en se voyant la corde au cou, & prêt à être étranglé. La fuite de ces derniers causa beaucoup d'émotion & de trouble dans l'armée, parce qu'il y en avoit parmi eux qui avoient suivi Gonzale Pizarre, & s'étoient attachez à lui dès le commencement, & avoient de grands engagemens à son service; si bien qu'il n'avoit pas le moindre soupçon du monde qu'ils eussent aucune pensée de l'abandonner. Il étoit donc si troublé, & si inquiet que personne n'osoit presque ni l'aborder, ni lui parler, & il donna ordre qu'on tuât sur le champ & sans autre examen, tous ceux qu'on trouveroit hors du Camp. La même nuit le Capitaine Martin de Robles envoya avertir Diegue Maldonat, Juge de Police de Cusco, nommé com-

munément le Riche, que Gonzale Pizarre le vouloit faire mourir, & qu'il l'avoit ainsi résolu, après avoir consulté la chose avec ses Capitaines. Maldonat ne douta point que cela ne fût veritable, & qu'il ne dût profiter de cet avis, & il le crut d'autant plus aisément, que non seulement il avoit été un de ceux de Cusco, qui étoient allé offrir leurs services au Viceroi : mais que même depuis après que Gonzale Pizarre lui eut pardonné, comme il l'accompagnoit dans son voyage de Quito, marchant contre le Viceroi, on eut encore quelque nouveau soupçon contre lui, à l'occasion d'une lettre qui fut trouvée aux pieds de Gonzale Pizarre, & qui fut cause qu'on fit souffrir des tourmens assez rigoureux à Maldonat. Cette lettre contenoit plusieurs veritez fâcheuses au desavantage de Pizarre, à quoi il étoit fort sensible ; & bien que depuis on eût découvert les auteurs de la lettre, cette avanture ne pouvoit revenir dans l'esprit de Maldonat, sans y faire beaucoup d'impression. De plus il faisoit reflexion sur ce qu'il avoit été fort ami d'Antoine Altamirano, que Gonzale Pizarre avoit fait mourir. Tout cela fit donc que Maldonat ne doutant point que l'avis qu'on lui avoit don-

né, ne fût bien fondé, il fortit incontinent de fa tente avec l'épée & la cape feulement, fans fe donner le tems de faire fceller un cheval, quoiqu'il en eût de fort bons, & fans rien dire à aucun de fes ferviteurs. Il marcha donc à pié toute la nuit, bien qu'il fût un homme fort âgé, & enfin il fe rendit auprès de la mer, & fe cacha dans des rofeaux, à trois lieuës de l'endroit où étoient les navires, craignant que le matin, dès qu'on s'appercevroit de fon abfence, on fît courir après lui, & qu'on ne le trouvât aifément; il fe découvrit à un Indien qu'il rençontra, & à qui il fit faire une efpece de barque plate ou de radeau de paille ou de rofeaux, & s'étant mis deffus avec l'Indien qui fe fervoit d'un pieu pour ramer, il fe rendit aux navires avec beaucoup de peine & de péril: en effet quand il y arriva, fon radeau étoit prefque tout défait, & ne le pouvoit plus porter; de maniere qu'il fe feroit infailliblement noyé, s'il eût eu plus loin à aller. Dès le matin, Martin de Robles alla à la tente de Diegue Maldonat, & ne l'ayant point trouvé, il alla incontinent trouver Gonzale Pizarre, & lui dit » que Maldonat s'en étoit fuï, & ajouta que « confiderant combien fon armée s'affoi- «

» blissoit tous les jours par le nombre &
» la qualité de ceux qui l'abandonnoient
» ainsi, il prenoit la liberté de lui dire,
» qu'il croyoit à propos de décamper de
» ce lieu-là, & de marcher du côté qu'il
» s'étoit proposé, sans accorder à qui
» que ce fût la permission d'aller à la vil-
» le, parce qu'autrement il étoit à crain-
» dre que la plûpart ne prissent encore le
» parti de s'enfuir. Robles lui dit de
» plus, que plusieurs de ceux de sa com-
» pagnie vouloient demander cette per-
» mission, parce qu'ils avoient besoin de
» quelques provisions, mais qu'il jugeoit
» plus à propos d'y aller lui-même avec
» un petit nombre de ses Soldats, pour
» faire les provisions nécessaires, résolu
» de les observer de fort près, & de ne
» les perdre pas de vûë, & qu'en chemin
„ son dessein étoit d'entrer dans le Mo-
„ nastere des Dominicains, pour en tirer
„ Diegue Maldonat, qu'on lui avoit dit
„ qui s'y étoit retiré, & le lui mener
„ pour le faire punir publiquement, afin
„ de donner de la terreur aux autres &
„ empêcher que personne n'eût à l'ave-
„ nir une semblable hardiesse. Gonzale
Pizarre approuva ce que lui disoit Mar-
tin de Robles ; & ayant beaucoup de
confiance en lui, parce qu'il avoit eu une

grande part dans toutes les affaires passées, il lui dit d'exécuter ce qu'il venoit de lui proposer. Robles prit les chevaux de Diegue Maldonat & les siens, & emmena avec lui tous les Soldats de sa Compagnie, en qui il se fioit fort. Quand il fut arrivé à los Reyes, il prit le chemin de Truxillo avec trente Cavaliers, disant hautement qu'il alloit trouver le Président, pour lui offrir ses services; que Gonzale Pizarre étoit un tyran, & que tous étoient obligez de suivre les ordres de Sa Majesté. La chose fut bien-tôt sçuë au Camp, où cela causa un si grand trouble, qu'il sembloit inévitable que l'armée se séparât & se dissipât entierement, ou que même on massacrât Gonzale Pizarre. Il tâcha de calmer les esprits le mieux qu'il lui fut possible, témoignant faire peu de cas de tous ceux qui s'en étoient fuis; après cela il prit la résolution de décamper le lendemain dès le matin, & la nuit Lope Martin de Cusco s'enfuit, & partit presque à la vûë de toute l'armée. Le lendemain matin, selon la résolution que Gonzale Pizarre avoit pris, il décampa, & fit marcher ses Troupes jusqu'à un Aqueduc qui étoit à deux lieuës de là. Il prit de grandes précautions, pour empêcher

qu'aucun de ses gens ne pût s'enfuir; mettant des gardes, & envoyant des coureurs de divers côtez pour cela. La principale difficulté lui paroissoit à peu près levée, pourvû qu'il les pût éloigner jusqu'à dix ou douze lieuës de los Reyes. Il donna ordre au Licentié Carvajal de veiller pendant la nuit, afin que personne ne pût s'enfuir; mais celui-cy prenant son tems, quand il jugea que la plûpart des gens dormoient, il s'en alla du côté de los Reyes, & de là prit le chemin de Truxillo, accompagné de Polo Hondegardo, de Marc de Retamoso, son Enseigne, de Pierre Suarez d'Escovedo, de François de Mirande, Hernand de Vargas, & plusieurs autres qui étoient de sa Compagnie. Quelques heures après le Capitaine Gabriël de Roias fit la même chose: Pizarre lui avoit donné le grand Etendart, afin de laisser Dom Antoine de Ribera à la garde de la ville, parce qu'il se fioit fort en lui. Gabriel de Roias eut pour Compagnons du fuite Gabriel Vermudez, & Gomez de Roias, ses neveux, & plusieurs autres personnes de qualité: ils sortirent du Camp, sans que personne s'en apperçût, par le quartier où avoit été le Licentié Carvajal, & où il n'y

avoit plus de difficulté à sortir, depuis qu'il s'en étoit allé. Le matin venu, & Gonzale Pizarre ayant appris ce qui s'étoit passé pendant la nuit, il y fut fort sensible, comme aussi la chose le meritoit; mais sur tout il fut fort fâché de la fuite du Licentié Carvajal. Il fit plusieurs reflexions sur les motifs qui pouvoient l'avoir porté à cela, & il ne pouvoit s'empêcher de s'accuser lui-même d'avoir mal-à-propos donné du chagrin à Carvajal, en lui ôtant la commission qu'il lui avoit premierement donnée, & dont il chargea ensuite Jean d'Acosta, ne doutant point qu'il n'en eût toujours conservé beaucoup de ressentiment. Pizarre se repentoit encore fort de n'avoir pas marié Carvajal avec sa niéce Dona Francisca Pizarre, fille du Marquis, comme on en avoit fait la proposition, parce que par ce moyen il l'auroit peut-être engagé à ne le pas abandonner, en le mettant entiérement dans ses interêts par une telle alliance. Ce départ du Licentié Carvajal fit un fort méchant effet sur l'esprit de la plûpart des Soldats, & les découragea beaucoup : Ils consideroient qu'il sçavoit tous les secrets de Gonzale Pizarre; qu'il avoit de grands engagemens avec lui, sur-tout depuis la

mort du Viceroi, & même à cause de cette mort; que de plus il laissoit au Camp la valeur de plus de quinze mille écus, tant en chevaux, qu'en or & en argent, ce qui fut incontinent saisi & partagé; qu'il falloit donc sans doute que les affaires de Gonzale Pizarre fussent en fort mauvais état, tant à l'égard de ses forces, que par rapport à son droit, & à la justice prétenduë de sa cause. La plûpart étoient donc résolus de se rétirer, & les choses allerent jusqu'à ce point, que le lendemain comme l'armée étoit en marche, deux Cavaliers, l'un nommé Jean Lope, & l'autre Villadan, poussant leurs chevaux en presence de tout le monde & à la vûë de Pizarre lui-même, donnérent des deux, en criant à haute voix: *Vive Sa Majesté, & meure Pizarre qui est Tyran.* Ils en userent de la sorte, & firent paroître cette hardiesse par la confiance qu'ils avoient en la bonté & en la vîtesse de leurs chevaux. Pizarre se défioit si fort alors de tout le monde, qu'il défendit expressément que personne n'eût à les suivre, craignant que cette poursuite ne fût un prétexte à plusieurs pour s'enfuir aussi. Il marcha à grande hâte par le chemin de la plaine, prenant la route d'Arequipa, & plusieurs Soldats

Soldats Arquebusiers & autres, s'enfuirent encore pendant cette route bien qu'en trois ou quatre jours de tems il eût fait pendre jusqu'à dix ou douze personnes de considération, qu'il soupçonnoit de vouloir s'enfuir, & que même il ne leur eût pas donné le tems de se confesser. Enfin il se trouva n'avoir pas plus de deux cens hommes de reste, craignant extrémement qu'on ne lui donnât quelque fausse allarme qui achevât de faire débander le reste de ses gens. De cette maniere il se rendit dans la Province de Nasca, qui est à cinquante lieuës de los Reyes.

CHAPITRE XVII.

La Ville de los Reyes se déclare pour Sa Majesté; ce qui se passa là-dessus.

GOnzale Pizarre s'étant éloigné de la ville de los Reyes, de la maniere que nous venons de dire, Dom Antoine de Ribera, Martin Pizarre, Antoine de Leon, & quelques autres Habitans de cette ville, qui comme vieux & infirmes, avoient obtenu de Pizarre la liberté d'y demeurer, en fournissant seulement leurs

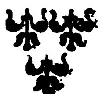
chevaux & leurs armes, ne l'en virent pas plûtôt éloigné, qu'ils arborerent l'Etendart de la ville; & ayant assemblé le peu de gens qu'il leur fut possible, ils se rendireut sur la place, & se déclarerent publiquement, & au nom de tous les Habitans pour Sa Majesté. Après cela ils firent publier les provisions & les ordres du Président, qu'on leur avoit envoyé; puis ils firent incontinent sçavoir ce qui se passoit à Lorenço d'Aldana, qui se tenoit toujours près de terre pour recevoir tous ceux qui s'alloient rendre à lui. Outre cela le Capitaine Jean Alfonse Palomino étoit pour le même dessein à terre, se tenant sur les côtes avec cinquante hommes, & les chaloupes toujours en état pour le recevoir lui & ses gens en cas de besoin, parce qu'on craignoit que Gonzale Pizarre apprenant ce qui s'étoit passé à los Reyes, n'y retournât pour attaquer la ville. Aldana fit encore poster sur le chemin douze Cavaliers de ceux qui avoient abandonné Pizarre, afin d'apprendre promptement par eux tout ce qui se passeroit. Car ils avoient ordre d'aller à toutes jambes l'avertir, soit du retour des ennemis, au cas qu'ils retournassent, soit de toutes les autres choses tant soit peu considerables. De

plus il donna ordre au Capitaine Alfonse de Caceres, de demeurer en la Ville de los Reyes, pour y recevoir & y rassembler les gens qui s'y rendroient; puis il envoya Jean Yllanes avec une frégate le long de la côte, pour mettre à terre dans quelque lieu sûr, un Moine & un Soldat pour porter à Diegue Centeno les dépêches du Président, & lui faire en même tems la relation de tout ce qui se passoit dans le pays, & faire aussi la même chose à Arequipa. Il envoya encore par terre des gens intelligens & adroits dans le même lieu d'Arequipa, avec des lettres pour diverses personnes, & ordre de passer outre, & d'en porter aussi au Capitaine Alfonse de Mendoze & à Jean de Silvera. Aldana fit aussi, par le moyen des Indiens de Xauxa qui lui appartenoient, tenir des lettres & des copies de l'amnistie à plusieurs personnes de ceux qui accompagnoient Jean d'Acosta, afin de faire ainsi connoître dans tous les endroits du Royaume, la clemence dont Sa Majesté vouloit user envers tout le monde. Presque tout réussit fort bien, & on en tira les avantages qu'on marquera dans la suite. Pendant que tout cela se passoit, Lorenço d'Aldana se tint toujours sur ses vaisseaux avec cent cinquante hommes,

& de là il donnoit tous les ordres qu'il jugeoit neceſſaires. On apprit que Gonzale Pizarre recevoit des avis de tout ce qui ſe paſſoit, & on prenoit ſoin auſſi d'apprendre comment les choſes alloient dans ſon Camp ; ſi bien que tous les jours il y avoit des courriers qui alloient & venoient, & on tâchoit de s'embarraſſer les uns les autres par les faux bruits qu'on faiſoit courir. Un jour on publia que Gonzale Pizarre retournoit avec ſes gens, ce qui cauſa beaucoup d'émotion & de trouble dans la ville. On ſçut enſuite que Gonzale Pizarre lui-même & ſon Meſtre de Camp avoient fait courir ce bruit pour amuſer les gens de Lorenço d'Aldana, & s'empêcher par ce moyen d'être pourſuivis, ce qu'ils craignoient fort. En effet, Pizarre ſe fioit ſi peu en ſes gens, qu'il craignoit d'en être abandonné à la moindre allarme, & qu'ils s'enfuiroient tous. Auſſi y en eut-il un fort grand nombre qui le quitterent, quand ils virent que ſes affaires prenoient un ſi mauvais train, & qu'il ſe trouvoit peu en état de réſiſter à ſes ennemis. Ceux qui avoient des chevaux prenoient le chemin de Truxillo ; les autres tâchoient de ſe rendre aux navires d'Aldana, & ſe cachoient le mieux qu'ils pouvoient dans

ces lieux retirez, jusqu'à ce qu'ils apprissent certainement que Gonzale Pizarre continuoit sa marche, ce qu'il faisoit avec beaucoup de précipitation. Alors tous se rendirent à la ville, & tous les jours on y en voyoit arriver de nouveau qui abandonnoient l'armée ennemie, & par le moyen desquels on apprenoit tout ce qui s'y passoit: ce fut de cette maniere qu'on apprit par ceux qui venoient des derniers, que Gonzale Pizarre craignoit extrémement que ses propres gens ne le tuassent, & qu'il prenoit de grandes précautions pour sa sûreté, & faisoit aussi fort soigneusement faire garde, pour empêcher, autant qu'il lui étoit possible, que personne ne pût aisément s'enfuir. Il ne faisoit plus arborer d'autre Etendart que celui où étoient ses Armes; car depuis que le Licentié Carvajal, & Gabriel de Roias s'en étoient fuis, on ne voyoit plus paroître celui où étoient les Armes du Roi. Sa cruauté alloit en augmentant à proportion de son chagrin, & il ne se passoit point de jour qu'il ne fît mourir quelqu'un. Lorenço d'Aldana faisoit sçavoir tout cela au Président, lui envoyant des messagers par mer & par terre, & le sollicitoit fortement de venir le plus promptement qu'il lui seroit possible, & sans

perdre un moment, parce que selon les apparences le parti de l'ennemi achéveroit de se ruiner entierement par sa venuë. Le neuviéme de Septembre de l'an mil cinq cens quarante-sept, Aldana sçachant que Gonzale Pizarre étoit déja à quatre-vingt lieuës de los Reyes, débarqua avec tous ses Officiers & les gens de la ville qui s'étoient rendus à lui & retirez sur ses vaisseaux. Tout le monde le reçut avec de grandes démonstrations de joye, les gens qui pouvoient porter les armes, étant rangez en ordre. Il laissa avec toutes les formalitez necessaires le commandement de la flote à Jean Fernandez, un des Magistrats de la ville de los Reyes; puis il mit ses gens en bon ordre, & fit tous les préparatifs qu'il jugea necessaires d'armes & d'autres choses. Laissons-le pour quelque tems, & voyons ce qui se passoit alors parmi les Troupes que commandoit Jean d'Acosta.



CHAPITRE XVIII.

Gonzale Pizarre envoye ordre à Jean d'Acosta de le venir joindre. Quelques-uns des gens d'Acosta l'abandonnent ; il en fait punir qu'il soupçonnoit d'avoir eu part à leur fuite. Il va à Cusco, & de là à Arequipa, où il se joint à Gonzale Pizarre.

JEan d'Acosta, comme on l'a dit cy-devant, étoit sorti de los Reyes pour aller à Cusco, & avoit pris le chemin de la Montagne, avec trois cens hommes bien équipez. Il apprit en chemin que Gonzale Pizarre avoit aussi quitté cette ville, & étoit en marche ; il lui envoya aussi-tôt Frere Pierre, Moine de la Merci, pour apprendre ce qu'il devoit faire dans cette occasion. Pizarre lui envoya ordre par le même Moine, de venir se joindre à lui dans un lieu convenable qu'il lui marqua. Frere Pierre étant arrivé avec un nommé Gonzale Mugnos, au lieu où étoit Jean d'Acosta, ils lui rendirent leurs depêches, & lui reciterent tout ce qui s'étoit passé à l'Armée de Gonzale Pizarre, & le

grand nombre de gens qui l'avoient abandonné, ce qu'Acosta ne sçavoit pas encore, bien qu'il y eût quelques-uns de ses Soldats qui le sçussent par des lettres que les Indiens avoient apporté au Camp; mais ceux qui le sçavoient, n'avoient osé se communiquer la chose les uns aux autres, ni en parler à personne. Les messagers recommanderent fort à Jean d'Acosta de garder le secret dans cette occasion, jusqu'à ce qu'il se pût joindre à Gonzale Pizarre. Il commença donc à publier qu'il avoit reçu de bonnes nouvelles par Frere Pierre, par lesquelles on lui marquoit que Gonzale Pizarre avoit eu de fort heureux succès; que tous les jours il se joignoit des gens à lui, & qu'il avoit envoyé des personnes en qui il se fioit, mais qui feignoient de s'enfuir par mécontentement, afin que par ce moyen ils pussent plus aisément se rendre maîtres de la flote de Lorenço d'Aldana. Avec tout cela on eut beau faire, il fut impossible de déguiser si bien, que la verité ne vînt à la connoissance de Paëz de Sotomayor, Mestre de Camp, & du Capitaine Martin Dolmos. Quand ils sçurent l'état des choses, ils prirent la résolution de faire perir Jean d'Acosta, & ils formerent ce dessein

sein séparément, & sans oser se communiquer l'un à l'autre leurs pensées là-dessus, jusqu'à ce que par quelques indices, ils comprirent qu'ils étoient à peu près dans les mêmes sentimens : alors s'étant ouverts, ils communiquerent de concert, la chose à quelques soldats, en qui ils se fioient. Dans le tems qu'ils avoient choisi pour l'execution de leur entreprise, il arriva que Sotomayor apprit que Jean d'Acosta étoit dans sa tente en conference secrete avec deux de ses Capitaines ; l'un nommé Diegue Gil, & l'autre Martin d'Almendras, & qu'il avoit fait doubler sa garde. Cela fit croire à Sotomayor, que leur complot ayant été communiqué à plusieurs personnes, étoit sans doute découvert, & étoit venu à la connoissance de Jean d'Acosta. Craignant donc qu'il ne leur en arrivât quelque chose de fâcheux, il prit ses armes, monta à cheval, & fit avertir promptement tous ceux qui étoient de la partie avec lui. Ils monterent donc tous à cheval comme lui ; & à la vûë de tout le monde ils sortirent du Camp au nombre de trente-cinq, dont les principaux étoient Paëz de Sotomayor, Martin Dolmos, Martin d'Alarcon, qui portoit le grand Etendart,

Hernand d'Alvarado, Alfonſe Regél, Antoine d'Avila, Garcias Gutierrez d'Eſcovedo, & Martin Monje. Tous les autres étoient auſſi des perſonnes conſiderables experimentées dans les affaires du pays : ils prirent le chemin de Guamanga. Jean d'Acoſta les voyant ainſi s'en aller, envoya après eux ſoixante Arquebuſiers à cheval, qui ne les pouvant joindre, furent obligés de s'en retourner. Acoſta fit faire des informations là-deſſus, & fit pendre quelques-uns de ceux qu'il découvrit, qui avoient eu connoiſſance de la choſe ; il en retint priſonniers quelques autres, & il y en eut encore d'autres avec qui il diſſimula, & fit ſemblant d'ignorer qu'ils euſſent eu aucune part au complot. Cependant il continua toujours ſa route vers Cuſco, faiſant mourir quelques-uns de ceux contre qui il avoit des ſoupçons, & d'autres qui cherchoient à s'enfuir. Etant arrivé à Cuſco, il dépoſa les Magiſtrats que Diegue Centeno y avoit établis à leur place, & y laiſſa pour Directeur des affaires Jean Vaſquez de Tapia, avec les ordres qu'il jugea neceſſaires. Après cela il partit de cette ville, & prit le chemin d'Arequipa pour s'y joindre à Gonzale Pizarre. Dans cette route il y

eut encore jusqu'à trente de ses gens qui l'abandonnerent deux à deux, & trois à trois, selon qu'ils en trouvoient la commodité, & tous se rendoient à los Reyes, pour se joindre à Lorenço d'Aldana. De plus, Acosta étant environ à dix lieuës par de là Cusco, Martin d'Almandras avec vingt hommes des meilleurs de l'armée, l'abandonna aussi, & retourna à Cusco, où avec ces vingt qui l'accompagnoient, & ce qu'il trouva de gens dans la Ville qui étoient dans les mêmes sentimens que lui, il fut assez fort pour déposer à son tour les Magistrats qu'Acosta y avoit établis, dont il y en eut un qu'il envoya prisonnier à los Reyes pour quelque raison particuliere : puis il en établit d'autres au nom de sa Majesté. Jean d'Acosta voyant combien le nombre de ses gens diminuoit chaque jour, crut que le meilleur parti pour lui, étoit de s'avancer le plus promptement qu'il lui seroit possible, & de marcher à grandes journées, ce qu'on comprenoit bien qu'il faisoit pour sa propre sureté, autant ou plus que pour le bien des affaires. Enfin de trois cens hommes qu'il avoit eu en sortant de los Reyes, il arriva à Arequipa, n'en ayant

plus que cent. Il trouva là Gonzale Pizarre avec trois cens cinquante hommes seulement, quoique peu de tems auparavant il s'en fût vû dans la même Ville de los Reyes jusqu'à quinze cens; sans compter ceux qui étoient dispersez en divers endroits du Royaume sous differens Capitaines, & qui tous reconnoissoient ses ordres. Pizarre étoit fort irrésolu, & ne sçavoit gueres quel parti il devoit prendre: il ne se trouvoit pas assez fort pour attendre son ennemi, il lui paroissoit honteux, & pas trop sûr de fuir ou de se cacher. Laissons-le penser à ses affaires, & voyons cependant ce que fit Diegue Centeno, après qu'il fut parti de Cusco.

CHAPITRE XIX.

Diegue Centeno se joint avec le Capitaine Alfonse de Mendoze: ce qui leur arrive.

Diegue Centeno étoit au Collao attendant la réponse du Capitaine Alfonse de Mendoze au message qu'il lui avoit fait faire par Gonzale de Zarate, Maître d'Ecole de Cusco. Etant là, il reçut les dépêches du Président, que Lo-

renço d'Aldana lui envoyoit ; il apprit en même-tems par là ce qui étoit arrivé à los Reyes, la fuite de Gonzale Pizarre, & comment ensuite Jean d'Acosta l'étoit allé joindre. Il envoya là-dessus un nouveau messager, qui fut Louis Garcias de St. Mames habitant de Cusco, à Alfonse de Mendoze, pour lui apprendre ces nouvelles, & lui faire sçavoir aussi plus particulierement, quels étoient les pouvoirs & les ordres du Président : lui aprenant, que l'intention de sa Majesté " n'étoit pas que Gonzale Pizarre fût " Gouverneur du Perou. Il lui marquoit " aussi que la plûpart des Gentilshommes " & des personnes considerables qui " avoient suivi ce Tyran, l'abandonnoient " à cause de sa tirannie, de ses pillages, de ses cruautez & de ses meurtres : " mais sur-tout, parce qu'il s'étoit révolté contre son Maître & son Souverain " legitime, en refusant d'obéir à ses ordres, & de recevoir celui que sa Majesté envoyoit pour regler toutes choses " en son nom & en son autorité. Qu'ainsi " il falloit considerer que ce qui s'étoit " passé jusques-là pouvoit en quelque " maniere être excusé, & couvert de specieux pretextes, qu'il n'en seroit plus de " même à l'avenir, n'y ayant rien de plau- "

barques plates, vers les Commandans des navires, pour sçavoir la raison de leur venuë. Ces Indiens par leur retour lui apprirent ce qui en étoit, & lui apporterent même des lettres de Lorenço d'Aldana, qui lui donnoit son avis & son conseil sur le parti qu'il devoit prendre dans cette occasion. Jean Dolmos ayant reçu ces lettres, les envoya au lieu nommé communément la Culata, qui est St. Jacques de Guayaquil, à Gomez Estacio qui y étoit Lieutenant pour Gonzale Pizarre, lui faisant sçavoir que l'intention de sa Majesté n'étoit pas que Pizarre fût Gouverneur du pays, & qu'il envoyoit le Président pour faire connoître à tout le monde sa volonté là-dessus: qu'ainsi il lui sembloit juste & raisonnable de le recevoir & de lui obéïr, puisqu'il venoit de la part, & avec les ordres de leur Souverain. Estacio lui répondit que quand celui que sa Majesté envoyoit seroit arrivé en personne, il verroit ce qu'il auroit à faire, & pourroit alors l'aller trouver: mais que jusques-là il ne vouloit rien innover, & qu'ainsi chacun d'eux se tînt dans son Gouvernement & dans les bornes de son détroit. Jean Dolmos ayant reçu cette reponse, il alla avec sept ou huit de

ses amis, voir Gomez Estacio, sous prétexte de traiter avec lui tête à tête de cette affaire : puis ayant pris son tems un jour qu'il le trouva à propos sans précaution & sans gardes, il le poignarda, & fit déclarer le lieu pour sa Majesté, faisant aussi la même chose dans son Gouvernement. Quand cela fut sçu à Quito, & que Pierre de Puelles qui en étoit Gouverneur, eut aussi appris que la flote avoit été remise entre les mains du Président, & tout ce qui s'étoit passé en conséquence, il commença à se précautionner, & consulter quelles mesures il auroit à prendre. Jean Dolmos lui envoya là-dessus le Capitaine Diegue d'Urbina pour le solliciter & tâcher, s'il étoit possible, de l'engager à se déclarer pour sa Majesté. Pierre de Puelles lui répondit, que s'il étoit une fois assuré que sa Majesté n'entendoit pas que Gonzale Pizarre fût Gouverneur du pays, & qu'il vît la personne envoyée de la part du Roy, il seroit prêt de la recevoir, & de lui obéir. Peu de jours après que Diegue d'Urbina fut de retour de Quito avec cette réponse, Rodrigue de Salazar qui étoit à Tolede, & en qui Pierre de Puelles avoit beaucoup de confiance, avoit fait complot avec quelques soldats

de ses amis ; un matin il poignarda Puelles ; s'étant déclaré pour sa Majesté, il sortit de la Ville avec trois cens soldats, & prit le chemin de Tumbez pour aller chercher le Président. Ainsi il n'y avoit presque aucun lieu dans tout le Perou, qui ne fût déclaré pour sa Majesté, avant que le Président fût arrivé dans le pays.





LIVRE SEPTIE'ME,

Où il est parlé de l'arrivée du Président au Perou, & de ce qu'il y fit, jusques à la défaite de Gonzale Pizarre, & jusques à ce que le calme fût retabli dans le pays.

CHAPITRE PREMIER.

Le Président arrive au Port de Tumbez, & de là il prend le chemin de la Montagne, pour marcher contre Gonzale Pizarre.

DAns le tems que la plûpart des choses que nous avons rapportées dans le Livre précedent, se passoient au Perou, le Président s'embarqua à Panama avec le reste de son armée, après avoir fait avec beaucoup de soin toutes les provisions necessaires pour sa flote, tant de vivres & d'armes, que d'autres choses dont on pouvoit avoir besoin. Il avoit

cinq cens hommes, & il se rendit heureusement avec eux au port de Tumbez par un beau tems: il y eut neanmoins un de ses vaisseaux commandé par le Capitaine Dom Pedro de Cabrera qui pour n'être pas bon voilier, ne put aborder la côte du Perou, & fut obligé de relâcher au port de la Bonneavanture: puis de-là tous ceux qui étoient sur ce vaisseau se rendirent par terre au Perou. Aussi-tôt que le Président y fut arrivé, il reçut des lettres de divers endroits, de gens qui lui offroient leurs services, & qui lui disoient leurs sentimens, & lui fournissoient les moyens & les ouvertures qu'ils jugeoient les plus propres pour bien réüssir dans ses desseins. Le Président répondoit à tous avec beaucoup d'honnêteté. Cependant il lui venoit de toutes parts un si grand nombre de gens, que celà lui paroissoit suffisant, sans qu'il fût obligé de tirer du secours des autres pays. Ainsi il jugea à propos d'envoyer des vaisseaux à la nouvelle Espagne, à Guatimala, à Nicaragua & à S. Domingue, avec des relations de l'état où il avoit trouvé les affaires du Perou, qui étoit tel, qu'il n'avoit pas besoin des secours qu'il avoit demandé dans tous ces lieux-là, dans un tems où il croyoit

qu'ils lui seroient necessaires. Après avoir fait ces diligences, il donna ordre à Pierre Alfonse de Hinoiosa, son General, de marcher avec ses troupes, pour se joindre avec celles qui étoient à Caxamalca, & les ayant toutes jointes ensemble, en faire un seul corps d'armée. Paul de Meneses demeura cependant sur la flote pour la commander & s'avancer le long de la côte, tandis que le Président, avec le nombre de gens qu'il jugea à propos de prendre, continuoit son chemin par la plaine jusques à la Ville de Truxillo, où il reçut de toutes parts des nouvelles de ce qui s'étoit passé, & du bon état des affaires. Il prit la résolution de ne point entrer dans la Ville de los Reyes, jusqu'à ce qu'il fût venu à bout de son entreprise, qu'il eût vaincu son ennemi, & rétabli le calme & la paix dans le pays. Cependant il envoya des ordres en divers endroits du Royaume, afin que ceux qui s'y étoient déclarez pour sa Majesté, se vinssent joindre à lui dans la vallée de Xauxa, qui étoit située commodément pour y attendre & y combattre les ennemis, & où on pouvoit aisément avoir des vivres en abondance. Il envoya donc ordre à Lorenço d'Aldana, & à tous ceux qui étoient avec lui à

fort diminué, tant parce que plusieurs l'avoient abandonné, que parce qu'il en avoit fait pendre beaucoup, qu'il soupçonnoit de le vouloir abandonner comme les autres. Quand Acosta fut arrivé, Gonzale Pizarre fit faire une revûe, & trouva qu'il avoit cinq cens hommes. Il écrivit alors au Capitaine Diegue Centeno, lui faisant le recit de tout ce qui s'étoit passé pour le lui remettre devant les yeux, & le faire souvenir « de la maniere
„ favorable dont il l'avoit toujours trai-
„ té, & particulierement de la grace qu'il
„ lui avoit fait, lorsqu'il fit mourir Gas-
„ pard Rodriguez & Filippe Guitierrez:
„ puisqu'encore qu'il fût coupable du
„ même crime qu'eux, il lui avoit par-
„ donné contre le sentiment de tous les
„ Capitaines. Pizarre ajoûtoit à cela de
„ grandes offres, promettant de lui faire
„ tel parti qu'il lui plairoit, s'il vouloit
„ se venir joindre à lui, l'assurant qu'il
„ lui pardonnoit de bon cœur tout le
„ passé, d'autant plûtôt que Lope de
„ Mendoze, & les autres qui en avoient
„ été la cause, en avoient aussi porté la
„ peine. Il envoya ces lettres par un nommé François Voso, qui les donna à Diegue Centeno, & en les lui donnant, lui offrit ses services, & lui donna avis

que

que Diegue Alvarez, qui portoit son Etendart, avoit intelligence avec Gonzale Pizarre. Diegue Centeno étoit déja instruit de ce fait par Alvarez même, qui lui avoit avoüé la chose, en l'assurant qu'il ne l'avoit pas fait pour le trahir; mais pour un tout autre dessein; ainsi il lui avoit pardonné. Il jugea à propos de répondre aux Lettres de Pizarre, & y répondit en effet d'une maniere fort honnête, » en le remerciant très-humblement de ses offres, & « reconnoissant franchement les graces « qu'il avoit reçûës de lui. Après cela il « ajoûtoit, que pour lui en témoigner sa « reconnoissance, il croyoit ne pouvoir « mieux faire que de le supplier, com- « me il le faisoit très-humblement, de « bien considerer l'état des affaires, la « clemence de Sa Majesté, & le pardon « qu'elle accordoit; tant à lui qu'à tous « ceux qui avoient eu quelque part dans « les troubles passez; que s'il vouloit « venir se joindre à lui, & obéir aux or- « dres de Sa Majesté, il le serviroit de « tout son possible auprès du Président, « & employeroit ses soins & ses sollici- « tations pour lui faire obtenir le parti le » plus honorable & le plus avantageux « qui se pourroit, l'assurant qu'il ne «

» courroit aucun risque, ni pour sa per-
» sonne ni pour ses biens. Qu'au reste,
« s'il s'agissoit de tout autre que de Sa
» Majesté, à qui ils étoient tous obligez
» d'obéir, il pouvoit compter qu'il n'au-
» roit pas un ami plus fidele que lui, ni
» un secours plus assuré que le sien. » Les Lettres de Centeno contenoient encore plusieurs autres choses à peu près de même nature; il les donna à François Voso, qui s'en retourna au Camp de Gonzale Pizarre. Le Capitaine Carvajal alla au-devant de lui, & l'ayant rencontré en chemin, il s'informa soigneusement de tout ce qui s'étoit passé, & lui recommanda fort de ne pas dire que Diegue Centeno avoit plus de sept cens hommes, puis il le conduisit au Camp. Gonzale Pizarre ayant appris la résolution de Centeno, ne daigna pas lire sa Lettre, mais il la fit brûler en presence de plusieurs personnes, & résolut de partir incontinent avec toutes ses Troupes, & de marcher vers la Province des Charcas. Il y avoit des gens qui croyoient que Pizarre, quand même il pourroit forcer les passages qui étoient bien gardez, ou que Diegue Centeno le laisseroit volontairement passer, n'avoit pas pourtant dessein de donner bataille. D'autres assu-

roient le contraire, & que son intention étoit & avoit toujours été, de hazarder le combat. Il marcha donc droit vers le lieu où il sçavoit qu'étoient Diegue Genteno & Alfonse de Mendoze. Dans cette marche le Capitaine Carvajal commanda toujours l'avant-garde; & fit pendre plus de vingt hommes qu'il rencontra en chemin, du nombre desquels fut un Prêtre nommé Pantaleon, qu'il traita de cette maniere, parce que ce Prêtre avoit porté des Lettres à Diegue Centeno; il le fit pendre avec un breviaire & une écritoire au cou. Ils continuerent donc ainsi leur marche, jusques à ce que le Jeudi dix-neuviéme d'Octobre de l'an mil cinq cens quarante-sept, les Coureurs des deux Armées se rencontrerent & se parlerent, puis allerent de part & d'autre en porter les nouvelles à leurs Generaux. Gonzale Pizarre envoya un de ses Chapelains prier Diegue Centeno de le laisser passer, & ne le forcer point à donner bataille, protestant, en cas de refus, de tous les maux qui en pourroient arriver, pour s'en disculper lui-même, & les remettre à la charge de Centeno, comme en étant seul coupable. L'Evêque de Cusco qui étoit au Camp de Diegue Centeno, fit

prendre ce Chapelain, & le fit conduire à sa tente. Centeno cependant donna ordre que chacun fût soigneusement sur ses gardes, & que toutes ses Troupes fussent en bon état pour bien recevoir l'ennemi, au cas qu'il les vînt attaquer. Il y avoit plus d'un mois que Diegue Centeno étoit malade d'une fievre opiniâtre; il avoit déja été saigné six fois, sans qu'on vît de soulagement, de maniere qu'on ne croyoit pas qu'il en échapât; ainsi il n'étoit point en état d'agir, ni de quitter le lit. Cette même nuit on résolut dans l'Armée de Gonzale Pizarre d'envoyer Jean d'Acosta avec vingt hommes, & ordre de s'avancer secretement jusqu'au Camp des ennemis, & s'approcher s'il pouvoit, de la tente de Diegue Centeno, qu'on sçavoit qui étoit malade, & obligé de garder le lit. On croyoit qu'Acosta pourroit de cette maniere se saisir de la personne de Centeno, parce que sa tente étoit un peu à l'écart, pour éviter le bruit à cause de son mal : en effet, ce Capitaine de Pizarre s'avança si doucement & avec tant de précaution, qu'il surprit les sentinelles, sans qu'elles l'eussent ni entendu ni apperçû, mais en arrivant auprès de la tente, il fut vû par quelques Négres qui y étoient,

& qui donnerent l'allarme. Jean d'Acosta fit faire une décharge, ce qui causa de l'émotion & du trouble dans l'Armée : plusieurs coururent vers la tente de Centeno ; mais il y en eut des gens de Valdivia qui abandonnerent leurs armes, & s'enfuirent. Acosta étant ainsi découvert, fut obligé de se retirer & s'en retourner au Camp de Pizarre, ce qu'il fit fort heureusement, & sans perdre aucun des siens. Le lendemain dès le matin, on fit avancer des Coureurs de part & d'autre, & cependant les deux Armées s'avancerent aussi, & s'approcherent jusqu'à la vûë l'une de l'autre. Diegue Centeno avoit dans son Armée près de mille hommes, entre lesquels il y avoit deux cens Cavaliers & cent cinquante Arquebusiers, tout le reste étoient des Piquiers. Il avoit pour Mestre de Camp General Loüis de Ribera, & pour Capitaines de Cavalerie Pierre des Rivieres ; Jerôme Villegas & Pierre d'Ulloa : Diegue Alvarez portoit son grand Etendart ; & ses Capitaines d'Infanterie étoient Jean de Vargas, François Retamoso, le Capitaine Negral, le Capitaine Pantoia, & Diegue Lopez de Zuniga ; il avoit pour Sergent Major Louis Garcias de *Saint-Mames*. Gonzale Pizarre avoit

voyant que l'évenement n'avoit pas été tel qu'il avoit pensé, il s'imagina que si son action avoit été remarquée, son intention n'auroit pas été connuë, & que la chose pourroit demeurer secrete, ou qu'en tout cas il la pourroit colorer de quelque prétexte spécieux ; mais le Capitaine Carvajal l'ayant sçû, & ayant rencontré Bachicao, il le fit pendre sur le champ & sans aucune forme de procès, ajoûtant comme à son ordinaire, la raillerie à la cruauté, l'appellant amiablement son compere, parce qu'il l'étoit en effet, & lui tenant des discours mocqueurs. Dans le tems que la bataille se donna, Diegue Centeno étoit couché sur une espece de brancard porté par six Indiens ; il étoit si mal, qu'il n'avoit presque aucun sentiment : néanmoins après la déroute de son Armée, il fut sauvé par les soins & la diligence de quelques-uns de ses amis. Ce combat fut sanglant ; il y mourut de la part de Diegue Centeno plus de trois cens cinquante hommes, avec trente que le Capitaine Carvajal fit mourir après la victoire, du nombre desquels fut Frere Gonzale, Moine de la Merci, qui étoit Prêtre, & plusieurs autres personnes de considération. Le Mestre de Camp Loüis

de Ribera & les Capitaines Retamoſo, Diegue Lopez de Zuniga, Negral, Pantoia & Diegue Alvarez, y furent tuez avec pluſieurs de leurs ſoldats. Du côté de Gonzale Pizarre, le nombre des morts fut de cent hommes. Le Capitaine Carvajal avec quelque Cavalerie, pourſuivit les fuyards juſques à quelques journées de là ſur le chemin de Cuſco; il auroit fort ſouhaité de pouvoir attraper l'Evêque de cette Ville, dont il faiſoit de grandes plaintes, & à qui il en vouloit beaucoup, tant parce qu'il avoit ſuivi le parti de Centeno, qu'à cauſe qu'il s'étoit trouvé en perſonne à la bataille. Il ne le put pourtant joindre; mais il ſe vengea ſur pluſieurs autres qu'il rencontra ſur le chemin, & qu'il faiſoit pendre ſans miſericorde, du nombre deſquels furent un frere de l'Evêque, & un Moine de l'Ordre de S. Dominique, ſon Compagnon. Quand Carvajal fut de retour de cette pourſuite, Gonzale Pizarre fit une répartition des terres entre ſes ſoldats, avec promeſſe de les en faire jouir, quand le tems & les affaires le pourroient permettre. Il fit auſſi ſoigner & panſer les bleſſez, & enterrer quelques-uns des morts. Après cela il envoya Denis de Bovadilla avec

de son côté pour son Mestre de Camp François de Carvajal, pour Capitaines de Cavalerie le Licentié Cepeda & Jean Velez de Guevara, & pour Capitaines d'Infanterie Jean d'Acosta, Fernand Bachicao & Jean de la Tour; il avoit trois cens Arquebusiers fort adroits, quatre-vingt chevaux, le reste étoit des Piquiers, ayant en tout cinq cens hommes.

CHAPITRE III.

De la bataille qu'on nomme ordinairement la bataille de Guarina, qui se donna entre Gonzale Pizarre & Diegue Centeno.

LEs deux Armées s'approcherent l'une de l'autre, comme on vient de dire dans le chapitre precedent, en bon ordre. Celle de Gonzale Pizarre s'avançoit au son des trompettes & de plusieurs instrumens de musique, & s'approcha jusqu'à six cens pas près des ennemis: alors le Capitaine Carvajal fit faire alte: l'Armée de Diegue Centeno s'avança encore cent pas, puis fit aussi alte de son côté. Alors on détacha quarante Arque-

busiers de l'Armée de Pizarre pour escarmoucher & commencer le combat, & on en posta aussi quarante autres de chaque côté sur les aîles; Pizarre se posta entre son Infanterie & sa Cavalerie. Du côté de Diegue Centeno on fit aussi avancer trente Arquebusiers pour l'escarmouche; si bien qu'ils commencerent en effet à escarmoucher les uns contre les autres. Carvajal voyant que l'Armée de Diegue Centeno l'attendoit en bon ordre, il voulut essayer d'y apporter quelque confusion, en l'attirant & l'engageant à faire quelque nouveau mouvement; pour cela il fit avancer ses gens de quelques pas fort lentement. Ceux de Diegue Centeno voyant ce mouvement, ne manquerent pas de dire que les ennemis, quoiqu'inferieurs en nombre, vouloient avoir l'honneur de l'attaquer; ainsi ils commencerent aussi de leur côté à marcher, & l'Armée de Pizarre se prépara à les recevoir. Dès qu'ils furent assez près, le Capitaine Carvajal fit tirer quelques coups d'arquebuses, pour engager les ennemis à faire leur décharge, comme ils firent. Alors toute l'Infanterie de Centeno commença à marcher à grands pas, les piques baissées, & à faire une seconde décharge de leur

quelques gens à la Ville de Plata, & aux Mines, pour y ramasser tout l'or & l'argent qu'ils y pourroient trouver; il envoya aussi Diegue de Carvajal, qu'on nommoit le Galant, à Arequipa pour faire la même chose. Jean de la Tour fut envoyé à Cusco, où il fit condamner à mort & executer Vasquez de Tapia, & le Licentié Martel. Après cela Pizarre ordonna sur peine de la vie, que tous ceux qui avoient été soldats de Diegue Centeno eussent à se venir ranger sous ses Etendarts; ce qui étant fait, il pardonna à la plûpart tout le passé, exceptant seulement du pardon ceux qui avoient fait quelque chose de considerable pour le service de Sa Majesté. Puis il envoya Pierre de Bustincia avec quelques gens, pour prendre les Caciques d'Andaguaylas & des lieux voisins, pour les obliger à fournir des vivres à son Armée. Peu de jours après, Gonzale Pizarre vint à Cusco avec plus de quatre cens hommes, & commença à faire tous les préparatifs qu'il jugeoit nécessaires pour se mettre en état de résister au Président: car la bataille qu'il venoit de gagner à Guarina, lui avoit tellement enflé le cœur à lui & à ses gens, qu'ils se croyoient presque invincibles,

parce qu'ils avoient dans cette occasion entierement défait leurs ennemis, & leur avoient tué bien du monde, quoiqu'ils fussent en beaucoup moindre nombre qu'eux.

CHAPITRE IV.

Le Président assemble ses Troupes dans la Vallée de Xauxa, & se met en état pour combattre ses ennemis.

ON a déja dit ci-devant, que le Président n'ayant pas voulu entrer dans la Ville de los Reyes, avoit pris le chemin de la montagne pour se rendre dans la Vallée de Xauxa. Il conduisoit les Troupes qu'il avoit amenées de Terre-Ferme, & celles que les Capitaines Diegue de Mora, Gomez d'Alvarado, Jean de Sayavedra, Porcel & les autres avoient assemblé à Caxamalca. Il envoya aussi ordre au Capitaine Salazar, qui étoit à Quito, de se mettre en marche avec tout ce qu'il avoit de gens pour le venir joindre; il donna encore les mêmes ordres au Capitaine Lorenço d'Aldana, avec les Troupes de la flote & celles qu'il pouvoit tirer de los Reyes. De cette

maniere le Président arriva à la Vallée de Xauxa avec cent hommes, & y entra le premier à leur tête, puis il commença à s'y pourvoir de toutes les choses qu'il jugeoit nécessaires, tant pour les munitions de guerre, que pour les vivres, que ce Pays peut fournir en abondance, comme on l'a déja dit. Le même jour qu'il arriva dans ce lieu, le Licentié Carvajal & Gabriel de Royas s'y joignirent à lui, & aussi-tôt après arriverent aussi Fernand Mexia de Gusman, & Jean Alfonse Palomino avec leurs Compagnies. Lorenço d'Aldàna demeura à los Reyes avec les soldats de la Compagnie, pour y commander & tenir toutes choses en bon état, parce qu'il étoit fort important de demeurer toûjours maîtres de cette Ville & de son Port, afin de pouvoir s'en servir en cas de besoin. Dans peu de tems le Président assembla dans cette Vallée de Xauxa plus de quinze cens hommes, & prit fort grand soin de faire dresser des forges, & de se pourvoir d'ouvriers pour faire des arquebuses, raccommoder celles qui en avoient besoin, préparer des piques, & se bien pourvoir de toutes sortes d'armes. Il prenoit tous les soins nécessaires là dessus, non-seulement avec application,

mais aussi avec beaucoup de capacité, comme s'il n'eût fait autre chose toute sa vie. Il visitoit soigneusement son Camp & les ouvriers qu'il faisoit travailler; il prenoit aussi fort grand soin de faire traiter & soigner les soldats malades, de maniere qu'il sembloit comme impossible qu'un seul homme pût suffire à tant de choses differentes. Cela lui accquit entierement & en très-peu de tems l'affection de tout le monde. Dans ce tems-là il reçut la nouvelle de la défaite de Diegue Centeno, dont il fut fort touché, bien qu'en public il témoignât que cela ne l'étonnoit en aucune maniere, & fit toujours paroître beaucoup de fermeté. Tous ceux de son Armée avoient toujours esperé le contraire de ce qui arriva, & même avec tant de confiance, que souvent ils avoient été d'avis que le Président n'assemblât point d'armée, parce que Diegue Centeno pouvoit aisément avec la sienne défaire Gonzale Pizarre. Dès que le Président eut appris cette victoire de Pizarre, il envoya les Capitaines Lope Martin & Mercadillo avec cinquante hommes à la Ville de Guamanga, qui est à trente lieuës par de-là la Ville de Xauxa, pour occuper les passages, tâcher de sçavoir ce que fai-

soient les ennemis, & recueillir ceux qui se sauveroient de Cusco. Il arriva comme ils étoient là, que Lope Martin ayant appris que Pierre de Bustincia étoit dans le Pays des Andaguayras pour le dessein qu'on a marqué ci-devant, il s'y rendit avec quinze Arquebusiers, attaqua Bustincia pendant la nuit, le prit lui & les siens, & après en avoir fait pendre quelques-uns, il retourna à Guamanga avec tous les Caciques du voisinage qui s'étoient joints à lui, & par l'entremise desquels on trouva moyen de faire sçavoir de tous côtés la venuë du Président, qui étoit cependant à Xauxa, continuant à faire ses préparatifs, & mettre toutes choses en bon ordre & en bon état. Il envoya alors le Maréchal Alfonse d'Alvarado à los Reyes, pour en tirer les soldats qui y étoient, quelques pieces d'artillerie de celles de la flote, & des habits & de l'argent pour quelques soldats qui en avoient besoin. Tout cela fut executé en fort peu de tems, & voici comment le Président regla le commandement de ses Troupes. Pierre Alfonse de Hinoiosa en demeura General, comme il l'étoit lorsqu'il remit la flote entre les mains du Président à Panama. Le Maréchal Alfonse d'Alvarado fut

nommé pour Mestre de Camp General, & le Licentié Benoît de Carvajal pour porter le grand Etendart. Les Capitaines de Cavalerie furent Dom Pedro de Cabrera, Gomez d'Alvarado, Jean de Saavedra, Diegue de Mora, François Hernandez, Rodrigue de Salazar & Alfonse de Mendoze. Les Capitaines d'Infanterie, Dom Baltazar de Castille, Pablo de Meneses, Hernan Mexia de Gusman, Jean Alfonse Palomino, Gomez de Solis, François Mosquera, Dom Fernand de Cardenes, Ladelantado Andagoya, François Dolmos, Gomes Darias, le Capitaine Porcel, & les Capitaines Pardavel & Serna. Gabriel de Roias fut nommé pour commander l'artillerie. Le Président étoit accompagné par l'Archevêque de los Reyes, les Evêques de Cusco & de Quito, le Provincial des Dominicains Frere Thomas de Saint Martin, le Provincial des Moines de la Merci, & plusieurs autres Religieux, Prêtres & Moines. Dans la derniere revûë qu'il fit faire, on trouva qu'il avoit sept cens Arquebusiers & cinq cens Piquiers, & que sa Cavalerie alloit au nombre de quatre cens hommes. Dans la suite, quand il arriva à Xaquixaguana, plusieurs personnes s'é-

tant encore jointes à lui, son Armée se trouva monter jusqu'à dix-neuf cens hommes. Il partit de Xauxa le vingt-neuviéme de Decembre de l'an mil cinq cens quarante-sept, & marcha en bon ordre, prenant le chemin de Cusco, & cherchant quelqu'endroit où il pût passer avec le moins de peine & de péril qu'il seroit possible, la riviere d'Avancay.

CHAPITRE V.

Pierre de Valdivia arrive à l'Armée du Président avec quelques autres Capitaines.

LE Président étant parti de la Vallée de Xauxa, le Capitaine Pierre de Valdivia se vint joindre à son Armée. Ce Capitaine, comme on l'a marqué ci-devant, étoit Gouverneur de la Province de Chili; il en étoit venu par mer, à dessein de débarquer à los Reyes pour y lever du monde, & y faire provision de plusieurs choses dont il avoit besoin, comme de munitions de guerre & de vêtemens, afin de se mettre par ce moyen en état d'achever la conquête de ce Pays-

là. Il ne fut pas plûtôt arrivé à Lima, qu'il y apprit l'état où étoient alors les affaires du Perou; cela lui fit prendre la résolution d'aller avec ceux qui l'accompagnoient, trouver le Président & se joindre à lui, ce qu'il fit, étant lui & les siens fort bien fournis d'argent. Sa venuë fut fort agréable & prise à bon augure, parce qu'encore que le Président eût dans ses Troupes & parmi ses Capitaines plusieurs personnes riches, & considerables par leur capacité & par leur mérite, aussi bien que par leur qualité, il n'y en avoit pourtant aucun qui eût tant d'experience dans la maniere de faire la guerre, surtout en ce Pays-là, comme avoit Valdivia : ainsi on le trouvoit fort propre pour l'opposer à l'adresse & aux ruses du Capitaine François de Carvajal, qui par sa capacité avoit fait remporter tant de victoires à Gonzale Pizarre, & tout nouvellement celle qu'il venoit d'obtenir sur Diegue Centeno à Guarina. En effet tout le monde attribuoit l'honneur de cette derniere victoire à l'habileté de Carvajal, qui pour cela même étoit redouté par tous ceux de l'Armée du Président; desorte qu'ils furent fort aises de la venuë de Valdivia, & se sentirent fort encouragez par-là. A peu

près dans le même tems, le Capitaine Diegue Centeno se rendit aussi à l'Armée du Président avec plus de trente Cavaliers qui s'étoient sauvez avec lui de la défaite de Guarina. L'Armée continua sa marche avec beaucoup d'incommodité par le manquement des vivres, & se rendit à Andaguayras, où le Président jugea à propos de passer la plus grande partie de l'hyver, à cause des pluyes fréquentes & abondantes qui tomboient presque sans cesser ni nuit ni jour, de maniere que les tentes se pourrissoient, parce qu'elles n'avoient pas loisir de sécher. Le Maïs qu'ils mangeoient étoit aussi toujours humide, ce qui fut cause que plusieurs furent malades du flux de ventre, & quelques-uns en moururent, bien que le Président prît grand soin de les faire tous bien gouverner & bien traiter, par le moyen de François de la Rocha, Moine de l'Ordre de la Trinité, qui en avoit la charge, & qui avoit le soin de pourvoir à plus de quatre cens, & s'en acquittoit si bien, qu'ils ne manquoient ni de Medecins, ni de remedes, non plus que si on eût été dans une bonne Ville bien peuplée, & bien fournie de toutes les choses nécessaires. Aussi par ses soins & sa diligence, ils guérirent

presque tous. L'Armée étoit dans ce lieu-là, lorsque Valdivia & Centeno y arriverent: leur venuë fut un grand sujet de réjouissance, ce qu'on fit paroître par des festins, des courses de bague, une musique de divers instrumens, & autres divertissemens de même nature. Aussitôt après Valdivia commença à s'appliquer soigneusement avec le Maréchal Alfonse d'Alvarado & le General Hinoiosa aux affaires de la guerre, puis dès que le printems commença à venir, & que les pluyes cesserent un peu, l'Armée partit d'Andaguayras, & s'alla camper près du pont d'Avancay, qui est à vingt lieuës de Cusco, où elle demeura jusqu'à ce qu'on eût fait des ponts sur la riviere d'Apurima, qui est à douze lieuës du Cusco, afin de la pouvoir passer commodément. Les ennemis avoient fait rompre tous les ponts qui étoient sur cette riviere, ensorte qu'il étoit impossible de la passer, qu'en faisant un tour de plus de soixante & dix lieuës. On jugea donc qu'il valoit mieux entreprendre de rebâtir ces ponts, ou d'en faire de nouveaux, que de s'engager dans un si grand tour. Pour embarrasser les ennemis, & afin qu'ils ne sçûssent en quel lieu courir pour s'oppôser à la répara-

sçut qu'elle approchoit, il se mit en devoir de faire travailler au pont par quelques Espagnols & quelques Indiens qu'il avoit avec lui, en leur faisant tendre les cordes & passer jusqu'à l'autre côté de la Riviere. Il y en avoit trois d'attachées, quand les espions de Gonzale Pizarre arriverent; ils en couperent deux sans aucune difficulté, & sans trouver de résistance. Quand cela fut sçû à l'Armée, le Président & tous les autres en eurent du chagrin, parce que cela leur fit croire que Pizarre se mettroit sans doute en état de s'opposer à leur passage. Ainsi le Président accompagné de l'Archevêque, de son General, d'Alfonse d'Alvarado, de Valdivia, & de quelques Capitaines d'Infanterie, prit les devants, & se rendit promptement au pont. Dès qu'il y fut arrivé, il commanda quelques Capitaines d'Infanterie pour passer de l'autre côté de la riviere sur des barques plates; ce qu'on regardoit comme une chose fort périlleuse, tant à cause de l'extrême rapidité de l'eau, que parce qu'on ne doutoit pas que les ennemis ne fussent en garde de l'autre côté. Un des premiers qui passa, fut le Licentié Polo Hondegardo, qui fut suivi par quelques soldats, après quoi on s'appliqua avec tant

de

de soin & de diligence à en faire passer d'autres, que ce jour-là il y eut plus de quatre cens hommes qui passérent, dont quelques-uns tenoient leurs chevaux par la bride, & les faisoient passer à la nage à côté des barques, ayant attaché leurs armes & leurs arquebuses sur la selle. Il y eut pourtant plus de soixante chevaux qui se perdirent par la rapidité du courant qui les entraînoit contre des rochers, où ils se tuoient sans pouvoir s'en tirer à la nage, à cause de cette grande impetuosité de l'eau. Aussi-tôt que les Troupes eurent ainsi commencé à passer, les espions de Pizarre coururent lui en donner avis, sur quoi il envoya incontinent le Capitaine Jean d'Acosta avec deux cens Arquebusiers à cheval, & ordre de tuer sans quartier tous ceux qui auroient passé la riviere, excepté ceux qui étoient nouvellement arrivez d'Espagne. Ceux qui étoient alors passez, dont le nombre n'étoit pas grand, occuperent une hauteur, & firent monter sur les chevaux, dont la plûpart étoient passez, des Indiens & des Négres à qui ils donnerent des lances, & composerent ainsi un gros escadron, mettant des Espagnols à la premiere file. Ainsi quand Jean d'Acosta envoya pour

les reconnoître, on les crut en grand nombre, si bien qu'il n'osa les attaquer, ne se croyant pas assez fort. Il retourna donc pour prendre un plus grand nombre de gens; & cependant le Président eut le tems de faire passer toute son Armée sur le pont qui étoit achevé de dresser. On ne peut s'empêcher d'être surpris de la négligence ou de l'etourdissement de Gonzale Pizarre dans cette occasion, de ne s'être pas posté assez près de cette riviere, pour être toujours en état de s'opposer au passage de ses ennemis, parce qu'avec cent hommes seulement dans chacun des trois lieux où ils avoient fait des préparatifs pour passer, on auroit pû les empêcher, ou au moins leur rendre le passage difficile & périlleux, & leur faire perdre bien du monde avant qu'ils le pûssent forcer.

CHAPITRE VI.

Ce que fit le Président après avoir passé la riviere, jusqu'au tems de la bataille.

LE jour suivant, tout le reste de l'Armée du Président ayant passé sans qu'il en manquât un seul homme, Dom

Jean de Sandoval fût commandé pour battre l'estrade & aller à la découverte. Il revint quelque tems après, & rapporta qu'il avoit été jusqu'à trois lieuës de-là, sans avoir rien appris ni de Pizarre ni de son Armée. Le Président commanda que le General Hinoiosa & Pierre de Valdivia, avec quelques Compagnies d'Infanterie, s'avançassent pour occuper le haut de la montagne voisine, parce que si Gonzale Pizarre les prévenoit & l'occupoit avant eux, il pourroit aisément leur faire beaucoup de mal avant qu'ils pûssent gagner le haut; car il y avoit pour cela plus d'une lieuë & demie de chemin à faire en montant. Ils executerent fort heureusement cet ordre sans y trouver aucune opposition. Dans ce tems-là Jean d'Acosta avoit envoyé avertir Gonzale Pizarre de ce qui se passoit, le priant de lui envoyer encore cent Arquebusiers, outre les deux cens qu'il avoit déja, ce qui lui paroissoit suffisant pour défaire ceux qui avoient alors passé la riviere, avant que tout le reste de l'Armée la passât. Il étoit arrivé lorsqu'Acosta ne se trouvant pas assez fort, avoit retourné en arriere, comme on a dit qu'un de ses gens nommé Jean Nugnez de Prado, qui étoit de Badajos,

s'en étoit fui, & avoit donné avis au Président de ce qui se passoit, & du secours qu'attendoit Acosta. On crut là-dessus, que sans doute Gonzale Pizarre s'avanceroit avec toute son armée, de sorte que le Président avec plus de neuf cens hommes, tant Cavalerie qu'Infanterie, qui étoient déja sur le haut de la Montagne, demeura toute la nuit en armes. Le lendemain Jean d'Acosta ayant reçu le secours qu'il demandoit, s'avança pour la seconde fois, & les Coureurs du Président l'ayant découvert, en vinrent donner avis. Là-dessus, il donna ordre au Maréchal Alfonse d'Alvarodo de retourner à la riviere, pour faire venir l'Artillerie, & rassembler & amener avec lui le reste des troupes. Comme les enseignes de Pizarre parurent avant que le Maréchal fût de retour, le Président avec ses neuf cens hommes, se mit en état de donner bataille, s'il s'y trouvoit obligé, & donna tous les ordres necessaires pour cela ; mais peu de tems après, on vit bien qu'il n'étoit pas besoin de tant de précaution & de préparatifs pour le combat, parce que ceux qu'on voyoit, n'étoient que les trois cens Arquebusiers de Jean d'Acosta, qui se retira dès qu'il vit le nombre des ennemis,

& le fit incontinent sçavoir à Gonzale Pizarre. Le Président demeura là deux ou trois jours, jusques à ce que le reste de ses troupes l'eût joint, & que son Artillerie fût arrivée. Pendant qu'il y étoit, Gonzale Pizarre lui envoya un Prêtre, pour lui demander de congedier son armée, & ne point faire la guerre jusques à ce qu'il eût reçu de nouveaux ordres de Sa Majesté. L'Evêque de Cusco fit arrêter ce Prêtre. Un peu auparavant, Pizarre en avoit envoyé un autre, pour tâcher de gagner, s'il étoit possible, le General Hinoiosa & Alfonse d'Alvarado : mais celui-ci avoit usé d'adresse, & dans le dessein de ne plus retourner au camp de Pizarre, il avoit mis ordre à ses affaires, & pris des mesures avec un frere qu'il avoit, afin qu'il se sauvât avec lui en le suivant de près, comme il fit. Le Président écrivit de ce dernier lieu à Gonzale Pizarre, comme il avoit déja fait de plusieurs autres endroits sur le chemin, le sollicitant fortement d'obéir à sa Majesté, & se soumettre à ses ordres, & lui envoyant une copie de l'amnistie. On donnoit ordinairement ces dépêches & ces ordres aux Coureurs de l'armée, pour les remettre entre les mains de ceux de Pizarre quand

ils les rencontroient, & que ceux ci les lui rendissent. Quand on eut appris à Cusco que le Président avec toute son Armée avoit passé la riviere, & occupé le haut de la montagne, Gonzale Pizarre sortit de la Ville avec neuf cens hommes, tant Cavalerie qu'Infanterie. Il avoit cinq cens cinquante Arquebusiers, & six pieces de canon; & s'étant avancé jusqu'à cinq lieuës de Cusco, il se campa à Xaquixaguana, dans une plaine où aboutissoit le chemin par lequel l'Armée du Président devoit descendre de la montagne. Pizarre se posta fort avantageusement dans un lieu où on ne pouvoit aller à lui que par un défilé fort étroit qui étoit au-devant de son Camp: il étoit couvert d'un côté par la riviere & par un marais, de l'autre par la montagne, & derriere par des fondrieres & des précipices. Aussi-tôt que les Armées furent ainsi proches l'une de l'autre pendant deux ou trois jours, jusques à ce que la bataille se donnât, Pizarre faisoit avancer quelquefois cent, & quelquefois jusques à deux cens hommes, pour escarmoucher avec un nombre à peu près égal des ennemis qui s'avançoient aussi de leur côté. Cependant le Président cherchoit un lieu commode

& avantageux pour se poster en descendant de dessus la montagne ; & après avoir pris ses mesures , il s'avança avec son Armée assez près des ennemis & à leur vûë , pour se poster un peu plus loin qu'eux , ou au moins dans un endroit aussi avancé. Gonzale Pizarre craignant que ses gens ne perdissent courage en voyant que leurs ennemis étoient en beaucoup plus grand nombre qu'eux , & qu'ainsi plusieurs ne l'abandonnassent, il les fit mettre derriere une colline qui étoit près de son Camp , feignant que c'étoit pour engager le Président qui se fioit dans le nombre & la bonne disposition de ses Troupes, à le venir attaquer dans un lieu où ils avoient de si grands avantages , les croyant en fort petit nombre, parce qu'il ne les verroit pas tous. Le Président étant passé, & s'étant campé dans un lieu plein à la vûë des ennemis , Gonzale Pizarre fit ranger son Armée en bataille , poster ses Arquebusiers , & mettre tout en ordre comme pour combattre, puis il commença à faire joüer son artillerie , & faire faire quelques décharges par ses Arquebusiers , afin que le Président le vît & l'entendît. Ce jour-là il se leva un broüillard si épais , qu'il y eût des coureurs & des es-

pions des deux partis opposez, qui s'entreheurterent les uns les autres ayant de se voir. Le Président voyant que les ennemis paroissoient disposez à attendre, ou même à lui presenter la bataille, il auroit souhaité que cela se pût differer, dans l'esperance que plusieurs de leur parti se viendroient rendre à lui, s'ils en pouvoient trouver le tems. Néanmoins la situation & les circonstances où il se trouvoit, ne lui pouvoient permettre de demeurer que fort peu dans cet état, parce qu'il geloit & faisoit fort froid dans le lieu où ils étoient, & que pourtant ils n'y trouvoient point de bois pour faire du feu & se chauffer, quoiqu'ils en eussent fort grand besoin; de plus, ils y manquoient aussi de vivres & d'eau. Gonzale Pizarre ni son Armée n'avoient faute d'aucune de toutes ces choses, ayant d'un côté la riviere qui leur servoit de rempart, & leur fournissoit abondamment de quoi boire, & pour les vivres, ils leur venoient en abondance de Cusco; de plus, l'air étoit fort temperé dans le lieu où ils étoient: car bien qu'ils fussent fort près les uns des autres, néanmoins on peut dire que le Président étoit encore dans la montagne, & ses ennemis dans la vallée ou dans la

plaine

plaine. On a déja remarqué que la difference de la temperature de l'air est si grande au Perou d'un lieu à l'autre, qu'il arrive souvent que les gens qui sont sur la Montagne y souffrent un froid extrême, & qu'il y géle & y négé bien fort; pendant que ceux qui sont dans la plaine, à deux lieuës de là seulement, cherchent des remedes contre la grande & excessive chaleur qui les incommode. Gonzale Pizarre & son Mestre de Camp avoient résolu d'attaquer pendant la nuit l'armée du Président par trois differens endroits; mais ils n'exécuterent pas cette résolution, parce qu'un de leurs Soldats nommé Nava, s'enfuit, & qu'ils ne douterent pas qu'il n'avertît les ennemis de leur dessein, comme il le fit en effet. Ce Nava & Jean Naquez de Prado conseillerent au Président de differer le plus qu'il lui seroit possible, d'en venir à la bataille, parce qu'ils étoient assurez que plusieurs de l'armée de Gonzale Pizarre, & sur-tout ceux qui avoient été avec Diegue Centeno, & qu'on avoit obligé après sa déroute, de passer dans le parti opposé, étoient fort bien intentionnez, & cherchoient une occasion favorable pour rentrer au service de Sa Majesté. L'armée du Président passa toute la nuit sous les armes, hors de ses tentes, & souffrant beaucoup

CHAPITRE VIII.

Le Président fait poursuivre les fuyards : plusieurs sont tuez, ou pris. Il fait punir Gonzale Pizarre & quelques autres.

COmme le Président de dessus la hauteur où il étoit, voyoit fuire du côté de Cusco quelques-uns de ceux de l'arriere-garde des ennemis, il crioit à haute voix à sa Cavalerie de les poursuivre, disant qu'ils s'enfuyoient à la débandade. Néanmoins personne ne branla ni ne quitta ses rangs, jusques à ce qu'on sonnât la charge, parce qu'ils étoient là-dessus fort bien instruits & bien disciplinez : mais aussi-tôt qu'on vit clairement que les ennemis se débandoient, & prenoient en effet la fuite, on les poursuivit chaudement ; on en blessa, on en tua & on en prit prisonniers. Gonzale Pizarre & son Mestre de Camp Carvajal furent pris, comme on l'a déja dit ; Jean d'Acosta, Guevara, & Jean Perez de Vergara le furent aussi ; le Capitaine Soria fut tué. Après l'entiere défaite des ennemis, les Soldats coururent piller leur Camp, où ils trouverent beaucoup

d'or & d'argent, des chevaux, des mules & des mulets de bagage : ainsi plusieurs s'y enrichirent, & il y en éut qui eurent pour leur part jusqu'à cinq ou six mille ducats. En effet, il y avoit dans ce Camp de grandes richesses, & il arriva à un soldat qu'ayant rencontré un mulet chargé, il coupa les cordes qui tenoient sa charge, & la laissa tomber à terre, se contentant d'emmener le mulet : mais à peine étoit-il à vingt pas delà que trois autres soldats plus habiles que lui, désirent la charge pour la visiter, & trouverent beaucoup d'or & d'argent envelopé en quelques mantes des Indiens, afin qu'on ne connût pas d'abord ce que c'étoit : cela leur valut plus de cinq ou six mille ducats. L'armée se reposa un jour, parce qu'ils étoient tous extrêmement fatiguez, pour avoir demeuré plusieurs jours de suite, sans quitter les armes. Le Président jugea à propos d'envoyer promptement à Cusco : il y envoya donc les Capitaines Hernan Mexia & Martin de Robles avec leurs Compagnies, pour empêcher que plusieurs soldats, qui avoient poursuivi les fuyards de ce côté-là, n'entrassent dans la Ville, ne la pillassent, & ne tuassent plusieurs personnes, parce que c'étoit

un tems où chacun pouvoit aisément suivre sa passion, & chercher à se venger de ses ennemis par des mouvemens de haine & d'inimitié particuliere, sous prétexte d'assurer & d'affermir la victoire. Ces Capitaines avoient aussi ordre de prendre les Soldats de Pizarre qui s'en étoient fuis de ce côté-là. Le jour suivant, le Président donna ordre au Licentié Cianca, Auditeur, & à Alfonse d'Alvarado, son Mestre de Camp general, de travailler au procez des prisonniers. On n'eut pas besoin de chercher contre Pizarre d'autres preuves que sa propre confession & la notorieté publique des faits dont il étoit coupable. Il fut condamné à avoir le cou coupé, & que sa tête seroit mise dans une petite niche ou fenêtre, faite exprès sur les fourches patibulaires de la Ville de los Reyes, & garnie d'un treillis de fer pardevant, avec ces mots écrits au-dessus: *C'est icy la tête de Gonzale Pizarre, traître & rebelle à son Roi, qui se souleva contre son autorité au Perou, & osa donner bataille dans la Vallée de Xaquixaguana, à l'armée qui marchoit sous l'Étendart Royal de Sa Majesté.* Sa Sentence portoit aussi que ses biens seroient confisquez, que ses maisons qu'il avoit à Cusco, seroient

rasées, qu'on y semeroit du sel, & qu'on éleveroit sur la place un pilier où seroient écrites à peu près les mêmes paroles que nous avons dit qui devoient être mises au lieu où seroit sa tête. Il fut exécuté dès le même jour, & mourut en bon Chrétien. Pendant le tems de sa prison, & jusques à sa mort, le Capitaine Diegue Centeno, à qui on l'avoit donné en garde, le fit toujours traiter fort honnêtement, sans permettre que personne lui dît aucunes paroles outrageantes. Lors qu'il fut sur le point d'être exécuté, il donna au bourreau tous les habits qu'il avoit sur lui, qui étoient fort riches & d'un prix fort considerable, car il avoit un juste-au-corps de velours en broderie d'or, & une semblable broderie à son chapeau. Diegue Centeno par honnêteté paya au bourreau la valeur des vêtemens qu'il devoit avoir, afin qu'il ne dépouillât point le corps de Pizarre avant qu'on l'emportât pour le faire enterrer. Dès le lendemain il fit emporter ce corps à Cusco, où il le fit enterrer fort honorablement; mais la tête fut portée à los Reyes, & exposée comme la Sentence le portoit. Le même jour que Pizarre fut décapité, on fit écarteler son Mestre de Camp Carvajal, & on fit pendre huit

ou neuf de ces Capitaines. Dans la ſuite on fit encore punir quelques-uns des principaux de ſon parti à meſure qu'on les prenoit. Peu de tems après le Préſident alla à Cuſco avec toute ſon armée, & envoya le Capitaine Alfonſe de Mendoze avec quelques gens dans la Province des Charcas, pour prendre ceux que Gonzale Pizarre y avoit envoyé querir de l'argent, & quelques autres qui s'y en étoient fuis : & comme on ne doutoit pas que la plûpart des gens ne ſe rendiſſent aux mines de Potoſi, qui ſont dans cette Province des Charcas, à cauſe de la richeſſe du pays, on y envoya pour Gouverneur & Capitaine general le Lieutenant Polo Hondegardo, avec ordre de châtier les coupables qu'il trouveroit en ce lieu-là, tant pour avoir favoriſé Gonzale Pizarre, que pour n'être pas venus offrir leurs ſervices au Préſident dans le tems qu'ils le pouvoient. On envoya auſſi avec Hondegardo le Capitaine Gabriel de Royas, pour recevoir dans cette Province le quint Royal, & les autres tributs appartenans à Sa Majeſté, comme auſſi les amendes à quoi le Gouverneur pourroit en condamner quelques-uns. De tout cela le Licencié Polo raſſembla en peu de tems & envoya

trois millions six cens mille livres, faisant les fonctions & de Gouverneur & de Receveur, parce que Gabriel de Royas mourut peu de jours après qu'il fût arrivé en ce pays-là. Cependant le Président demeuroit à Cusco, faisant soigneusement faire justice, selon la nature & la grandeur des crimes. Il faisoit tirer à quatre chevaux les plus criminels, il en faisoit pendre d'autres, & il y en avoit d'autres qu'on condamnoit au foüet, ou aux galeres. De plus, le Président prenoit fort grand soin de tout ce qui lui paroissoit necessaire pour rétablir entierement la paix, le repos & la tranquillité dans le pays. En conséquence du pouvoir qu'il avoit de la part de sa Majesté, il pardonna à tous ceux qui se trouverent dans cette Vallée de Xaquixaguana, & se rangerent sous l'Etendart Royal, toutes les fautes & tous les crimes dont ils auroient pû s'être rendus coupables pendant tout le tems de la rebellion de Gonzale Pizarre; les déchargeant seulement du crime, sans préjudice des droits des parties en ce qui regardoit les biens & les interêts civils, conformément aux ordres qu'il avoit là-dessus de la part de sa Majesté. Cette bataille, dont on parlera long-

tems au Perou, fut donnée le Lundi neuviéme Avril de l'an mil cinq cens quarante-huit, le lendemain de la Quasimodo.

CHAPITRE IX.

La repartition que le Président fit du pays après sa victoire.

APrès la victoire, la défaite pleine & entiere du parti de Gonzale Pizarre, & la punition de ceux qui avoient contribué à établir & maintenir sa tyrannie, il se présentoit une affaire importante pour le repos & la tranquillité du pays, & qui n'étoit pas sans de grandes difficultez. Il s'agissoit de congedier les Troupes, afin que ce grand nombre de gens de guerre ne causât pas des inconveniens à peu près semblables à ceux qu'on avoit déja vû par le passé. Pour y réussir heureusement, & sans que cela fût une nouvelle occasion de tumulte & de trouble; il falloit user de beaucoup de précaution & d'une grande prudence, parce qu'il n'y avoit presque point de Soldat, jusqu'aux moindres, qui ne crût meriter qu'on lui donnât une des meil-

leures

leures repartitions qui étoient vacantes ; & comme le nombre des Troupes étoit de plus de deux mille cinq cens hommes, & qu'il n'y avoit que cent cinquante repartitions à donner, il étoit évident qu'il n'y avoit pas dequoi contenter tous les demandeurs, mais qu'au contraire ils demeureroient presque tous mécontens. Après donc qu'on eût consulté & déliberé sur cet article, de la maniere dont il falloit s'y prendre pour congedier l'armée, comme l'affaire paroissoit délicate, & ne pouvoit pourtant souffrir de délai, on convint que le Président & l'Archevêque sortiroient de Cusco, & s'en iroient à douze lieuës de là dans la Province d'Apurima, pour y faire le partage dont il étoit question, & qu'ils ne meneroient avec eux qu'un seul Secretaire. Ils se retirerent de cette maniere, pour pouvoir agir avec plus de liberté, & éviter les importunitez dont ils auroient sans doute été accablez autrement. Ils firent donc le partage le mieux qu'il leur fut possible, prenant soin de donner dequoi vivre aux Capitaines & autres personnes considerables, selon leur merite & les services qu'ils avoient rendu, augmentant le partage des uns, & en donnant de nouveaux à d'autres. On

trouva que ce qu'on avoit à partager, se montoit à la valeur de plus d'un million d'écus d'or de rente : parce que, comme on le peut aisément recueillir de cette Histoire, les principales & les plus considerables repartitions du pays étoient vacantes, Pizarre ayant fait mourir, ou par les supplices, sous pretexte de justice, ou dans les combats, ceux à qui ces repartitions étoient échues selon les ordres de sa Majesté. Puis le Président avoit fait punir par justice plusieurs de ceux à qui Pizarre les avoit données. Il faut encore remarquer que les plus considerables de ces repartitions étoient tenues au nom de Pizarre même, sous prétexte des frais qu'il lui falloit faire pour la guerre : le Président retint sur les meilleures des pensions de trois ou quatre mille ducats en argent, plus ou moins, selon leur valeur, pour partager cet argent entre les soldats, à qui il n'avoit pas autre chose à donner, afin qu'ils se pourvussent d'armes, de chevaux & des autres choses necessaires, pour les envoyer de divers côtez découvrir le pays. Après que tout cela fut reglé, le Président crut que le plus sûr & le meilleur étoit qu'il se retirât dans la Ville de los Reyes, & que l'Archevêque retournât à

Cuſco pour publier le reglement & le partage qu'ils avoient fait, & diſtribuer l'argent ſelon l'ordre qu'il en avoit. La choſe s'executa donc de cette maniere : mais cela n'empêcha pas qu'il n'y eût de fort grandes plaintes de la part des ſoldats, chacun croyant qu'il méritoit mieux qu'on lui donnât quelques repartitions d'Indiens, que pluſieurs de ceux à qui on les avoit donné. Toutes les belles paroles & les promeſſes de l'Archevêque & des Capitaines ne pûrent empêcher qu'il n'y eût des murmures, & même quelques mouvemens & quelques complots ſéditieux pour prendre l'Archevêque, & les principaux Officiers, & envoyer le Licentié Cianca de la part des ſoldats au Préſident, pour lui demander qu'il revoquât les partages faits, & qu'il en fît de nouveaux, qui ne fuſſent pas ſi fort à leur deſavantage, avec menaces de ſe ſoulever, & de s'emparer par force de ce qu'ils croyoient leur être dû, ſi on ne les ſatisfaiſoit pas. Le Licentié Cianca qui avoit été établi Juge-Mage, ou Lieutenant general de la Juſtice à Cuſco, avoit mis ſi bon ordre à tout, qu'il fut averti de ces mouvemens ; ſi bien qu'en ayant fait prendre & punir

les principaux auteurs, il remit le calme & la tranquillité dans la Ville.

CHAPITRE X.

Le Président envoye prendre Pierre de Valdivia. Les frais & la dépense qu'il fit pour les affaires du Perou, depuis qu'il fut arrivé à Terre-Ferme jusqu'à la fin de la guerre.

AVant que le Président partît de Cusco, pour reconnoître les services que Pierre de Valdivia lui avoit rendus dans cette guerre, il lui confirma & lui donna de nouveau, au nom & en l'autorité de Sa Majesté, le gouvernement de la Province de Chili qu'il avoit administré jusques-là. Valdivia, pour se pourvoir de tout ce qui lui étoit necessaire, d'hommes, de chevaux & d'armes, s'en alla à los Reyes, où il pouvoit plus aisément trouver toutes ces choses, & tout ce dont il auroit besoin, qu'en aucun autre lieu du Perou. Après qu'il eût fait tous ses préparatifs, & assemblé le plus de gens qu'il lui fut possible, il les fit embarquer & mettre incon-

tinent à la voile : mais lui-même ne voulut pas s'embarquer de là, & demeura pour s'en aller par terre jusqu'à Arequipa. Là dessus on rapporta au Président, que parmi les gens que Valdivia emmenoit, il y avoit quelques Cavaliers & quelques Soldats de ceux qui avoient été bannis du Perou, & même de ceux qui avoient été condamnez aux galeres pour les affaires de Gonzale Pizarre, à cause qu'ils avoient suivi son parti, & favorisé sa rebellion. Cela obligea le Président à envoyer son General Pierre de Hinoiosa pour prendre Valdivia & le lui amener : Hinoiosa l'ayant joint, le pria fort de vouloir retourner avec lui pour rendre compte de sa conduite au Président : mais Valdivia refusa opiniâtrement de le faire, parce qu'à cause du nombre de ses gens il ne croyoit pas qu'on osât entreprendre de le lui faire faire par force : là-dessus le General remarquant que Valdivia n'avoit aucun soupçon qu'il osât entreprendre de l'emmener par force, & qu'il vivoit à cet égard dans une entiere securité, & sans prendre aucune précaution, il se hazarda, avec six Arquebusiers seulement, de l'arrêter prisonnier. La chose lui reüssit fort bien, & Valdivia se voyant pris, & ne pouvant s'empêcher

bles herbes, dont les Indiens nourrissent leur bétail. Dans cette guerre dont nous venons de parler & de faire le recit, que le Président eut à soutenir contre Gonzale Pizarre, la depense fut fort considerable, & il y fallut employer de grandes sommes, tant pour la paye & montres des Soldats, que pour les armes, les chevaux; les munitions & les frais qu'il fallut pour l'équipage & l'armement des vaisseaux, l'artillerie, & tout ce qui en depend. Ainsi à compter depuis que le Président arriva à Terre-ferme jusques à sa victoire, il dépensa pour mettre toutes choses en bon état, afin de bien réussir, plus de neuf cens mille écus, dont il emprunta la plus grande partie de quelques Marchands & autres personnes particulieres : parce qu'à l'égard des revenus Royaux, il trouva que Gonzale Pizarre les avoit tous pris & dissipez. Après donc qu'il se vît victorieux, & qu'il eût rétabli le calme & la tranquillité dans le pays, il commença à amasser de l'argent autant qu'il lui étoit possible, tant du quint appartenant au Roy, que des confiscations & des amendes : si bien qu'après ses dettes payées, il se trouva avoir de reste plus de quinze cens mille ducats qu'il avoit tiré de divers endroits

du Perou, mais particulierement de la Province des Charcas, rassemblant le tout dans la Ville de los Reyes. Après cela il prit grand soin que conformément aux Ordonnances, on ne chargeât pas trop les Indiens, tant parce que par la fatigue des grands fardeaux qu'on leur faisoit porter, il en avoit péri un grand nombre, que parce que plusieurs Espagnols trouvant cette commodité de faire porter leurs hardes en voyageant, étoient presque toujours errans, sans se fixer en aucun lieu, & vivoient ainsi dans l'oisiveté, sans avoir aucune profession, ni s'occuper à aucun travail. De plus le Président après avoir établi l'Audiance Royale à los Reyes, commença à s'appliquer soigneusement pour faire regler & fixer les tributs que les Indiens devroient payer aux Espagnols à l'avenir; ce qu'on n'avoit pû faire jusques-là, à cause des guerres & des grandes révolutions qui étoient arrivées dans le Pays depuis qu'il avoit été découvert. En effet chaque Espagnol tiroit de son Cacique le tribut qu'il pouvoit ou vouloit lui donner; & ceux qui n'en usoient pas avec tant de retenuë, demandoient souvent aux Indiens plus qu'ils ne leur pouvoient donner, ou même ne leur pre-

roient par force & par violence; il y en avoit même quelques-uns qui passoient plus loin, & tiroient de ces pauvres gens tout ce qu'ils avoient, en les tourmentant & leur faisant souffrir de grands maux; quelquefois même ils alloient jusqu'à les tuer, se flatant que pendant le trouble & la confusion que la guerre apportoit, leurs injustices & leurs violences ne seroient point sçûës, ou que quand même elles seroient sçûës, ils ne devoient pas pour cela en craindre aucun châtiment. Les taxes qui furent faites sur chaque Province, furent à peu près reglées selon le nombre des Indiens & des Espagnols qui y demeuroient; de plus, le Président & les Auditeurs s'informoient aussi fort soigneusement de tout ce que produisoit la Province qu'on taxoit, s'il y avoit des mines d'or ou d'argent, ou beaucoup de bétail, & après avoir examiné soigneusement toutes ces circonstances, ils regloient leurs taxes là-dessus d'une maniere très-conforme à la raison.



CHAPITRE XI.

Le Président ayant mis ordre aux affaires du Perou, s'embarque pour retourner en Espagne : ce qui lui arrive en chemin.

LE Président voyant que les affaires du Perou étoient reglées, & que tout y étoit tranquille, les soldats ayant été dispersez en divers endroits, & la plûpart envoyez au Chili, à la Province de Diegue de Royas, & à d'autres découvertes, sous d'autres Capitaines ; & qu'à l'égard de ceux qui étoient demeurez de reste au Perou, ils s'étoient donnez à diverses occupations, pour gagner leur vie, chacun selon ce qu'il sçavoit faire, plusieurs ayant trouvé de l'emploi dans ce qui concernoit les mines ; considerant de plus que l'Audiance Royale & les Gouverneurs qu'elle nommoit, faisoient exercer la justice, sans qu'on y trouvât ni obstacle ni difficulté ; cela lui fit prendre la résolution de retourner en Espagne, selon le pouvoir & la liberté qu'il avoit obtenu de Sa Majesté, d'y retourner quand il voudroit & qu'il le jugeroit à propos. Un des plus puissans

motif qui l'obligea à penser à son départ, fut la grande quantité d'argent qu'il avoit appartenant au Roy, parce que n'ayant point de forces sur pied, ni de gardes qui le missent en sûreté, il lui sembloit que le bruit de ces grandes sommes pouvoit aisément exciter la convoitise de plusieurs, & causer quelques nouveaux troubles & quelques soulevemens dans le Pays pour avoir occasion de les piller. Ainsi après avoir fait embarquer son argent, & fait tous les préparatifs qu'il jugeoit nécessaires pour son voyage, sans avoir jusques-là communiqué son dessein à personne, il fit assembler les Magistrats de la Ville de los Reyes, & leur declara son intention. Ils lui firent là-dessus plusieurs difficultez, & lui representerent les inconveniens qui pouvoient arriver de son départ, jusques à ce que Sa Majesté eût envoyé quelqu'autre pour tenir sa place, soit en qualité de Président ou en celle de Viceroy. Il répondit sagement à toutes leurs difficultez, ensorte qu'il les contenta; après quoi il s'embarqua incontinent, & de dessus son vaisseau, avant de mettre à la voile, il fit un second partage des Indiens qui étoient devenus vacans depuis le premier qu'il avoit fait

auprès de Cusco. Le nombre en étoit considerable, parce que depuis ce tems-là Diegue Centeno, Gabriel de Royas, & le Licentié Carvajal étoient morts, & encore plusieurs autres personnes riches, & qui tenoient rang dans le Pays. Ce qui obligea le Président à ne faire ce partage qu'après qu'il fut embarqué, fut le nombre des prétendans & les hautes prétentions que chacun d'eux avoit; car voyant bien qu'il ne pouvoit les contenter tous, il ne voulut pas être exposé aux plaintes de ceux qui croiroient qu'il ne leur auroit pas fait justice. Il fit donc les partages, & en laissa les actes signez & scellez entre les mains du Secretaire de l'Audiance, avec ordre de ne les ouvrir que huit jours après qu'il auroit mis à la voile. Il partit après cela, ce qui fut dans le mois de Decembre de l'an mil cinq cens quarante-neuf, emmenant avec lui le Provincial des Dominicains & Jerôme d'Aliaga, qui avoient été nommez pour prendre soin des affaires du Perou auprès de Sa Majesté. Il y eut aussi plusieurs Gentilshommes & autres personnes considerables qui accompagnerent le Président, à dessein de retourner avec lui en Espagne pour y demeurer, emportant pour

cela tout ce qu'ils pouvoient de leurs biens. Ils arriverent tous fort heureusement à Panama, où ils débarquerent ; après quoi ils employerent tous les soins & toute la diligence possible pour faire passer, tant ce qui appartenoit à Sa Majesté, que ce qui étoit à des Particuliers à Nombre de Dios, où ils se rendirent aussi eux-mêmes, pour faire les préparatifs qui leur étoient nécessaires pour s'embarquer sur la mer du Nord. Ils avoient tous le même respect pour le Président, qu'ils avoient eu pour lui au Perou, & lui rendoient la même obéissance ; il agissoit aussi avec eux tous avec beaucoup de douceur & d'honnêteté, tenant table ouverte pour tous ceux qui vouloient aller manger avec lui; cela se faisant aux dépens de Sa Majesté, parce que le Président avoit pris ses mesures là-dessus dès qu'il partit d'Espagne pour aller mettre ordre aux affaires du Perou. En effet, considerant en homme prudent & sage, que les Gouverneurs de ce Pays-là avoient été accusez d'avarice dans leur maniere de vivre, par rapport aux grandes richesses qu'ils possedoient, ou qu'ils pouvoient aisément acquerir : d'ailleurs étant fort bien instruit de la maniere dont les choses se faisoient en Epagne, & assuré

qu'on ne lui assigneroit pas une pension suffisante pour fournir à tous les frais & à toute la dépense qu'il feroit obligé de faire pour l'entretien de sa personne & de ses domestiques, dans un Pays où il lui en faudroit faire beaucoup par la cherté de plusieurs choses nécessaires, il ne voulut point qu'on lui assignât aucune pension : mais il demanda & obtint la liberté de pouvoir prendre sur les effets appartenans au Roy en ces Pays-là, tout ce qu'il lui faudroit pour sa dépense, & l'entretien de sa maison & de ses domestiques, & eut la précaution de prendre par écrit des actes en forme de cette permission qu'on lui accordoit. Dans la suite, il se servit de la liberté qu'on lui avoit donnée; mais il en usa avec tant de précaution, de soin & d'exactitude, qu'il faisoit écrire par un homme à qui il en avoit expressément donné la commission, toute la dépense de sa maison, & tout ce qu'il falloit acheter, tant pour l'entretien de la table, que pour les autres choses dont on avoit besoin, & ce qu'il falloit par consequent prendre pour cela de la Caisse Royale.



CHAPITRE XII.

Ce qui arriva à Fernand & Pierre de Contreras, qui partirent de Nicaragua pour aller chercher le Président.

APrès que Pierre Arias d'Avila eût découvert la Province de Nicaragua, & qu'il en eût été établi Gouverneur, il maria une de ses filles nommée Dona Maria de Pennalosa, avec Rodrigue de Contreras qui étoit de Segovie, homme riche & considerable. Quelque tems après, Pierre Arias étant mort, & ayant nommé sous le bon plaisir de Sa Majesté, Rodrigue de Contreras son gendre, pour lui succeder dans le Gouvernement de cette Province, sa nomination fut confirmée en consideration de ses services & de son mérite. Ainsi Contreras fut pendant quelques années Gouverneur de ce Pays, jusques à ce qu'on y eût établi une nouvelle Audiance, qui devoit résider dans la Ville nommée Gracias à Dios; on l'appelloit l'Audiance des Confins de Guatimala. Les Auditeurs non seulement ôterent la charge à Rodrigue de Contreras, mais

de plus en execution d'une des Ordonnances dont on a parlé ci-devant, qui regardoit en particulier les Gouverneurs des Provinces, ils le priverent lui & sa femme de tous leurs Indiens, & ôterent aussi à ses enfans ceux qu'il leur avoit donnez pendant le tems de son Gouvernement. Là-dessus, il alla en Espagne, pour demander justice & reparation du tort qu'il prétendoit qu'on lui eût fait: il fit tout ce qu'il put représentant les services de son beau-pere & les siens propres: mais sa Majesté & les Seigneurs de son Conseil des Indes, jugerent que l'Ordonnance devoit être observée, & confirmerent ce qui avoit été fait par les Auditeurs. Quand Fernand & Pierre de Contreras, enfans de Rodrigue, apprirent le mauvais succès que leur pere avoit eu dans ses affaires, ils y furent fort sensibles, & prirent en jeunes gens imprudens & étourdis, la résolution de se soulever, & se rendre les maîtres en ce pays-là. Ils se flattoient d'avoir des forces suffisantes pour l'execution de leur dessein, & ils se fioient dans un certain Jean Bermejo, & en quelques autres soldats ses camarades qui étoient venus du Perou, mécontens de ce que le Président ne leur avoit pas donné de

quoi vivre, & ne les avoit pas récompensé comme ils croyoient le mériter, des services qu'ils lui avoient rendus dans la guerre contre Gonzale Pizarre. Il y en avoit encore d'autres qui avoient suivi le parti de Pizarre, & que le Président avoit bannis du Perou. Tous ces gens encouragerent & animerent ces deux freres, & les engagerent dans cette entreprise, les assurant que si avec deux ou trois cens hommes qu'ils pouvoient aisément assembler, ils vouloient passer au Perou, ayant des vaisseaux & tout ce qu'il leur falloit pour cela, d'abord presque tous les gens qui étoient demeurez en ce Pays-là, se joindroient sans doute à eux, parce qu'ils étoient fort mécontens de ce que le Licentié de la Gasca ne les avoit pas récompensez de leurs services comme ils le méritoient. Pour se mettre en état d'executer un tel dessein, ils commencerent à assembler secretement des soldats, & faire provision d'armes; & quand ils se crurent assez forts pour résister à la justice, ils ne voulurent pas differer plus long-tems à se mettre en action; & persuadez que l'Evêque de cette Province avoit toujours été contraire à leur pere dans toutes les affaires qui s'étoient presentées, ils com-

mencerent par lui à exercer leur vengeance. Un jour donc que l'Evêque, ſans aucun ſoupçon, joüoit aux Echecs, ils envoyerent quelques ſoldats dans le lieu où il étoit, & le firent aſſaſſiner. Après cela ils aſſemblerent leurs gens & arborerent leur Etendart, prenant le titre d'*Armée de la liberté*, puis s'étant ſaiſis des navires dont ils avoient beſoin, ils s'embarquerent ſur la mer du Sud à deſſein d'attendre la venuë du Préſident, pour le prendre & piller tout ce qu'il avoit; car ils ſçavoient qu'il ſe préparoit à venir à Terre-Ferme avec tout l'argent qui appartenoit à Sa Majeſté. Ils crurent pourtant devoir commencer par aller à Panama, tant pour s'y aſſurer de l'état des affaires, que parce que la navigation étoit plus sûre & plus commode de là au Perou, que de Nicaragua. Ils s'embarquerent donc environ trois cens hommes, & prirent la route de Panama; & avant que d'entrer dans le Port, ils s'informerent ſoigneuſement de quelques gens qu'ils prirent, de l'état des choſes, & de ce qui ſe paſſoit dans cette Ville. Le Préſident y étoit déja arrivé avec ſon argent, & tous ceux qui l'accompagnoient. Il ſembla donc aux deux freres, que tout leur réuſſiſſoit à

ſouhait, & que leur bonheur leur avoit mis entre les mains la proye qu'ils cherchoient. Ils attendirent qu'il fût nuit : puis ils entrerent dans le port fort ſecretement & ſans bruit, croyant que le Préſident fût dans la Ville, & qu'ils pourroient executer leur deſſein fort aiſément ſans aucun péril, & ſans trouver aucune réſiſtance. Ils étoient mal informez, & leurs grandes eſperances fort mal appuyées : car il y avoit déja trois jours que le Préſident & ceux de ſa Compagnie, après avoir envoyé tout leur argent à Nombre de Dios, y étoient auſſi paſſez eux-mêmes. A la verité on peut dire que le Préſident évita de cette maniere fort heureuſement un grand péril, ſans l'avoir prévû, & ſans en avoir aucun ſoupçon. Les deux Freres étant entrez à Panama, & ayant ſçu que le Preſident n'y étoit point, coururent droit à la maiſon de Martin Ruys de Marchena, Tréſorier de ſa Majeſté, chez qui étoit la Caiſſe Royale dont ils ſe rendirent maîtres, & prirent tout l'argent qui y étoit, ſe montant à quatre cens mille peſos d'argent de bas aloi, qui étoit demeuré là, parce qu'on n'avoit pas eu de voitures ſuffiſantes pour le tranſporter. Après cela, ils emmenerent Marchena, Jean

de Larez, & quelques autres habitans sur la place, les menaçant de les faire pendre, s'ils ne vouloient pas leur dire où étoient les armes & l'argent du pays. Neanmoins toutes leurs menaces furent inutiles, ils ne pûrent les obliger à leur rien découvrir: ainsi après avoir fait mettre dans leurs navires tout l'or & l'argent, & les autres choses qu'ils avoient pillé, ils s'embarquerent promptement, croyant que tout le bon succès de leur entreprise dépendoit de la diligence, & qu'il falloit se rendre promptement à Nombre de Dios pour y surprendre le Président avant qu'il pût être averti, & qu'il eût le tems de se préparer à la défense. Voici donc les mesures qu'ils prirent pour l'execution de leur entreprise: C'est que Fernand de Contreras iroit à Nombre de Dios avec la plus grande partie de leurs gens; ce qui leur paroissoit suffisant, dans la pensée qu'ils avoient de pouvoir surprendre le Président à l'improviste. Que cependant Jean de Bermejo demeureroit avec cent hommes campé sur une hauteur auprès de Panama, tant pour favoriser la marche de Fernand, & empêchêcher qu'on ne les pût poursuivre lui & ses gens, & leur donner en queuë, que principalement

pour être prêts à recevoir le butin qu'ils esperoient envoyer, & à prendre & tuer ceux qui se sauveroient par la fuite de Nombre de Dios, tant des gens du President que des Marchands & autres habitans du lieu : Et que Pierre de Contreras demeureroit sur les vaisseaux avec un petit nombre de leurs gens qui leur paroissoit suffisant pour les garder. Les choses réussirent d'une maniere bien differente de ce qu'ils avoient esperé : car Marchena ayant eu quelque connoissance de leur dessein, dépêcha promptement deux Negres, gens adroits, & qui sçavoient fort bien le pays, pour avertir le Président de ce qui se passoit ; il envoya l'un par terre & l'autre par la riviere de Chagre, qui étoit la même voye qu'avoit pris le Président. Cette riviere de Chagre prend sa source dans des montagnes qui sont entre Panama & Nombre de Dios, & son cours semble d'abord tendre vers la mer du Sud pour y porter ses eaux ; mais tout d'un coup par une cascade qu'elle fait, elle se tourne vers la mer du Nord, où elle se rend par un cours de quatorze lieuës de chemin : de sorte qu'en faisant un canal de quatre ou cinq lieuës de longueur seulement depuis cette riviere jusqu'à la mer du Sud, on

pourroit joindre les deux mers, & aller par eau de l'une à l'autre. Il eſt vrai que comme il y auroit des montagnes à couper, & un terrain fort rude & plein de rochers, la choſe a paru impoſſible, à peu près comme le fut autrefois le deſſein de couper un moindre eſpace de terre dans le Peloponneſe, qu'on appelle aujourd'hui la Morée, pour joindre la mer Egée à celle d'Ionie : car cela fut tenté inutilement par divers Empereurs avec beaucoup de peine & de dépenſe, comme le rapportent les Hiſtoriens ; ainſi quand on part de Panama pour aller à Nombre de Dios par la voye de cette riviere, il faut faire cinq lieuës par terre avant que de s'y pouvoir embarquer ; puis on arrive par-là dans la mer du Nord, encore à cinq ou ſix lieuës de Nombre de Dios. Le meſſager qu'on envoya par ce côté-là, rencontra le Préſident avant qu'il fût arrivé dans cette Ville, & lui apprit ce qui ſe paſſoit : le Préſident n'en fut pas plûtôt averti qu'il le communiqua au Provincial, & aux Officiers qui l'accompagnoient ſans faire paroître ni crainte, ni inquietude, quoique la choſe fût d'aſſez grande conſequence pour croire qu'elle devoit lui en cauſer, & lui en cauſoit en effet.

Quand ils furent entrez dans la mer du Nord, le vent cessa entierement, de maniere qu'il leur étoit impossible de voguer, ce qui fit au Président une peine qu'il ne put s'empêcher de faire paroître. Neanmoins conservant toujours sa présence d'esprit, pour remedier à cet inconvenient, il envoya le Capitaine Hernan Nugnez de Segura par terre, & quelques Negres pour le guider, avec ordre de se rendre le plus promptement qu'il lui seroit possible, à Nombre de Dios, de faire prendre les armes aux habitans de cette Ville, & faire mettre en sureté l'argent du Roy & celui des particuliers. Segura suivant ses guides, marcha à pied avec beaucoup de peine & de fatigue par des lieux difficiles, étant obligé de passer plusieurs rivieres, quelques-unes même à la nage, parce qu'elles étoient fort enflées, & ayant souvent à traverser des bois & des marais dans un chemin fort peu frequenté, & où personne n'avoit passé depuis fort longtems. Quand il fut arrivé à Nombre de Dios, il trouva que la nouvelle qu'il portoit, y étoit déja sçûë par le moyen de l'autre messager qu'on avoit envoyé par terre, & qu'ainsi les habitans étoient préparez, & s'étoient mis en état de défense

fenſe le mieux qu'il leur avoit été poſſible ; ayant tiré de neuf ou dix vaiſſeaux qui étoient dans le port, tout ce qu'ils avoient pû de gens capables de porter les armes. Le Préſident arriva à peu près comme on achevoit de mettre toutes choſes en ordre, & les gens dans le meilleur état qu'on pouvoit : auſſi-tôt après ſon arrivée il ſortit de la Ville à leur tête ; prenant le chemin de Panama, & ayant pour ſon Lieutenant Sancho de Clavijo, Gouverneur de la Province pour ſa Majeſté, qui l'avoit toujours accompagné depuis Panama.

CHAPITRE XIII.

Fernand & Pierre de Contreras ſont vaincus & défaits par les gens de Panama.

APrès que les deux freres Fernand & Pierre de Contreras eurent pillé la Ville de Panama, & tué quelques pernes qui voulurent faire reſiſtance, ils convinrent, comme on l'a déja dit, que Pierre demeureroit à la garde de leurs navires & de leur butin, en état de recevoir celui qu'ils eſperoient lui envoyer de nouveau. On lui laiſſa pour cela le nom-

bre de soldats qu'on jugea necessaires. Jean Bermejo fut aussi posté avec cent hommes auprès de Panama pour le dessein qu'on a marqué : & Fernand de Contreras avec le reste de leur petite armée prit le chemin de nombre de Dios. Martin Ruiz de Marchena & Jean de Larez voyant que ces Corsaires avoient ainsi divisé leurs gens, ils crurent qu'ils pourroient se mettre en état d'attaquer & de défaire Jean Bermejo & ses siens. Ainsi avec tout le soin & toute la diligence possible, ils rassemblerent en moins de tems qu'on n'auroit cru, les habitans de la Ville, dont la plûpart s'en étoient fuis dans les montagnes : ils rassemblerent aussi les Négres qui travailloient aux ouvrages de la campagne, & ceux qui servoient à conduire les mulets de charge. Après cela ils les armerent le mieux qu'il leur fut possible, & ayant laissé dans la Ville quelques gens pour la garder, & fermé les ruës par quelques barricades de terre & de fascines, afin que ceux qui étoient dans les navires, ne pussent pas aisément aller au secours de leurs gens, ou faire quelque nouveau pillage dans les maisons des Bourgeois, ils marcherent contre Jean Bermejo & les siens, les attaquerent vigoureusement, & après

quelque résistance les désirent entierement, en sorte qu'ils furent tous tuez ou pris. Incontinent après Marchena résolut de prendre la route de Nombre de Dios, sur des conjectures bien fondées, & qui se trouverent en effet veritables. Il jugea donc que sans doute Fernand de Contreras auroit appris en chemin, que non-seulement ceux de Nombre de Dios ayant sçu ce que les deux Freres avoient fait à Panama, se seroient mis sur leurs gardes, & préparez à la défense, mais qu'ils pourroient bien même marcher contre lui avec un plus grand nombre de gens qu'il n'en avoit : & qu'ainsi cela l'obligeroit à retourner pour se joindre avec Jean Bermejo, & consulter ensemble s'ils se trouveroient assez forts pour résister à ceux qui les voudroient attaquer, ou sinon s'embarquer avec leur butin. En effet, Fernand de Contreras n'étoit qu'environ à moitié chemin qu'il apprit que le Président & les siens avoient été avertis, & marchoient contre lui : cela lui fit d'abord prendre la résolution de retourner à Panama. Comme il retournoit, il trouva quelques Négres en chemin qu'il prit, & fut instruit par eux de la défaite de Jean Bermejo & des siens. Ils lui dirent de plus, que Mar-

chena ſuivant ſa victoire s'avançoit contre lui : il en fut ſi déconcerté qu'il laiſſa aller tous ſes gens à la débandade, leur diſant lui-même de ſe ſauver chacun le mieux qu'il lui ſeroit poſſible, & de tâcher de ſe rendre ſur le bord de la mer, où ſon frere leur envoyeroit les chaloupes pour pouvoir gagner les navires, & s'y mettre en ſureté. Ils ſe ſéparerent donc de cette maniere, & Fernand avec quelques-uns des ſiens quitta le grand chemin, de peur de rencontrer Marchena ; & comme le pays eſt fort rempli de bois, & fort coupé par pluſieurs rivieres & pluſieurs ruiſſeaux, après avoir eu bien de la peine, comme il n'étoit pas fort adroit, ni fort propre à ſurmonter de ſemblables difficultez, il ſe noya au paſſage d'une riviere : quelques-uns de ſes gens furent pris, & on n'a jamais ſçu ce qu'étoient devenus les autres qui ne le furent pas. On fit conduire les priſonniers à Panama, où conjointement avec ceux qui avoient été pris à la défaite de Jean Barmejo, il furent menez liez ſur la place de la Ville, & là tuez à coups d'épée. Pierre de Contreras, qui étoit ſur les vaiſſeaux, ayant appris la malheureuſe fin de ſes gens, fut ſi épouvanté, qu'il ne crut pas avoir aſſez de tems

pour appareiller & mettre à la voile; ainsi il se jetta précipitamment dans une chaloupe avec quelques-uns des siens, laissant les navires comme ils étoient, sans rien emporter de ce qui y étoit. Il vogua terre à terre en suivant la côte, jusques à la Province qu'on appelle Nata, & depuis on n'a rien appris, ni de lui, ni de ceux qui l'accompagnoient : on conjecture qu'ils tomberent entre les mains de quelques Indiens ennemis, comme il y en a plusieurs en ce pays-là, & qu'ils en furent massacrez. Le Président ayant eu avis de tout ce qui s'étoit passé, retourna avec ses gens à Nombre de Dios, rendant graces à Dieu de se voir ainsi par les soins de sa Providence délivré d'un péril inopiné, & qu'il n'avoit en aucune maniere prévenu, ni par ses soins, ni par sa prudence, puisqu'il n'y pensoit nullement, & que si ces Corsaires étoient venus à Panama cinq ou six jours plûtôt qu'ils ne firent, ils pouvoient aisément le prendre, & se rendre maître d'un butin aussi considerable que jamais Pirates ayent fait. Quand la tranquillité fut une fois rétablie, le Président s'embarqua, ayent fait armer les vaisseaux sur lesquels étoit l'argent de sa Majesté, & il arriva heureusement en

Espagne, sans qu'il lui arrivât aucun accident fâcheux : seulement un des navires sur lequel étoit Jean Gomez d'Annaya avec une partie de l'argent du Roy, fut séparé des autres, & obligé de relâcher au port de Nombre de Dios : mais peu de tems après, il se rendit heureusement en Espagne aussi-bien que les autres. Aussi-tôt que le Président fut entré avec sa flote dans la Barre de Saint Lucar, il envoya en poste le Capitaine Lope Martin en Allemagne, pour porter à sa Majesté qui y étoit, la nouvelle de son heureux retour du Perou. Cette nouvelle lui fut très-agreable, & causa en même-tems de l'étonnement & de l'admiration par tout où elle se répandit, parce que la plûpart des gens ne pouvoient s'imaginer que des affaires qui paroissoient si difficiles & si épineuses qu'avoient paru celles du Perou, se pûssent terminer si promptement & si heureusement : ainsi on ne put s'empêcher d'admirer en cela le bonheur de sa Majesté dans ses heureux succès dont il plaisoit au Ciel de le favoriser. Le Président étant arrivé à Valladolid, fut peu de jours après pourvû de l'Evêché de Palencia, vacant par la mort de Dom Louis Cabeza de Vaça, & sa Majesté lui

envoya en même-tems ordre de partir incontinent pour se rendre à sa Cour, afin qu'il lui fit une relation particuliere & exacte de tout ce qui s'étoit passé dans les affaires dont il l'avoit chargé. Il obéït promptement, & partit aussi-tôt de Valladolid, emmenant avec lui le Provincial des Dominicains & le Capitaine Jerôme d'Aliaga, qui venoient en qualité de Députez ou Procureurs du Perou, & aussi plusieurs Gentilshommes & autres personnes considerables, qui esperoient recevoir quelque recompense de sa Majesté pour les bons services qu'ils lui avoient rendus en ce pays-là. Le nouvel Evêque s'embarqua avec tous ceux qu'on vient de dire à Barcelonne sur les galeres qui l'y attendoient, sur lesquelles il fit mettre, suivant les ordres qu'il en avoit reçu de la part de sa Majesté, la valeur de cinq cens mille écus en argent monnoyé, le tout en Risdales. Peu de tems avant cela, sa Majesté pourvut de la Viceroyauté du Perou Dom Antoine de Mendoze, qui étoit Viceroy de la nouvelle Espagne, où elle envoya en sa place Dom Louis de Velasco, Commissaire general de Douannes de Castille.

FIN.

